Andréa Bescond

Une simple histoire de famille

roman

Albin Michel



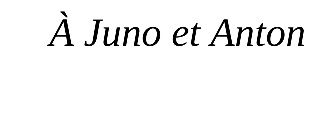
ANDRÉA BESCOND

UNE SIMPLE HISTOIRE DE FAMILLE

roman

ALBIN MICHEL

ISBN : 9782226481931



À Juno et Anton

Louisette

1964

Louisette marche. De petits pas serrés, elle avance lentement, avec précaution, elle porte une longue robe de laine, des bottes jusqu'en haut des tibias, là où le bord caoutchouteux frotte, juste sous la rotule. Le mouvement des pas provoque de petites éraflures, le collant en coton épouse la chair, ça brûle un peu, mais ça réchauffe, faut voir le bon côté des choses. Ventre en avant, emmitouflée, son châle la recouvre entièrement. Ses doigts écartés sur son abdomen diffusent de la chaleur, elle chemine.

Elle n'est pas encore vieille cette année-là, elle a trente ans. Elle n'est pas mariée, c'est une catherinette aux yeux des voisins, des habitants du village. Toujours un peu péjoratif comme surnom : la fille qui n'a pas su trouver de mari, la fille plus vierge, plus très pure, plus très exploitable. Elle n'est pas vraiment jolie, mais mignonne, énergique, maligne, ça lui donne son charme. Elle s'en fiche, la liberté rend belle, elle en est certaine.

Il fait sacrément froid ce jour-là, la route est déserte, le béton verglacé, et dans le fossé la terre est boueuse. Ses bottes s'enfoncent et glissent, mais même à deux dans son corps elle maintient son équilibre.

Elle s'amuse avec la condensation de son souffle dans son étole, elle essaye de récupérer le peu de chaleur qui s'en dégage, c'est bref, mais ça a le mérite d'exister et de la soulager du gel une demi-seconde. De toute

façon, elle ne connaît pas le luxe, Louisette, elle a vécu toute sa vie dans une longère glacée du Finistère.

En 1963, peu avant qu'elle décide de les fuir, les parents avaient refait les tapisseries, la cuisine était devenue orange avec des fleurs marron, des tournesols étalés grossièrement. Les panneaux au centre avaient été mal collés, une des fleurs était réduite à un trait mal défini, une histoire de trois-quatre centimètres tout au plus, mais ça suffisait à ridiculiser l'ensemble. Ils avaient posé le papier peint eux-mêmes, ils n'avaient jamais commenté le défaut, personne ne l'avait relevé, surtout pas Louisette.

L'endroit qu'elle préférait, c'était le jardin. Sa mère avait la main verte, elle avait truffé le lieu de charmants murets de granit, elle y avait fait pousser de la bruyère, Louisette n'a jamais compris comment elle pouvait faire pousser du végétal dans de la pierre, elle le faisait, c'était naturel. Quand sa mère jardinait, Louisette savait qu'elle était heureuse, elle s'amusait à l'observer, elle voyait les grands sillons de ses joues s'aplanir, comme si la nature lui injectait de la sève.

Louisette éprouvait la même émotion dans l'herbe : sortir dès qu'elle se levait, été comme hiver, quel que soit le temps, quelle que soit la saison, mais toujours à 7 heures.

Sortir pour respirer l'oxygène humide de la Bretagne.

Sortir en chemise de nuit, chaque matin à 7 heures, pour respirer l'oxygène humide du jardin de la longère, admirer le magnolia.

Admirer le magnolia, s'approcher, grimper, s'asseoir sur la plus basse et la plus solide des branches, contempler. Être bien, chaque matin, malgré les remontrances de sa mère : « Nom de Dieu, tu es pieds nus, rentre ! »

Chaque matin, la marque de l'écorce sur l'arrière de ses jambes. Descendre de la branche, caresser du bout des doigts les aspérités sous ses cuisses, là où la peau est satinée d'habitude, sentir l'empreinte de l'arbre. Chaque matin, savourer le magnolia, vestige de l'enfance.

Elle a conscience qu’elle ne le reverra probablement pas et elle continue d’avancer sur la route déserte en trébuchant. Louisette n’a pas croisé d’être humain depuis deux kilomètres, elle pourrait croire qu’ils ne sont plus que tous les deux au monde, elle et son petit.

En 1933, quand est née Louisette, il fallait enfanter. La France vivait encore dans l’idée de repeupler le pays après la boucherie de 14-18. Elle est la dernière enfant de la famille, non désirée, comme beaucoup de derniers des fratries à cette époque où la contraception consistait à recouvrir la verge de l’homme d’un intestin ou d’une vessie d’animal.

Louisette se retourne, la forêt est loin, la route se perd dans un virage en pente, elle comprend pourquoi elle est aussi essoufflée désormais. Elle caresse son ventre, plus pour s’offrir un peu de réconfort que pour l’enfant, mais elle se dit qu’ils partagent un geste de douceur.

Elle s’arrête, inspire, constate le chemin accompli, elle ne peut plus distinguer les mouettes posées sur le clocher de l’église, c’est bon signe. Dans son souvenir, il lui semble ne plus être loin du lieu-dit.

Elle se frotte les mains, ses gants de laine sont troués mais elle les aime ceux-là, c’est sa sœur qui les lui a offerts. Elles ne se sont pas beaucoup vues ces dernières années, mais la sœur avait affectueusement tricoté pour Louisette.

Elle masse son ventre à travers son manteau, il n’est pas imperméable, l’humidité est entrée dans sa lymphe. Elle a souvent senti l’humidité la coloniser, ça ne la perturbe pas, elle souhaite juste réchauffer son bébé à l’intérieur, elle frotte avec vigueur, le sang circule à nouveau dans ses doigts.

« Tu vois, parfois, quand on agit pour les autres, ça nous fait du bien à nous-mêmes, tu le sauras, hein ? »

Elle sourit d’avoir parlé seule, elle sourit de la banalité de ses propos, un brin surannés, elle se sent bienveillante, généreuse, sans vice… ça l’écœure

d'être aussi invisible. Au village, on dit qu'elle est gentille, mais elle sait ce qu'ils pensent : « Elle n'est pas très futée, en plus d'être une fille facile. »

Alors maintenant que son ventre trahit sa liberté, il faut disparaître. Tant pis pour le confort de la longère, tant pis pour l'empreinte du magnolia, tant pis pour la fierté brisée des parents, tant pis pour la médisance du voisinage.

Elle part.

La brume du petit matin est toujours là, elle continue de longer prudemment les rebords verglacés de la route.

Elle s'arrête, essoufflée, il ne reste plus tant de chemin à parcourir mais ça semble long. Elle lève le visage pour se laisser caresser par les rafales du vent de l'Atlantique. L'air est iodé, elle reconnaît la subtilité du plancton, la plage est à trois kilomètres à peine. Elle écoute les mouettes converser au loin. Quelques-unes planent au-dessus du champ qui deviendra du maïs en été.

Elle inspire profondément, elle inhale comme chaque matin assise sur la branche du magnolia. L'oxygène dilate ses poumons, elle sent le vide de l'abandon, ça doit se terminer comme ça, elle sait qu'une fois sa dignité offensée, une famille se délite.

Le magnolia lui manque déjà. Elle est partie le matin, il faisait encore nuit. C'était une décision mûrement réfléchie, elle est partie pour ne pas subir le mépris. Trente kilomètres, c'est suffisamment loin pour que ça ne l'atteigne pas.

Louisette piétine sur la route sinueuse, elle est exténuée, mais sûre de son choix elle s'obstine, déterminée à avancer coûte que coûte. À fuir ses racines.

Elle n'a jamais voulu se marier. Elle a vu sa mère appartenir aux hommes, elle l'a vue se désintégrer d'année en année, pulvérisée dans le quotidien familial. Elle l'a vue se dessécher aussi rapidement que la feuille d'un arbre à la sortie de l'été, juste avant qu'elle ne tombe et qu'on ne l'écrase.

Louisette, ça lui allait de faire un bébé toute seule, le mariage pouvait être un calvaire.

Elle ressassait le discours de sa mère comme un bruit intérieur, un discours mental incessant qu'elle ressentait dans ses viscères.

Sa mère avait dû se répéter ces mots des milliers de fois pendant sa dernière grossesse, alors ils s'étaient imprimés en elle comme un tatouage, une brûlure, quelque chose d'indélébile : « Premier enfant, deuxième, troisième, il faut que je sois à la hauteur, un dernier, non, je ne peux pas, il faut que mon utérus sèche, tant pis, j'y retourne et je lui demande d'éjaculer à l'extérieur, puis avec un peu de chance la ménopause arrivera vite, mais non. Je n'ai pas envie pourtant, mais je n'ai pas le choix. »

S'empresser de vieillir pour échapper à la procréation, le soulagement de la ménopause.

Putain que Louisette ne voulait pas de cette vie :

1899. Naissance.

1914. Rencontrer cet homme, l'aimer.

1914. La Première Guerre : avoir peur pour son homme. Survivre.

1918. Fin de la guerre. Apaisement.

1920. Premier enfant, un fils : veiller.

1922. Le deuxième fils : veiller. Être heureuse.

1927. Le troisième, une fille : veiller. Être fatiguée.

1933. Le quatrième non désiré : une fille, Louisette. Étouffer.

1939. Deuxième Guerre : survivre, avoir peur pour ses fils.

1941. Pleurer son premier, pleurer son deuxième, la même année.

1942. Départ de la fille aînée.

1945. Fin de la guerre.

1963. Départ de Louisette.

1970. Mourir.

Louisette a vu sa mère pleurer ses fils morts au front. La mère est restée assise des mois à regarder par la fenêtre en silence, puis la sœur s'est mariée prématurément.

Elle est tombée enceinte d'un fils de bonne famille, d'une classe sociale supérieure à la sienne, le fils de l'assureur du village. Il avait un peu d'argent mais la sœur n'avait pas été attirée par sa situation, ce gars était sportif, il faisait du vélo. Sa tonicité l'avait séduite, la sœur fantasmait depuis des mois sur ses cuisses musclées.

Elle était belle à quinze ans, la sœur de Louisette, c'était elle, la jolie de la famille.

Elle lui avait raconté qu'un jour, au moment du passage du cycliste près de la longère, elle avait traversé la route. Il avait failli chavirer de son vélo. Elle s'était excusée, avait renversé ses seaux d'eau dans un geste maladroit. Elle s'était sentie rougir, il avait bien aimé ça. Il l'avait accompagnée jusqu'au puits. Leurs deux paires de mains avaient agrippé la corde, ses poings épais à lui, sa délicatesse à elle, il l'avait élégamment repoussée pour s'octroyer tout l'effort. Elle l'avait admiré, elle avait senti des paillettes dans sa vulve pour la première fois, elle avait eu envie d'y poser la main comme pour s'empêcher de faire pipi, mais elle s'était gardée de le faire, il avait remonté le seau sans la quitter du regard.

Pendant quelques semaines, ils avaient conversé.

Un jeudi, il l'avait prise par la main et l'avait conduite vers le sous-bois.

Et très vite la sœur aînée est tombée enceinte de son cycliste.

C'était le seul réconfort de Louisette, cette sœur. Elle avait dû s'en aller, le père avait ordonné. Elle n'avait pas eu le choix, il avait fallu qu'elle se marie avec celui qui l'avait fécondée. Toutes les vies des femmes se ressemblaient. Et toutes les vies des hommes aussi, l'honneur, la patrie, la fierté. La mère était restée stoïque, elle continuait de pleurer ses fils. Tous les jours, la joue posée sur la table de la cuisine, sa peau fondait sous les larmes. Elle s'essuyait d'un revers de la manche d'un pull en laine rêche et

sale, ça avait creusé deux plaques rougeâtres dans le prolongement de ses lèvres qui lui donnaient l’allure de l’homme qui rit. Pauvre mère, si brisée et si rude à la fois.

Alors Louisette avait réconforté sa mère : « Maman, repose-toi, je suis là. » Elle avait pris sa place. Neuf ans, les frères morts, la sœur partie, fin de l’enfance. Elle avait absorbé le chagrin de ses parents.

Quand ses frères ont disparu, Louisette a compris la douleur de sa mère. Elle a entendu les paroles du père : « Ils sont morts en héros. » La mère a craché sur le monument aux morts en guise de protestation, le père l’a giflée, c’était une offense, surtout devant les gens du village, il fallait préserver la réputation. Il avait fait la Première Guerre, lui, il savait ce que c’était, c’était un héros aux fils sacrifiés, ça le rendait encore plus honorable, ça suscitait l’empathie, il y était sensible, ça gonflait son orgueil d’ancien combattant.

Le père était à peine sorti de l’enfance quand il avait fait la Première Guerre. Il avait uriné dans son pantalon quand il avait fallu courir au front, la chaleur du fluide l’avait réconforté un instant avant de geler, il s’était senti de nouveau vivant comme la première fois où il avait fait l’amour, l’unique fois.

Il pensait à elle entre les combats, il fixait sa photo, elle était joufflue, ça la rendait sensuelle, mais il n’avait pas d’érection, il ne pouvait pas se masturber comme ses camarades, ça l’avait inquiété. Il s’était résolu à l’idée d’être impuissant, mais c’était revenu quand il était rentré. C’était juste la guerre qui le bloquait, les corps éviscérés, les copains qui tombaient, les nouveaux qu’il ne voulait pas connaître parce qu’il ne voulait pas s’attacher. C’était la guerre, ou la solitude, ou la peur, ça n’avait pas duré quand il l’avait revue, ça l’avait soulagé, il avait gardé ce secret.

Il éprouvait un profond respect pour le combat militaire, même si, plus tard, en 1941, il y avait perdu ses fils à seulement deux mois d’intervalle. Il

n’avait pas pleuré, c’était normal de mourir pour sa patrie, la mère lui en avait voulu d’être fier.

Le couple était encore jeune, même si au village personne n’avait d’enfant après quarante ans, il avait dit à sa femme qu’ils pouvaient tenter d’en avoir un autre, un troisième fils qui resterait en vie, lui. Ce n’était peut-être pas trop tard.

La mère avait sombré dans une colère incontrôlable, elle avait hurlé qu’on ne remplacerait jamais ses garçons, elle s’était jetée au sol, avait frappé son front contre le mur de la cuisine et avait gémi un long moment allongée sur les tomettes. Cette année-là, la tapisserie de la cuisine était encore pastel, la mère, en cognant sa tête, avait laissé une trace de sang impossible à retirer. Louisette avait eu beau frotter à la Javel, au vinaigre ménager, au sel, au bicarbonate de soude, rien à faire, ça s’atténuait à peine.

C’était la marque du chagrin. Fallait changer la tapisserie, mais ça n’éteindrait pas la douleur.

Louisette progresse, rafales de vent dans la nuque, le châle capitule mais elle se cramponne à son ventre. Elle est comme une geisha qui tente élégamment de marcher, encore quelques mètres à parcourir avant de s’effondrer sous le poids du diktat.

Une Peugeot 404 rouge arrive face à elle, le conducteur est prudent, la passagère dévisage Louisette. Le conducteur prend soin de rouler au pas quand il passe à côté d’elle, il n’ouvre pas sa vitre, chacun continue sa vie. Elle se fige un instant, se retourne, la passagère la fixe. Louisette caresse son ventre.

Elle avait tenté d’avorter clandestinement à dix semaines de grossesse, mais la faiseuse d’anges avait été arrêtée deux jours avant son rendez-vous.

L’avortement était criminel, la femme engendre, c’est comme ça.

Louisette n’en avait pas trouvé d’autre. Elle avait déjà avorté deux fois depuis ses vingt ans, elle avait eu des histoires avec des hommes de

passage, des marins souvent. On était près de la côte, c'était pratique, ils débarquaient au port de Quimper, ils venaient au bal et ils disparaissaient le lendemain. Ce n'étaient pas des histoires, c'était pour assouvir un désir, naturel à son âge, elle aimait plaire, elle aimait séduire, elle aimait s'amuser, elle aimait coucher à condition que l'amant disparaisse.

Louisette est fertile, comme sa mère, pas de chance. Sa mère a gueulé sa honte. Elle a insulté ses filles. Au moins, la première avait épousé le père de son enfant. Pour la deuxième, un inconnu, affront ultime. La mère a exprimé son regret de ne pas pouvoir échanger ses fils contre ses filles. Aucune résilience possible, un héritage de haine entre femmes. Louisette avait engrangé les cris de sa mère et le silence de son père. Il avait capitulé. Elle n'était plus que chagrin et colère. Louisette n'espérait pas de la douceur, elle aurait juste voulu que ça reste banal, ça lui aurait été ça, juste banal. Elle aurait appris à l'enfant à s'asseoir sur la grosse branche du magnolia chaque matin, il aurait fréquenté la même école élémentaire qu'elle, la joie serait peut-être née en même temps que lui. Ce dont cette famille a toujours manqué, peut-être que lui pouvait l'apporter. Eux n'en voulaient pas.

Alors, peu avant d'accoucher, Louisette a pris ses affaires, elle est partie chez sa grande sœur. Trop de mépris, trop de rancœur, elle ne supportait plus. La sœur, elle, ne la jugerait pas, elle serait certainement juste un peu triste que l'histoire des femmes soit toujours un peu la même, mais elle ne la jugerait pas. Louisette a décampé sans regarder derrière elle, elle avait fait sa part, elle ne voulait plus jamais les revoir, qu'ils meurent.

Elle se sent exténuée, il reste bien cinq cents mètres à faire à pied, c'est là-bas, après le virage, courage. Son écharpe est trempée désormais, son sang se glace à la hauteur de ses tempes, ses pensées l'ont absorbée, elle s'accroche, elle accélère, elle reprend de la vigueur. Elle approche d'une maison de pierre, petite mais chaleureuse.

Jolie silhouette élancée au loin, une femme, elle la reconnaît, elle sent circuler une énergie des pieds à la tête. Un soulagement.

« Suzanne ! »

Louisette s'empresse, Suzanne n'a pas entendu, elle ramasse le courrier.

« Suzanne ! »

Suzanne sursaute parce qu'il n'y a jamais personne d'habitude.

Elle se retourne.

« Oh, Louisette ! Mais tu es folle ! Tu aurais dû m'appeler, je serais venue te chercher ! Rentre, ma chérie ! Rentre te réchauffer ! »

Elles s'étreignent, Louisette écrase son ventre contre celui de sa sœur, elle sait que le petit n'aura pas mal, ils sont liés tous les trois, c'est la famille. Suzanne s'accroupit, pose son visage sur l'énorme bosse et l'embrasse. Elle lève les yeux sur Louisette qui se sent joyeuse pour la première fois depuis longtemps.

« C'est pour bientôt ! Tu as fait un bébé toute seule, toi ! Que tu es belle ! »

Louisette savait que sa sœur ne la jugerait pas, elle sent comme de minuscules lumières pétiller entre ses sourcils, dans sa gorge, son sternum, son nombril, son pubis, l'enfant danse. Ils sont enfin aimés, tous les deux.

Hervé

2016

Je suis sidéré.

Je fixe la nappe de plastique, mes ischions pénètrent l'osier de la chaise de la cuisine de ma mère. Les semelles de ses chaussons frottent le carrelage, elle avait fait retirer les tomettes quand elle avait emménagé. Troquer des tomettes en terre cuite contre un carrelage blanc et lisse, c'est d'une connerie… Mais elle les a gardées pour moi, dans de gros cartons au garage, peut-être qu'un jour j'aurai un endroit où les poser.

Encore le bruit de ses semelles, je lève les yeux, elle se déplace, décrépite, avec sa vieille tête que je trouvais jolie jusqu'à présent. Je ne lui trouve plus de charme, plus de beauté, ma mère déambule doucement, elle prépare un café filtre.

Elle a parlé. Elle a attendu ma réaction. Je n'ai rien trouvé à répondre. J'étais captivé par les motifs de la nappe en plastique. Elle s'est levée pour préparer le café. Elle a peut-être pensé me réconforter.

Je me redresse enfin, le vieux portemanteau trône toujours devant la porte de la cuisine ouverte. J'aperçois le cadre brodé aux prénoms de Suzanne et Henri dans l'entrée. Je n'ai jamais compris pourquoi elle l'avait accroché, alors qu'elle ne l'aimait plus.

Elle fait couler l'eau, je tourne la tête par réflexe.

Je suis chacun de ses mouvements, elle s’essuie les mains, saisit les filtres rangés dans le troisième placard, celui dans lequel elle range son Sopalin, ses gobelets, ses assiettes et couverts en plastique.

Ma mère déteste faire la vaisselle, elle utilise du jetable. Un jour, pour ses soixante-dix ans je crois, je lui ai offert un lave-vaisselle mais elle ne s’en n’est jamais vraiment servie, un peu quand elle recevait du monde, ce qui était rare, elle mange seule depuis des années, alors elle utilise du jetable. Je l’ai toujours critiquée pour ça, ma fille aussi d’ailleurs, le peu de fois où elles se sont vues. Ma fille a toujours eu une conscience écologique. Ma fille est brillante. Ma fille est la Vie. L’inverse de ma mère qui s’effrite, ses gestes sont lents et laborieux. Je ne sais pas si elle le fait exprès pour m’inspirer de la pitié et amoindrir la colère qui me submerge, pourtant je suis un cool moi, je n’aime pas les conflits, mais là, elle est trop lente, elle m’exaspère à passer d’un placard à un autre. Elle ouvre le premier à gauche, tout est disposé dans une série de boîtes métalliques de palets bretons. Elles se ressemblent toutes, on y voit des danseuses qui portent un costume traditionnel ponctué d’un voile et d’un chapeau bigoudens… une grande dentelle verticale. Dans le Finistère, les Bretonnes avaient des coiffes verticales, et dans le Morbihan, elles étaient toutes plates.

La machine est prête, ma mère appuie sur le bouton. Je remarque que la petite lumière ne fonctionne plus, je me garde de l’évoquer. Le clapotis de chaque goutte qui tombe dans le liquide noirâtre, le moteur entartré, le frottement des chaussons de ma mère sur le carrelage, toute production sonore à cet instant précis me dégoûte.

Je pourrais tout casser. Je pourrais même déchirer cette putain de tapisserie de la cuisine, j’ai toujours rêvé de le faire. Virer les tomettes en terre cuite, mais garder la tapisserie… ridicule.

Elle est venue vivre dans la longère de son enfance quelques années après la mort de ses parents, je ne sais plus quand exactement mais elle

venait de quitter mon père, enfin, mon oncle… Henri.

Henri, je savais qu'il n'était pas mon géniteur. L'homme que j'ai longtemps considéré comme mon géniteur, Jean, est mort quand j'étais bébé, je ne me souviens pas de lui. J'ai vécu une situation curieuse avec la paternité, car mes pères sont frères, c'est mon oncle Henri qui m'a élevé.

On a vécu dans les Côtes-d'Armor d'abord, je me souviens vaguement de plusieurs déménagements. Henri travaillait la semaine à Paris, il dirigeait un cabinet d'assurances. Quand j'ai eu quinze ans, ma mère a décidé de le quitter, on a emménagé elle et moi dans cette longère de granit, dans le Finistère.

Elle était puissante cette bâtisse, mais je ne m'y sentais pas chez moi, je ne me suis jamais senti chez moi ici, et puis, je n'ai jamais compris que ma mère soit attachée à autant de détails, des détails moches, comme cette tapisserie des années soixante dans la cuisine, ces murets dans le jardin jonchés d'orties et de silènes dioïques.

Il n'y avait que le magnolia du jardin qui m'inspirait confiance et plénitude. Je l'ai tout de suite imaginé comme le grand frère que je n'ai jamais eu ; si j'avais vécu enfant ici, cet arbre m'aurait soutenu, il m'aurait apporté confiance. Je me souviens qu'adolescent, je m'asseyais sur la grosse branche du bas pour fumer mes premières cigarettes, l'écorce râpait mon jean, c'est bien le seul être que j'aimais ici désormais, le magnolia.

La cafetière grince, on dirait qu'elle agonise, elle s'active avec volonté, je la trouve émouvante dans l'effort. Je scrute les détails de la nappe plastifiée, je ne trouve aucun mot adapté à la situation.

La colère a sa propre logique, j'en perçois tous les symptômes : bouffées de chaleur, névralgies, essoufflement. Mon corps m'envoie des signaux. Je reste mutique. Je repars dans mes souvenirs.

Ma mère avait quitté mon père, la distance, tout ça, tout ça… On s'était installés dans cette longère au puits. L'endroit était charmant, mais la séparation des parents nuisait à mon adaptation. Même si je savais qu'Henri

était mon oncle, que leur histoire d’amour était spéciale, il s’était toujours comporté comme un père, et ma mère le considérait comme tel. Mes sœurs étaient beaucoup plus âgées, j’ai grandi comme un fils unique, et franchement, entre mes parents, je me sentais bien. Ils étaient mes piliers.

J’étais en sécurité jusqu’à leur divorce. Adolescent, dans cette longère, je chancelais. Ma mère n’avait pas vraiment de vie sociale, ça lui allait comme ça. Mais moi, en pleine adolescence, je cherchais à m’ouvrir à l’autre, et le village était distant, j’ai toujours senti une réticence quand je flânais chez les petits artisans. C’était un bourg fréquenté l’été car proche de la plage. On était boucher, boulanger, cordonnier, maraîcher de père en fils. Ils savaient que ma mère venait du coin, mais quand ils me servaient ils se contentaient d’être polis et m’expédiaient rapidement à la faveur du client suivant.

Au lycée, sensiblement la même chose, une barrière infranchissable. Je devais leur sembler spécial, c’est à ce moment-là que j’ai compris qu’avec ma dégaine de phasme, ça n’allait pas être évident.

Alors j’ai joué du piano, enfin, pas exactement, j’ai joué du synthétiseur. La longère était vaste, j’y occupais une grande chambre tout à fait à l’est, loin de celle de ma mère, c’était un sentiment d’émancipation merveilleux.

Je n’ai jamais vraiment eu d’ami durant ces trois ans, j’avançais solitaire, perdu dans une parenthèse dans laquelle j’ai développé mon étrangeté au monde. Aujourd’hui, j’ai plus de cinquante ans, ma mère m’apprend que je ne suis pas son fils, la mise à l’écart prend sens : d’autres devaient connaître mon histoire, là où je ressentais le vide, eux décelaient le mensonge.

Je flotte.

À ma majorité, j’avais rejoint Henri à Paris. Je voulais devenir musicien, j’étais devenu assureur, comme lui. Ma carrière se déroule sans accroc, j’ai même réussi à encaisser des primes. Je ne suis pas en phase avec mon métier mais cela ne m’a jamais perturbé. Je continue de jouer du

synthétiseur pour mon plaisir. Henri pratiquait la clarinette, mais impossible pour moi de sortir un son. Le clavier m'allait bien.

Le café continue de couler, ma mère frotte ses semelles sur le carrelage, elle remplit une carafe d'eau au robinet et vient la poser sur la table. Je gratte une tache de soupe séchée sur la nappe plastifiée. Je ne suis pas maniaque mais j'apprécie l'hygiène. La cafetière émet un son plaintif, on sent le poids des années qui pèsent sur la machine comme sur les épaules de ma mère.

Elle penche un peu trop la cafetière, le café éclabousse sa manche, elle ne le remarque pas. Un zombie. Elle sert le café dans les grands mazagrans en porcelaine, je déteste les mazagrans, je me brûle tout le temps, je préfère les tasses à anse, je suis sensible de la peau. À presque quatre-vingt-dix ans, elle est encore élégante. Longue, fine, des yeux bleus en amande, sa chevelure d'une blancheur irréprochable… Je me demande si elle ne se lave pas les cheveux au bicarbonate de soude. Je la déteste aujourd'hui. Je déteste la détester.

Je déteste cette nouvelle sensation. Je déteste la trouver laide.

J'ai mal de sentir ma passion, mon admiration pour elle, se désintégrer au fur et à mesure que le mazagran se remplit, on dirait une tisane en plus.

Elle s'assoit en face de moi après avoir nonchalamment posé la cafetière dans l'évier. Je ne souhaite pas parler, je veux me donner une contenance, je brave le risque de brûlure. Je trempe prudemment les lèvres, il faut bien l'admettre, son café est dégueulasse, dégueulasse et brûlant.

« Maman, tu veux te soulager avant de mourir, c'est ça ? »

Ah. Je parle. Elle est là, toute voûtée, elle me fait de la peine mais je ne marche pas, elle tente une réponse inaudible, je ne la laisse pas terminer.

« Maman, tu vas bientôt mourir, tu as bien vieilli, tu as tenu mais tu as attendu la fin de ta vie pour me dire la vérité, donc… nous n'avons rien devant nous pour nous rattraper, pour que TU te rattrapes. J'ai vécu plus de

la moitié de mon existence dans le mensonge, j’apprends seulement aujourd’hui que ma mère n’est pas ma mère, que Jean n’est pas mon géniteur, que mes sœurs ne sont pas mes sœurs, que le chien… était quand même mon chien, mais il n’y avait que le chien de réel, de vrai ! C’est une torture. »

Elle balance une banalité sur la famille, les formes qu’elle peut prendre, les transformations qu’elle peut subir.

« Non ! Je ne te permets pas de dire que ça n’a aucune espèce d’importance pour toi, je me fiche de ce que tu peux ressentir, ce n’est pas le sujet, tu n’es pas la plus concernée dans cette putain d’histoire ! »

Elle n’aime pas la vulgarité, elle a toujours agi avec une certaine tenue.

« Oui, je dis putain. »

Elle sourit avec dédain, mais oui, c’est ça !

« C’est moi le fou ? On ne peut pas discuter à cause de mon hystérie ! J’ai un peu de mal à communiquer avec toi, maman… Suzanne ! »

Elle secoue la tête, par opposition.

« Ah si ! Je t’appellerai par ton prénom jusqu’à ta mort parce qu’une mère, même d’adoption, ne ment pas si longtemps à son enfant. Ton égoïsme me sidère. Tu aurais pu la fermer, pour les secrets, il y a une prescription. Il fallait le dire avant ou te taire jusqu’à ta mort ! »

Elle reste stoïque.

« Peut-être que tu me racontes des mensonges finalement ? Et mes sœurs ? »

Elle soupire.

« Tu leur avais fait jurer de ne rien dire. Les pauvres… »

Elle tente de me caresser la joue en m’appelant « mon petit, mon fils ».

« Arrête de m’appeler ton fils, je ne le suis pas ! Tu me dis ça maintenant, avant de mourir, vieux squelette sans courage, sans honneur. »

Elle va parler. Peut-être même me révéler enfin qui est ma vraie mère, qui est mon vrai père ? J’ai pas la force, je crois que je vais crever.

« Tais-toi ! Ta voix m'irrite, si tu m'aimes un peu, tais-toi ! »

Elle bredouille, je l'interromps en me levant.

Ses paroles sont comme un acide qui coule dans ma gorge, je peux prendre feu, c'est ça, il faut de l'eau, il faut que je nage, je pars à la piscine, pourvu que je me noie.

Je quitte cette cuisine orange et marron. Je quitte ce mazagran rempli de tisane de café. Je la hais, Suzanne, je crois que je ne pourrai plus jamais la revoir. Je tire la porte d'entrée, la mosaïque tremble quand je la claque, emporté dans mon élan je glisse sur le paillasson et frôle la chute de peu, je me bloque la nuque en me rattrapant, putain, ça brûle dans tout le crâne. Mes pas résonnent dans les gravillons, je m'évade de cette longère. Je ne sais rien, à part que rien n'existe de ce que je croyais jusqu'alors, j'ai fui, je suis un pleutre.

À peine deux heures plus tard, je prends le premier train pour Paris. Il est encore tôt. Fin d'après-midi, je cours à la piscine du XIXe, c'est une passion, un exutoire.

J'ai toujours un slip et un bonnet de bain dans une poche plastique dans mon sac à dos. Hier soir, l'infirmière de Suzanne m'a téléphoné en me demandant de venir urgemment, celle qui vient la voir trois fois par jour, elle a même passé la nuit chez elle pour s'assurer que tout allait bien, il y a vraiment des gens généreux. Suzanne a déliré dans son sommeil de la nuit, elle m'appelait, il fallait qu'elle me parle.

Il était hors de question d'attendre, je m'y étais précipité, il restait une place promo en TGV voiture bar. Direction Quimper. J'avais peur qu'elle meure avant que j'arrive, je pensais qu'elle se sentait glisser, qu'elle voulait me dire au revoir car j'ai toujours été son petit, son préféré.

Suzanne allait très bien finalement, elle m'attendait, je l'ai longuement embrassée, rassurée, étonné de constater qu'elle était en pleine santé. Elle m'a demandé de m'asseoir. Sur la table de la cuisine, il y avait la facture de

l’infirmière pour la nuit en sus, elle reviendrait le soir, paiement préférable en espèces, c’était écrit sur un Post-it. Suzanne a parlé d’une traite, de manière concise, j’ai encaissé à Quimper, j’étais fracassé en rentrant à Paris.

Je longe les quais du canal Saint-Martin, j’aimerais être au fond des abysses là, maintenant, j’aimerais être Jacques Maillol.

Je traverse la rue, une mobylette manque de m’écraser, je marche pourtant sur le passage piéton, bordel, je dois être transparent !

Encore quelques pas, un chien pisse sans bouger, à quatre pattes sur le trottoir, ça m’interpelle, il pisse comme une vache. Ça sent le chlore, ça y est j’arrive, merde, j’ai oublié mes claquettes.

J’ai toujours été fasciné par l’idiotie de certaines pensées quand la vie bascule. Ces détails insignifiants qui marqueront un moment charnière de notre existence. J’ai aimé une femme, passionnément, je l’appelais Magnolia. Elle est morte à l’hôpital. En soins palliatifs, son oreiller était posé de travers, je ne voulais pas la déranger, lui soulever la tête pour le replacer. L’amour de ma vie me quittait mais toutes mes pensées étaient focalisées sur cet oreiller. Cette faculté à être dissocié dans les pires instants de son existence m’a toujours interpellé.

Aujourd’hui, alors que j’apprends que j’ai grandi sur un socle branlant, que ma vie n’est que mensonges, je me focalise sur l’oubli de mes claquettes de piscine. Et si j’attrapais des verrues ? En fin de journée, le pédiluve est dégueulasse en plus.

Je chasse cette pensée, seule la plénitude compte. Il faut retrouver la plénitude !

Je rentre, le hall est désert, le chlore me pique les yeux, j’aime cette sensation.

Je badge, je ne croise personne, j’accède au vestiaire masculin. J’ai hâte. Je plonge, m’assois au fond de l’eau. J’expulse l’air, les yeux ouverts, je regarde les bulles retrouver l’oxygène. Je préviens toujours le maître-nageur avant, pour qu’il ne panique pas.

Quand je remonte, je me remplis d'air puis j'écarte mes membres. Ma plus grande spécialité, c'est l'étoile flottante. « Cet homme excellait à faire l'étoile flottante », il faudra que j'y songe pour mon épitaphe.

On est mercredi, il y a beaucoup d'enfants à la piscine, c'est bruyant. Heureusement j'ai des bouchons d'oreilles. J'aime cette sensation, quand je suis dans une parenthèse avec moi-même, j'entends les vibrations de mon propre corps et la résonance de l'extérieur. Lorsque j'ai trop déprimé, on m'a conseillé de faire du yoga et de la méditation, mais étoile-boules Quies c'est le remède.

Je flotte.

Je pense à Suzanne, je me demande pourquoi elle s'est tue plus de cinquante ans. Combien de fois a-t-elle eu l'occasion de me révéler la vérité ?

Je reçois quelques gouttes sur le visage mais les petits font attention à mon grand corps inerte, je ne sais pas si c'est par respect ou par dégoût, je n'ai pas envie d'y penser. Je n'ai jamais été complexé, je suis pourtant très laid. J'exagère sans doute, je suis étrange, Magnolia m'appelait « mon weirdo » et elle me trouvait beau. Elle était anglaise, je l'ai rencontrée en 1996 à Londres, dans un pub, j'avais bénéficié d'une invitation à un colloque international d'assureurs et, même si je n'avais pas les compétences requises, Henri m'avait demandé de représenter l'agence. « Tu en profiteras pour visiter la capitale ! » Soit. J'étais parti. Le colloque était ennuyeux, ce n'était pas une surprise. J'avais poliment attendu la fin de la journée avant de parcourir la ville. Vers une heure du matin, j'entrais dans un pub de Chelsea Cloisters, j'avais bu, je ne connaissais que quelques phrases d'anglais.

Il y avait un piano près du bar, je m'y suis installé naturellement en souriant et j'ai commencé à jouer. Le barman a augmenté le volume de la chaîne hifi quand j'ai entamé le morceau, je tentais « Charmless Man » de

Blur, artistes autochtones, ça aurait dû les toucher, mais l'opération séduction a échoué. J'ai persisté, pour mon plaisir personnel.

Elle est arrivée derrière moi et m'a glissé à l'oreille : « *Hey Weirdo, come over, I have a piano you could use.* » Je n'ai pas tout saisi mais son grand regard vert m'a fait comprendre qu'il ne fallait pas trop réfléchir. Pendant une seconde, elle m'a replongé dans mon enfance, chez Suzanne, le magnolia. J'ai passé des heures à observer la lumière du soleil se reflétant sur ses feuilles au début de l'été, le vert était violent et le rayon de lumière venait en adoucir la matière. Le regard de mon Anglaise était comme ça. Dans ses yeux, j'étais au bord de mon arbre, je ne l'ai jamais appelée par son prénom, elle était Magnolia.

Chez elle, je n'ai pas joué du piano, on est rentrés dans son studio, j'ai pensé qu'elle devait être artiste parce qu'il y avait des tissus indiens au mur, de toutes petites sculptures en argile ou en glaise, une matière qui sèche et dont les morceaux abandonnés peuvent se répandre en miettes sur la table de créa.

Là, il y en avait partout, ça ressemblait à ma vie. Magnolia m'a approché, elle a descendu mon pantalon et m'a caressé. Elle mesurait 1,52 mètre, alors comme je ne baissais pas encore le visage, elle a embrassé mes tétons par-dessus mon tee-shirt Jim Morrison. J'ai bien aimé cette sensation nouvelle. Elle m'a caressé, sa main était douce et elle m'a possédé en entier, j'étais pourtant préoccupé car mon pantalon avait fait de drôles de plis dans sa descente jusqu'aux chevilles et s'était un peu emmêlé à mes godillots.

J'avais repéré le canapé, franchement parfait pour s'allonger, une sorte de polaire bleu marine, on serait bien.

Elle s'est agenouillée, a délicatement dénoué mes lacets. Elle a dissipé ma préoccupation en quelques mouvements gracieux. Elle a jeté mes chaussures loin de nous, elle a continué à me déshabiller, je me suis retrouvé tout nu devant elle encore vêtue. Bizarrement, je n'étais pas mal à l'aise. Elle m'a couché sur son canapé, elle a retiré son short en jean, elle

s’est assise sur moi, entrer en elle était intense, comme si Dieu me parlait. On a joui en trente secondes. On a dormi dans la foulée. Dieu n’existe pas mais Magnolia, oui. J’ai scruté chaque détail de son visage après l’amour. Elle s’est endormie, les bras entremêlés autour de mon cou, en toute confiance.

L’arcade supérieure de son œil droit était abîmée, je devinais une entaille en cours de cicatrisation à la commissure de ses lèvres. Je ne comptais pas lui poser de questions, ça ne me regardait pas, mais j’étais prêt à accueillir ce qu’elle voudrait révéler. Moi, branlant, un peu flou, pour Magnolia, je deviendrais un socle. Mon existence trouvait une signification.

Je frissonne. L’eau me paraît froide maintenant.

Mon bonnet de bain me serre. Je n’arrive pas à retrouver le plaisir de l’étoile flottante et Magnolia a disparu. Il est temps de sortir, de toute façon, ma peau est fripée, ce qui me rend encore plus weirdo.

J’essaye de ne pas croiser le regard des enfants, j’ai toujours peur que des parents me prennent pour un pervers. Je ne suis pas sûr qu’un type blanc et fripé d’1,85 mètre, avec des jambes immenses, un slip de bain orange – ils n’avaient que cette couleur au supermarché – et un bonnet de bain plaqué sur le crâne qui exacerbe la protubérance des sourcils soit très sécurisant.

Je sors de l’eau, j’évite les regards, je suis presque invisible. Ma serviette était trop près du bassin, elle est trempée. Je devine sur moi une attention, je cherche.

Une femme brune me fixe, désolée, en me montrant la serviette d’un délicat mouvement de poignet. Sa grâce me percute. Je lui souris, ce n’est pas grave, ses trois fils font des vagues en hurlant dans la piscine, ce sont les coupables. J’attrape le bout de tissu mouillé, je me dirige vers les vestiaires. Elle me fixe toujours, ses yeux sont tendres, je la sens dépassée, ses fils lui parlent mal, j’ai envie d’intervenir, ce n’est pas ma place, c’est comme ça qu’on fait, je me tais et je marche, comme les gens du village de

la longère. Je me détourne quand elle les appâte avec un goûter. « Bouffez et calmez-vous, laissez votre mère respirer. »

Je tente de contourner le pédiluve, j'éprouve de nouveau un intense dégoût pour cette pataugeoire, mais, comme à chaque fois, mes larges voûtes plantaires dérapent sur le rebord et atterrissent dans l'eau sale et javellisée en éclaboussant l'intégralité de mes mollets. Lassitude.

Je prends une douche brûlante, je reste toujours vingt minutes, même si ce n'est pas écolo. Je retrouve le goût de la tisane de café de Suzanne, sa morbidesse après m'avoir révélé la vérité, son regard fuyant, le bruit de ses semelles sur le carrelage. Je m'agace, Suzanne m'a rendu inapesanté. Ce mot n'existe pas mais me définit, je suis sans pesanteur, sans attraction, le sol se dérobe sous mes pieds. Je suis inapesanté.

Lio

Post Instagram du 12 juillet 2018 :

« Tu portes un short court, un débardeur et des baskets. Tu prends le métro. Entre Stalingrad et Porte de Pantin, cinq mecs t'ont dit que tu étais jolie. Ça te saoule, tu aimerais te promener sans subir de commentaires. »

Elle s'appelle Lio, ses parents l'ont appelée Lio car son père a un grand respect pour la star de la pop française des années quatre-vingt, il a toujours apprécié ses prises de parole franches, et sa mère, anglaise, adorait la sonorité de ce prénom.

Elle est active sur Instagram, elle rédige des posts sur le sexisme qu'endurent les filles comme elle. Celles de son âge, et quand elle y pense, ce que subissent les femmes en règle générale.

Elle n'en fait pas une obsession, c'est son quotidien, et témoigner de son quotidien l'aide à le maintenir à distance, elle ne rentre pas dans l'émotion. Publier sur les réseaux sociaux, c'est une arme, ça lui permet de savoir qu'elle n'est pas seule et qu'à elles toutes, elles peuvent changer les choses.

Aujourd'hui, elle a vingt ans. Son père l'a invitée chez lui, chez eux. Elle habite ailleurs, mais c'est dans cet appart situé près de Porte de Pantin qu'elle a grandi. Elle est profondément attachée à ce lieu, quand elle rend visite à son père, elle s'accorde toujours une balade dans le parc de la Villette où elle va écouter les percussionnistes sénégalais. C'est là-bas, à quatorze ans, qu'elle a commencé à fumer de l'herbe. Celle des musiciens

était douce, mais quand elle a goûté à la skunk qui se vendait dans le quartier, elle a compris ce qu'était l'ivresse de la beuh et elle a adoré cette sensation, un refuge. La volupté.

Elle est en retard, elle ne se promène pas dans le parc aujourd'hui, elle accélère avenue Jean-Jaurès, rue Riquet, Félix Potin est toujours là, à droite, rue Petit, papa l'attend. Le 8. 7843C. Elle pousse la grille, trois enfants jouent au ballon, deux filles, un garçon, ils se font des passes de foot, avec délicatesse et respect, surtout pour la petite, elle doit avoir cinq ans, Lio leur adresse un sourire, ils lui répondent. Elle avance jusqu'au bâtiment B, papa l'attend. A5487. Le hall sent la Javel, elle croise la voisine du dessous, elle est enceinte, elle la félicite, après coup, elle espère qu'elle est heureuse d'attendre un enfant car son sourire était un peu triste. Elle grimpe les étages à pied, troisième, la porte est ouverte, papa est là.

Il l'étreint longuement, elle devine que c'est un jour particulier pour lui, alors elle aussi, elle s'abandonne à cette tendresse. Avec son père, elle se sent en sécurité. Elle file directement à la cuisine en commentant la bonne odeur de curry à l'ananas qu'il lui a préparé, elle se lave soigneusement les mains avec du savon de Marseille, son préféré.

Il s'est installé dans le salon, Lio le rejoint. L'endroit est chaleureux. Dense. De minuscules statuettes d'argile trônent partout sur les étagères. Sa mère était une artiste, elle avait fabriqué une douzaine de petites geishas en terre pendant sa maladie, c'était la série que Lio préférait. Sa mère s'était passionnée pour de nombreuses cultures et son œuvre était riche de cette curiosité, mais les geishas, c'étaient de loin ses personnages les plus puissants. Elle aimait confectionner des silhouettes féminines, elle vouait un respect sans faille aux femmes, à leur capacité de résilience.

Lio raccroche le tissu indien qui dégringole.

« Papa, il faut que tu achètes des pointes et un marteau ! La pâte collante, ça marche pas ! »

Le père de Lio, c'est un type sensible, il ne fait de mal à personne, il ne peut pas, il ressent la douleur du mur s'il y plante une punaise. Il se contente de balayer la remarque par un sourire furtif et dépose un plateau sur la table basse, un bol d'Apéricubes, des bleus, ceux au roquefort, puis les bigorneaux, c'est culturel chez eux. Il a sorti des flûtes de la boîte en carton, il n'en reste que deux, les autres sont fêlées.

Lio l'observe, lui et son long corps, son teint blafard, ses mains géantes. Il a ouvert la demi-bouteille de Veuve-Cliquot et sert. Pas un mot, que de la fierté. Il lui tend une flûte. Il a géré la mousse.

« À tes vingt ans, mon amour de fille, ma beauté, ma musicienne, mon génie…

– Arrête papa ! »

Elle rit, lui aussi. Ses yeux trahissent un chagrin diffus, Lio sait pourquoi, inutile de verbaliser. Ils trinquent, la mélancolie s'évapore. La fenêtre est grande ouverte, on vit quasiment avec le voisin d'en face. Ils entendent un livreur s'embrouiller avec un chauffeur de taxi dans la rue. Le père de Lio est heureux, les Parisiens gueulent, le tissu indien se décroche de nouveau et elle savoure l'instant. Il balance un vinyle… The Doors, à l'ancienne.

Lio sort une trousse de son sac à dos et prépare un joint de sativa, elle constate l'euphorie de son père. Il ne sait pas rouler et ne veut pas apprendre, ce qu'il aime, c'est fumer avec elle et comater sur le fauteuil en écoutant du son. « Light My Fire ». La base. Ils restent silencieux. Amour inconditionnel, évidence émotionnelle, connexion infinie. Elle pense à tout ce temps sans sa mère, plus d'années passées sans elle qu'avec elle.

Un jour, son père était venu la chercher à l'école à 16 h 20, sa mère avait cessé de respirer dans son sommeil le matin, mais il avait préféré prévenir Lio le plus tard possible.

Il l'avait emmenée aux Buttes-Chaumont, ils s'étaient assis sur un banc et ils avaient dégusté un muffin. Son père retirait des miettes de sa joue quand il a dit que sa mère était libérée. C'était ça qu'il avait dit, qu'elle était

enfin libre. Lio se souvient d'avoir été d'abord heureuse pour elle, avant de ressentir le manque, comme un gouffre insondable. Pourtant, sa mère lui avait expliqué que l'existence ne connaissait pas de règles. « Tu ignores quand tu mourras mais tu mourras. » C'était acté dès le début, la notion de mort accompagnait Lio, ça ne l'angoissait pas plus que ça, elle n'était que de passage, comme sa mère, comme son père, comme le reste de l'humanité… Et elle a sublimé ce chagrin. À seize ans et demi, elle a passé l'audition du Conservatoire national de musique avec succès, elle était précoce, les professeurs vantaient son talent.

Aujourd'hui, elle a vingt ans, tout ça lui semble si loin. Son père se réfugie dans la cuisine, persuadé qu'ils n'ont pas assez à grignoter sur la table basse, le bol de bigorneaux a pris une claque.

Elle peut l'observer entre la porte et le pilier. Il sort un petit pot d'olives vertes. Il a du mal à dévisser le couvercle, il contracte les muscles de sa main, gonfle ses joues, coince le bocal entre ses jambes, il râle, ça la fait marrer. Elle aperçoit son long corps tout à fait plié, les genoux en dedans, elle entend le son de la victoire, le couvercle qui lâche, suivi d'un juron. Il revient s'asseoir, les cuisses mouillées par l'eau salée, il s'installe sans commenter sur le sofa.

Lio ne se moque pas, elle relève simplement la beauté du bol japonais bleu que son père vient de poser sur la table basse. C'est un cadeau. Il a sorti ça en rougissant. Lio sent qu'il y a un doss, mais il n'a pas l'air prêt à en parler, il tente de faire diversion en attrapant la boîte en cuir de la première clarinette de Lio, il la lui tend.

« Tu te souviens ? »

Elle a découvert la clarinette parce que son père en avait une vieille qui traînait dans une boîte, sous le lit, celle qu'elle tient dans ses mains de femme de vingt ans. La clarinette avait appartenu à son grand-père. Elle se transmettait dans la famille depuis deux générations entre hommes, alors, à

neuf ans, Lio avait déclaré que la clarinette deviendrait féminine. Une boîte en cuir, imposante, mystérieuse, poussiéreuse, un cuir élimé, rouge sombre comme un bon vin.

Quelques mois après le décès de sa mère, Lio a sorti l'instrument de la boîte, il s'est présenté à elle en pièces détachées, alors elle les a assemblées instinctivement, sans aucune hésitation, elle avait répété ces gestes dans son sommeil. Son père a été surpris de son aisance à manipuler la clarinette.

« Tu as déjà fait ça ? »

Elle a flanqué l'anche entre ses lèvres de gosse et elle a soufflé. Elle a compris que le son sorti de l'instrument était merveilleux quand elle a vu la face hilare de son père.

« Recommence ! Encore ! Oh ! »

Le lendemain, il inscrivait Lio au conservatoire du quartier. C'était la première fois depuis la mort de sa mère qu'il semblait heureux, alors si la clarinette était le moyen, elle allait s'accrocher ! Et ça a marché, elle a eu sa propre clarinette, elle a rendu le sourire à son père, même s'il pleurait beaucoup.

Il a continué de sangloter longtemps après la mort de la mère de Lio, au moins une ou deux fois par jour pendant un an. Puis plus rarement au fil des années mais encore souvent. Lio le prenait un peu pour le Gilles de la Tourette de la larme, ça le prenait, elle le serrait dans ses bras, elle le consolait et la vie repartait. Elle préférait être là quand cela se déclarait, elle détestait sentir qu'il pleurait en son absence. Elle pouvait le rejoindre à tout moment pour le réconforter parce que, quand son père était triste, Lio le savait, elle était connectée à ses larmes.

Son père boit la flûte quasi d'une traite, il la ressert pour rafraîchir son champagne, elle qui n'en a bu que la moitié, c'est surtout un prétexte pour remplir la sienne. Lio est bien, Jim Morrisson la berce, son père lui caresse la joue, son geste est plein.

Il se penche à la fenêtre, il n’y a plus que des piétons désormais, le café d’en bas se remplit, ils s’apprêtent à fêter un enterrement de vie de garçon, la nuit risque d’être longue.

Le père de Lio vide sa flûte, il se lève, saisit un objet sur l’étagère. Il reste un moment de dos, son long dos tordu par une scoliose. Lio remarque deux trous de mite au bas de son tee-shirt, il faudrait refaire un traitement dans l’armoire, en même temps c’est du bois, ça vit.

Il se retourne enfin, Lio ne lui connaît pas ce regard de crainte. Il lui tend un DVD sur lequel il y a écrit : MAMAN.

« C’est ton cadeau de la part de maman pour tes vingt ans, elle m’a fait promettre de ne pas le visionner, j’ai respecté sa volonté. »

Lio s’en saisit.

« Merci papa. »

Elle jette un œil sur le coin du tissu indien, il pend, mais c’est peut-être comme ça qu’il doit vivre sa vie de tissu, un peu plié, un peu tordu… Elle attrape le PC de son père, le questionne du regard, il acquiesce dans un sourire.

« Juste un peu et je reviens, papa. »

Elle s’isole dans sa petite chambre, celle qu’il garde pour elle. Il la regarde avant qu’elle ferme la porte, elle le sent inquiet, mais c’est son histoire, et elle a besoin de s’en imprégner. Écouter sa mère, retrouver sa voix, l’entendre à nouveau.

« À tout à l’heure. »

Lio s’installe en tailleur sur le lit. Elle glisse le DVD dans le vieux PC sans se donner l’autorisation de réfléchir car Reflexion engendre Peur. Elle place son casque sur ses oreilles, lance la lecture.

Sa mère est morte d’un cancer de l’utérus, aucune photo d’elle malade, nulle part, son souvenir d’elle est flou, elle était trop jeune. Au fil des années, avec l’absence, Lio l’a imaginée pâle, amaigrie ou gonflée par la cortisone, mais sur cette vidéo, elle découvre une femme magnifique.

L’enregistrement date du 24 juin 2006, elle mourrait deux mois plus tard, juste après l’anniversaire de sa fille. Elle porte un grand turban jaune et des boucles d’oreilles, de simples perles noires que le père de Lio lui avait offertes pour célébrer la naissance de leur fille. Il avait été gêné de lui offrir des perles noires tahitiennes, ça lui paraissait dérisoire mais c’était sincère, elle les avait portées chaque jour.

Elle a peint des sourcils et entouré ses yeux verts de khôl. Assise, le regard dans l’objectif, sa voix, ses expressions, sa gestuelle, ses mots. Elle parle anglais et plein de souvenirs reviennent à Lio, comme la fois où elle lui avait appris à chanter « Summertime », la version de Janis Joplin… Elle se reconnaît à travers elle. Elle pensait que la ressemblance venait du mimétisme, elle pensait que toutes ces choses génétiques n’avaient pas la force du quotidien. Lio a voulu ressembler à son père pour avoir une racine vivante, elle l’a beaucoup imité, dans ses gestes, son élocution, et souvent, les gens disent : « Que tu ressembles à ton père ! Mais avec la beauté ! » S’ensuit souvent un rire absurde. Connard. Connasse. Mon père est beau.

La mère de Lio lui raconte son enfance, l’accouchement apaisé, tous les trois écoutant The Fugees, sa détermination à vouloir tout accomplir seule, elle repoussait les bras de ses parents alors qu’elle vacillait sur ses jambes d’enfant de dix mois.

Puis elle se raconte enfin. Elle est née dans une banlieue de Londres, Carpenters Estate, elle aussi était fille unique, elle a vécu toute son enfance dans un des grands HLM du quartier. Famille modeste, pas la plus pauvre, pas la plus riche. Sa mère avait grandi dans des foyers. Son père parlait peu, il travaillait sur des chantiers, c’était toute sa vie.

Un jour, il est revenu blessé, il ne pouvait plus travailler. Elle avait quinze ans, elle a décidé d’arrêter l’école, de gagner de l’argent. Elle leur a raconté qu’elle donnait des cours de rattrapage à des gamins, mais en secret, elle a commencé à poser pour des peintres.

La mère de Lio laisse tourner la caméra, elle se lève, se ressert un verre d'eau, ouvre la porte de la chambre, Lio enfant est là, juste à côté, elle découvre *Les Goonies*, ça a l'air de lui plaire, tout va bien. Lio adulte s'entend rire, de son rire de sept ans trois quarts. Elle aimerait s'introduire dans l'image et étreindre sa mère qui referme la porte, boit son verre d'eau chaude, Lio observe la fumée caresser son visage. Elle se rassoit. Elle reconnaît son attitude, ça lui fait bizarre de se deviner à travers elle, posée en tailleur. Elle tousse, reprend sa respiration, elle sourit.

Elle allait sur ses seize ans quand elle a été repérée par un peintre qui lui a proposé de gagner beaucoup plus. Un homme sans charisme, avec une cicatrice de la tempe à la mâchoire.

Elle n'était pas naïve, elle a dit qu'elle refusait de se prostituer, mais cet argent apporterait plus de confort à ses parents, surtout à sa mère qui était employée comme femme de ménage à l'autre bout de Londres. Plus de trois heures de transport chaque jour, c'était éreintant.

Alors elle a commencé à travailler dans le quartier de Chelsea Cloisters, le type louait des appartements plutôt jolis dans lesquels il stockait des jeunes filles. Elle précise qu'elle n'a jamais voulu se prostituer, comme si Lio avait pu cesser de la respecter si ça avait été le cas. Rien ne l'empêcherait de l'aimer, Lio voudrait la rassurer.

« Continue maman, je veux savoir, t'inquiète pas. »

Sa mère faisait des strip-teases, ça payait bien, c'était désagréable mais au moins personne ne touchait à son corps. Au bout de quelques mois, elle a pu payer l'opération du dos de son père ; deux ans plus tard, il a pu reprendre le travail.

Quand elle a voulu arrêter les strip-teases, le peintre a refusé de la laisser partir, il a menacé de tout dire à ses parents. Elle ne l'a pas pris au sérieux mais il lui a montré des images d'elle nue devant des types de dos.

Elle n'avait jamais remarqué cette caméra. Elle s'est mordu les lèvres. Elle n'a pas voulu pleurer devant lui. Elle lui a demandé quelles étaient les

conditions pour récupérer les bandes.

Une nuit. Elle a accepté.

Lio l’écoute, figée sur son lit, crispée. Il l’a fait chanter pendant des mois.

Des nuits entières.

Plus de mots, silence, larmes.

Lio voudrait briser l’écran pour la retrouver.

Elle stoppe la vidéo, elle boit un verre d’eau… un autre… elle ouvre la fenêtre. Elle voudrait juste retrouver son souffle. Derrière la caméra, sa mère est dans le même état. Diaphragme bloqué, colère exacerbée, elle veut entendre sa voix de nouveau, ce n’est pas le moment de la faire taire, pas quand elle lui révèle ce qu’on lui a infligé. Pas une seconde de silence de plus. Lecture. La mère de Lio prend le temps de se calmer, l’enregistrement continue, Lio enfant entre dans la chambre, sans rien dire elle s’approche de sa mère, qui tente d’essuyer ses larmes furtivement. Lio enfant monte sur le lit, attrape son visage et l’embrasse. Lio adulte cesse de respirer, sa mère serre l’enfant dans ses bras, elle sourit à la caméra. Lio reçoit cette étreinte. Sa mère lui caresse les cheveux et l’enfant repart, elle se lève et se rafraîchit, elle hydrate même ses lèvres et reprend.

Elle avait pensé qu’une nuit suffirait au peintre mais rien ne pouvait assouvir son désir, alors elle a fui pour échapper à sa soumission à cet homme et à l’humiliation d’une vidéo. Elle est partie. Elle a disparu.

La mère de Lio laisse passer un long temps de silence, puis elle raconte la rencontre la plus déterminante de sa vie.

Quand elle a fait la connaissance du père de Lio dans ce pub de Londres, elle a compris qu’avec cet homme, elle serait heureuse, elle l’a choisi. Elle a deviné sa force et sa sensibilité même s’il se pensait vulnérable. Elle a voulu faire sa vie à ses côtés immédiatement, elle s’est sentie protégée. Cet homme l’accompagnerait sans lui poser de questions, elle le sentait profondément bienveillant, de ceux prêts à accueillir la douleur sans poser de questions. C’était ce dont elle avait besoin pour survivre.

La mère de Lio marque de nouveau une pause, puis poursuit. Elle aurait voulu être là pour elle, la voir devenir une femme, elle regrette de ne pas avoir réagi quand elle a senti ses premières douleurs. Elle a souvent eu honte de cette région de son corps, son appareil génital, vulve, vagin, utérus… Elle avait été salie par le peintre, il fallait panser la blessure, en parler, peut-être que les choses auraient été autrement.

Elle est désormais submergée par l'émotion mais elle rassure Lio en lui promettant que même si elle s'en allait, elle veillerait sur elle, et puis son père serait là.

Elle lui répète qu'elle l'aime, peut-être dix, quinze fois, en français, en anglais, elle ajoute qu'elle lui manque déjà, et que c'est injuste.

Lio arrête la vidéo, elle repasse la fin, quand sa mère dit : « Je t'aime, *I love you*. »

Lio a mal. Ses yeux picotent, son père pleure derrière la porte, elle en est sûre.

Ça frappe, Lio ne répond pas, un sanglot l'étrangle mais elle retient son émotion parce que ça va déborder et comme son père doit être déjà en larmes, il lui faut se contenir. Silence. La porte s'ouvre, il entre, les yeux secs. Il s'assoit à côté d'elle, il attrape sa main. Il fixe l'arrêt sur image, ils sont tous les trois.

Il étreint Lio qui explose en sanglots, c'est à son tour de la consoler.

Louisette

1965

Jean a compris qu'il fallait leur laisser de l'espace. Louisette et Suzanne ne le rejettent pas, mais il doit être un peu mal à l'aise dans cette intimité féminine. Louisette l'observe souvent, elle le connaît très peu, elle a perçu sa sensibilité, mais elle disparaît sous la colère et la frustration. Elle le sent crépiter à l'intérieur, ce type-là est une bombe à retardement. Il a apprécié d'être père de deux filles même s'il a nourri le fantasme d'avoir un fils avec qui il aurait partagé sa passion du cyclisme.

Il aime ça, prendre son vélo, parcourir les routes sinueuses du Morbihan. S'imprégner de l'odeur du gazon mouillé, rouler sur les chemins inexplorés et pédaler au milieu des rangées de roses trémières.

Avant qu'elles ne quittent la maison, il avait inscrit ses filles à des activités de filles : danse, gymnastique rythmique, et même si la cadette avait de bonnes aptitudes physiques, il n'avait jamais pensé à lui acheter un vélo pour qu'elle le suive. Pourtant elle avait réclamé, elle avait couru avec son père pour faire démonstration de son endurance et de sa force musculaire mais rien à faire. Pendant près de deux décennies, il s'était octroyé le plaisir simple des routes bretonnes pendant que les trois filles de la famille restaient entre elles et lui préparaient un far aux pruneaux. C'était banal, attendu, sans débordement. Une représentation familiale parfaite. Elles lisaient, se cultivaient, ça avait fini par le rendre fier. Suzanne a

toujours voulu que ses filles soient des intellectuelles. À leur majorité, elles avaient fait des études de droit. Puis elles étaient parties vivre à Rennes où elles avaient mené de très belles carrières dans la magistrature. Alors que le métier n'était ouvert aux femmes que depuis 1946, savoir que les filles d'une petite paysanne finistérienne, à peine éduquée, qui avait été chassée de chez ses parents, allaient intégrer un milieu réservé aux hommes avait apporté à Suzanne une forme de sérénité.

1960. Les petites étaient parties. Jean a détesté le silence. Et il a sombré jour après jour un peu plus. Quand les enfants ont quitté la maison, Suzanne n'avait que trente-trois ans, elle avait eu sa première fille à quinze ans, la seconde à dix-sept, Jean était à peine plus âgé qu'elle. Il a mal supporté que Suzanne vieillisse, pourtant elle était restée très belle. Il la traitait de « périmée ». Il se traitait de « périmé ». Il se sentait vieux, fatigué, il avait vécu tant de choses jusqu'à trente-six ans. Trop vécu. Il était éreinté. Le vélo avait toujours été un exutoire, il y ressassait ses échecs désormais.

Suzanne, c'était juste une amourette d'adolescents, jolie, douce, mais pas plus qu'une amourette… Il la désirait, elle le désirait, ils avaient partagé du plaisir dans le respect de leurs personnes. Rien d'assez profond pour résister au temps. Juste l'adolescence.

Puis les premiers baisers.

Puis les premières caresses.

Puis les préliminaires.

Puis la pénétration.

Puis le plaisir partagé.

Puis la jouissance partagée.

Puis le spermatozoïde de l'ado qui féconde l'ovule de l'ado.

Puis le piège.

Quand elle lui avait appris qu'elle était enceinte, ses parents à lui avaient tenu à les soutenir, il n'était pas question d'avorter, d'être hors la loi.

Suzanne avait pleuré son désespoir, les parents de Jean n'avaient que deux fils, si elle était rejetée par sa famille, ils l'adopteraient volontiers. Jean avait regretté d'avoir parlé de cette grossesse à ses parents, il aurait dû se taire, ils étaient trop intègres pour nier la responsabilité de leur fils. Suzanne avait habité avec la famille de Jean, ils l'avaient aimée. Les adolescents avaient vécu une histoire d'amour en dépit d'une parentalité précoce, la deuxième grossesse avait suivi quelques mois après la naissance de la première fille. Elle avait été désolée d'être enceinte de nouveau.

Jean a été aspiré par la spirale des naissances, puis de la guerre. En 1946, il partait au front dans le Tonkin. Dans son club de cyclisme, certains, plus vieux que lui, avaient fait la Seconde Guerre, on les considérait en héros. Il désirait être de ceux-là, pas un jeune père de famille pris au piège à seize ans et étouffé à vingt-six. Il rejetait cette soumission à la famille. Il s'était engagé. Il combattrait pour défendre Hanoi. Il n'a pas participé à cette guerre par conviction, il a juste appliqué les consignes et il était loin de sa famille.

Il s'était lié d'amitié avec un garçon plus jeune que lui, dont la sensibilité contrastait avec la situation. Il n'était pas fait pour le combat, sa famille l'avait envoyé au front, car il défendait des idées anticolonialistes. Le patriarche, qui n'avait jamais fait la guerre, avait pensé que rien n'aiderait plus son fils à devenir un homme que de participer à la gloire nationale.

Jean l'avait protégé au mieux, il l'avait réconforté et avait tenté de le faire réformer, le garçon faisait de telles crises d'angoisse, qu'il fallait plonger la main dans sa bouche pour bloquer sa langue. Dès que les coups de feu s'enchaînaient, il s'écroulait raide, en proie à une épilepsie de plus en plus puissante. Jean avait témoigné de sa vulnérabilité auprès de ses supérieurs mais ils avaient décidé que le garçon était apte. Deux semaines plus tard, quand ils avaient défendu le port de Haiphong, il était mort à côté de lui, il avait pris une balle dans la bouche, l'arrière de son crâne avait explosé dans son casque, il n'avait pas souffert. Il était tombé aux pieds de

Jean, qui s'était allongé sur son corps pour pleurer, il avait cessé de rétorquer aux tirs de l'ennemi, peu importe, il n'avait plus la force, le garçon était mort. Jean ne l'a jamais oublié. Peu de temps après, il s'était brisé la jambe, quand une explosion l'avait propulsé contre un coffre en ferraille, il était rentré boiteux mais sauf.

Son frère cadet, Henri, ne ressentait aucune attirance pour la guerre, pourtant, il voulait comprendre et tout connaître des combats de son frère. Il était fasciné par lui, fasciné par ce couple, Suzanne et Jean. Il voulait la même vie. Mais Jean n'avait jamais partagé ses souvenirs de combat, il disait qu'il fallait juste oublier, juste oublier.

Ils s'étaient aimés à nouveau, plus intensément, malgré l'enfance brisée, malgré la guerre, les blessures, l'abandon, ils avaient trouvé leur équilibre, ils avaient recommencé à faire l'amour, mais elle ne voulait plus qu'il la prenne par le vagin. Elle surveillait son cycle, comptait les jours pour ne pas risquer de grossesse mais, dans le doute, elle préférait qu'il la prenne par l'anus. Ça lui allait, il y trouvait du plaisir. Au début, elle avait mal, mais elle remplissait une fiole d'huile de tournesol, elle se graissait l'orifice avant qu'il vienne. Elle avait fini par apprécier, surtout quand elle se caressait le clitoris en même temps. Appuyer sur cette petite goutte au cœur de la vulve lui garantissait un plaisir incontrôlable quand son mari la prenait par-derrière. Elle saisissait sa main et la collait sur sa bouche pour contenir le cri de l'orgasme. Ils étaient complices, ils n'avaient pas de tabous, ils planifiaient leurs ébats. Ce soir ? Ce soir. Elle s'installait sur les toilettes, elle se nettoyait avec soin pour éviter l'odeur fécale et la saleté. Une fois, au début de leur pratique anale, il avait déclaré une inflammation à l'urètre, mais il préférait ça à un troisième enfant. Tout sauf un enfant.

En 1948, quand il avait pu remarcher, ils avaient déménagé, tous les quatre. Ils avaient acheté une petite maison de granit aux ardoises plates et noir ébène. Ses parents les avaient aidés. Ils n'allaient pas être malheureux.

C’est là qu’il s’était mis en tête de pédaler, d’être actif, d’être sportif, de conjurer le sort du boiteux. Il avait remporté cette victoire-là aussi.

Louisette se sent en sécurité chez Suzanne et Jean. Elle peut élever son enfant et prendre le temps d’envisager l’avenir. Elle perçoit bien un malaise quelquefois, elle met ça sur le compte de l’usure du couple. Suzanne est plus sombre depuis quelques mois, pas de quoi s’alarmer néanmoins.

Louisette voudrait flâner dans le jardin aujourd’hui, mais le vent de l’Atlantique souffle au point de s’envoler. Jean roule à vélo depuis deux heures, Louisette l’imagine combattre à coups de pédales la force de la nature. C’est perdu d’avance mais il appuie, il tente.

Le petit pose son visage contre l’épaule de sa mère. Il est assis sur ses cuisses, elle le fait bondir par surprise. Il adore ça, il hurle de joie. La sœur mélange le beurre à la farine dans la cuisine et sourit à les entendre.

« Vous avez le même rire ! Il est encore petit mais si si, vous avez le même rire ! »

Louisette et l’enfant sont happés par une rafale qui envoie valdinguer le volet de bois. Suzanne se précipite pour le bloquer. Elle a encore de la farine sur les mains. Il pleut beaucoup. Le vent couche les arbustes, heureusement que les murets sont là pour les protéger.

La porte d’entrée claque, Jean rentre sans un mot, retire ses chaussures de cyclisme, se racle la gorge, se mouche. Il passe devant Louisette et le petit. Sourires mutuels. Un regard furtif à Suzanne. Disparition dans l’escalier. Il fait un temps de novembre, personne ne commente l’humidité de la Bretagne, parce que en Bretagne il pleut que sur les cons, mais il fait vraiment froid et la bruine a malmené Jean. Il rentre douloureux, ses vieilles blessures exacerbées. Il prend une douche brûlante, se masturbe sous l’eau en pensant à une femme qui jardine, accroupie dans son massif de fleurs, une rousse, la cinquantaine, avec un petit chapeau et une blouse. Quand, lors de son parcours à vélo, il l’aperçoit, il devine ses hanches sous le tissu

usé, souvent, elle sue sous l’effort, ses mèches rousses collent à ses joues. Ce jour-là, elle n’était pas dans son jardin, il faisait trop froid, mais il nourrit son fantasme.

Il sait qu’il ne lui parlera jamais. Il aime juste se masturber en pensant à elle. C’est un homme fidèle, même s’il n’arrive plus à aimer Suzanne. Quand ça a commencé, elle lui a proposé d’aller en parler au curé, mais il lui a répondu que rien ne le perturbait. Suzanne savait bien que c’était faux, il parlait la nuit, il parlait des combats, il parlait du garçon. Ce souvenir l’avait traumatisé, elle le savait, elle lui a proposé de l’écouter, ça l’a vexé, il n’était pas fragile, ça l’a rendu violent. Les images de corps éviscérés étaient revenues le hanter. Il parlait des morts dans son sommeil, il demandait pardon, il pleurait aussi.

Suzanne n’arrivait pas à le détester, malgré l’absence d’amour elle éprouvait de l’indulgence, la compassion de ceux qui étaient restés à l’arrière, en sécurité, pendant que d’autres explosaient sous les bombes.

Après la guerre, on l’avait laissé rentrer chez lui, dans sa famille qui ignorait tout de ce qu’il avait vécu, on l’avait juste laissé rentrer chez lui sans se soucier de son état psychologique. « Tu es un héros, reprends ta vie, mon petit gars. »

Elle l’admirait même d’avoir réussi à assurer leur confort, à elle et à ses filles. Elles n’avaient jamais connu le besoin, et pour Suzanne, c’était aussi la preuve que c’était un homme bon.

L’enfant de Louisette était devenu le pilier émotionnel, le centre de toutes les conversations familiales, l’organe de la joie. Jean l’aimait, ce petit, il le lui montrait bien… Il passait des heures allongé sur le tapis à jouer « des mains », ce qui consistait à chantonner en faisant danser ses doigts et l’enfant adorait ça. Il avait de grands yeux noirs malicieux.

Quand Jean insultait Suzanne, le petit s’accrochait à lui, lui mettait les mains dans la bouche. Jean riait, ce qui permettait de détendre l’atmosphère

jusqu’à la prochaine crise. Suzanne n’avait plus d’influence sur son mari. Comme si elle était un acquis. Comme si elle était un meuble. Comme si elle avait freiné sa vie. Comme si tout était sa faute.

La seule personne qui apportait un peu de réconfort à Jean, hormis l’enfant, c’était son petit frère, Henri. Ils géraient une boîte d’assurances que leur père leur avait léguée. Une entreprise familiale à reprendre, c’est un carnet d’adresses, des clients, la sécurité financière. Jean veillait sur sa maison et sa famille, il considérait que c’était le rôle de l’homme, et avec son frère, ils dirigeaient la société avec brio.

Louisette voulait être indépendante, partir travailler, trouver un logement, assumer d’être fille-mère avec tout ce qui va avec, la réputation de salope et tout le tralala… Elle s’en foutait Louisette, elle était libre.

Suzanne n’aimait pas l’idée que sa sœur s’en aille un jour. Louisette et l’enfant étaient une présence, la maison semblait si vide depuis le départ des filles. C’est quoi la vie d’après pour une jeune mère au foyer ? Continuer d’être une épouse docile, qui organise, qui cuisine, qui nettoie ? Louisette l’encourageait à reprendre ses études : « Demande un salaire ! Ou trouve un boulot ! »

Suzanne se doutait que ce serait pour une autre vie. Elle lui avait confié comment Jean menait son travail de sape. Si Suzanne nourrissait l’espoir d’accomplir un projet, un vrai projet à elle, il s’interposait. Pour lui, son métier, c’était de faire la compta de sa société d’assurances, mais sans salaire. Suzanne avait raconté à sa sœur comment tout avait basculé un soir. Jean s’agaçait du besoin d’indépendance de Suzanne.

« Ça va… ça va… moi aussi j’ai fait des sacrifices.

– Lesquels ?

– Le prêt !

– Il est à nos deux noms.

– C’est moi qui paye.

– Je demande qu'à payer mais pour ça il faut un salaire.

– L'entreprise ne peut pas te dégager un salaire et c'est moi qui donne l'argent du foyer.

– Je travaille pour ce foyer gratuitement, j'ai fait à manger chaque jour de ma vie pour toi et nos filles, j'ai lavé et repassé votre linge, j'ai fait en sorte que vous soyez sereins grâce à l'organisation que j'ai mise en place pour qu'elles fassent leurs études et que tu puisses rentrer te reposer, que tu n'aies rien à faire après ton travail, même pas ranger tes slips dans le tiroir de la commode… J'ai travaillé ici, dans et pour la maison, j'ai fait la compta de la boîte de manière que vous économisiez un salaire. J'ai trente-six ans, je suis jeune, j'ai des compétences, je peux travailler ailleurs.

– Non, on a besoin de toi.

– Et moi je voudrais être rémunérée pour mon travail.

– Tu travailles pour le foyer ! C'est ça ton travail ! Pour que la maison tourne bien, pour que la famille tourne bien !

– Je l'ai fait. Je l'ai fait quasiment vingt ans. Nos filles sont indépendantes, j'ai besoin de me réaliser.

– Tu me fais chier !

– Tu ne me parles pas comme ça !

– Tu me fais chier ! Ferme ta gueule !

– Connard ! »

Un temps… Un bruit…

Jusque-là, il s'était contenté de l'humilier, de lever la main pour l'effrayer, de hausser le ton. Mais cette fois, en ce début d'année 1965, elle a pris le mur en pleine face, acouphènes, oreille gauche bouillante, état de sidération, elle s'est laissée glisser jusqu'au sol, elle a levé les yeux et l'a fixé. C'était ça la première fois. Il ressemblait au Minotaure, les narines dilatées, les yeux fixes, il était bien planté sur ses jambes légèrement écartées, il avait de grandes auréoles de sueur sous les aisselles, comme il

portait un pyjama de coton bleu roi, ça se remarquait beaucoup, sans doute l’émotion de cette première gifle.

Si l’instant n’avait pas été aussi tragique, elle aurait ri, il paraissait tellement ridicule, et puis, dans l’histoire du Minotaure, c’est Thésée qui gagne. Pas là. Il haletait, comme quand on baise ado… l’ado maladroit à qui on n’a pas expliqué qu’on n’étale pas tout son corps mollement sur une fille sinon on l’écrase.

Vite que ça s’arrête ! Elle sentait un goût de fer dans sa bouche et lui restait comme le Minotaure après son combat, entre fierté et… et quoi d’ailleurs ? Entre fierté et fierté. Il s’accomplissait. Il changeait le cours de l’histoire.

Enfin, presque. Suzanne s’est levée, péniblement, comme si elle avait vieilli de quarante ans d’un seul coup. Elle avait l’air vulnérable, elle a machinalement essayé de défroisser sa chemise de nuit qui faisait un pli inélégant. Elle s’est avancée jusqu’à lui, il soufflait toujours. Elle a serré les dents et lui a décoché une droite en pleine mâchoire. Il s’est étalé en criant comme un chiot.

Cet événement les a transformés. Après, ils n’ont plus été les mêmes.

Louisette a respecté que Suzanne cesse soudain de vouloir son indépendance financière, elle n’a pas cherché plus loin, sa sœur disait que ça allait, alors ça devait aller.

Hervé

2016

Quelques jours après ma venue à Quimper, Suzanne a fait un accident cardiovasculaire, de ceux qui vous empêchent définitivement de vous exprimer, mais sans mettre votre vie en danger.

Je suis debout, face à son lit, le médecin de l’hôpital est rassurant, elle s’en sortira, elle a été prise en charge à temps, elle avait une de ces montres qui peuvent envoyer un signal d’alarme, je ne sais pas comment elle a eu la présence d’esprit d’appuyer sur le bouton avant de s’étaler, mais il faut avoir de sacrés réflexes pour faire ça.

Suzanne est trop diminuée pour suivre une rééducation, le staff médical semble pessimiste. Elle sera forcément inapte à me révéler la vérité sur mes racines. À cet instant, alors que cette femme m’a élevé, m’a aimé comme un fils, je me fous de son état et me confronte à cette éventuelle vie sans réponses. Qui me racontera ? Elle ne peut plus parler, elle ne peut plus écrire. Pour l’instant, elle dort, je remarque le médecin que j’avais cessé d’écouter, il n’a pas l’air d’attendre une réaction de ma part, ça tombe bien, je serais embarrassé.

Il conclut son monologue, je le remercie brièvement, il sort de la chambre, on reste tous les deux, Suzanne et moi. Je regrette de ne pas avoir eu le courage de passer outre à ma colère quand elle m’a annoncé qu’elle n’était pas ma génitrice, de ne pas avoir eu l’intelligence de poser les

bonnes questions, pauvre mou submergé. Il va falloir que je vive avec ça, avec ma capitulation devant la vérité.

Je l'observe dans sa raideur. Son corps décharné dans ce lit, la peau sèche, la mâchoire inférieure lourde et un peu décalée sur la droite. Peut-être que je n'aurais pas dû venir, en tout cas, j'aurais dû éviter d'être le premier. C'était par orgueil, j'ai toujours pris un certain plaisir à prouver à mes sœurs que j'étais le plus loyal et très sûrement le préféré des enfants. J'aurais dû agir plus humblement cette fois, je n'avais rien à prouver.

Nous sommes seuls elle et moi, je l'observe, sa jambe gauche sort du lit, sur le talon, des ampoules cicatrisées, badigeonnées d'Éosine, un reste de rouge, elle a dû marcher récemment avec des chaussures trop serrées. Les ongles de ses orteils sont longs, soignés mais longs, je n'avais jamais remarqué qu'elle s'en occupait de cette manière.

La vue de ses ongles solides et courbés m'écœure, je m'empresse de relever les yeux sur son tibia, recouvert d'un fin duvet blond, presque transparent. C'en est assez, je me sens voyeur, j'ai la sensation désagréable de ne pas respecter son intégrité, c'est absurde, ce n'est qu'un mollet, mais dans son état de vulnérabilité, je ne trouve pas cette observation très saine.

Je replace délicatement sa jambe sur le matelas, je la recouvre. J'ai chaud, ce n'est certainement pas la température, quoique ces hôpitaux soient souvent surchauffés, à moins que ce ne soit l'andropause, à cinquante ans passés, c'est tout à fait possible, j'ai peur, je ne veux pas penser à ça. Et si je devenais impuissant avant de retomber amoureux ? Tant d'années d'abstinence et une andropause précoce, quelle connerie ! Non ! Ça ne peut pas être ça, et puis l'andropause ne provoque pas l'impuissance… je crois. Je ne suis même pas sûr que mon sexe accepte de refonctionner le jour où je partagerai de nouveau l'intimité d'une femme. Bientôt je retomberai amoureux, je referai l'amour avant d'être impuissant. Mon amour, je ne t'oublierai jamais.

Suzanne émet un soupir langoureux. À quoi rêve-t-elle ? Elle avait été une très belle femme : l'élégance, la grâce, l'intelligence aussi. Je suis meurtri de la voir si diminuée, j'en oublie un peu ma rancœur. Je sors un peigne de mon sac banane pour coiffer sa fine chevelure, je lui trace une raie sur le côté comme elle aimait bien. J'ai toujours un échantillon de crème pour les mains sur moi, j'hydrate ses paumes toutes craquelées, je m'en veux de ne pas avoir fait ces gestes quand elle était chez elle, près de Quimper. J'aurais dû venir la voir plus souvent. On aurait parlé, on aurait été complices, elle m'aurait dit la vérité sur ma naissance, elle m'aurait raconté ce que je suis. J'ai passé trop de temps dévasté par la mort de la femme que j'aime. La femme que j'ai aimée. Je regrette de l'avoir pleurée si longtemps, elle m'aurait bien secoué si elle avait été là.

Ça frappe à la porte, des aides-soignantes vont entrer dans la chambre, nous allons échanger quelques mots, je pourrais leur parler de leurs conditions de travail, m'insurger sur leurs salaires de merde, me dire que ma vie d'assureur n'est pas totalement pourrie et du coup j'en oublierais temporairement la sensation putride du regret. Non, ce sont mes sœurs, bordel.

Elles rentrent avec des fleurs, des tulipes dans un plastique. Je sens bien qu'elles sont un peu déçues que je sois là. Elles me font la bise, quatre, c'est long quand c'est mécanique, l'une d'elles fond en larmes, je lui palpe l'épaule en guise de soutien. Ça faisait longtemps que je ne les avais pas vues, elles ont soixante-dix et soixante-douze ans. Elles ont toutes les deux la même bouche, serrée, ridée, ce type de bouches qui diminuent avec les années, sans doute pour taire les vérités.

Suzanne ne réagit pas à leur arrivée. Nous n'avons rien à nous dire. Nous abordons un moment extrêmement dérangeant quand l'une d'elles nous sauve :

« Comment va ta fille ? »

Merci. Merci de me renvoyer au bonheur de ma vie.

« Elle est merveilleuse. »

Sourires mutuels. Silence. Chacun d’entre nous attrape une chaise et s’installe, nous nous accordons pour veiller notre mère. Elles gardent leur bouquet sur les cuisses, l’une d’elles retire son gilet. Je regarde par la fenêtre. Je peux m’évader.

1998

La France est en finale de la Coupe du monde de football contre le Brésil, c’est la folie, je n’ai jamais vu une telle unité, une telle ferveur, je n’étais pas habitué à ça en France, les gens sont rarement amicaux. Ce slogan « black-blanc-beur », je le trouve hypocrite. Les gens arrêtent d’être racistes quand un Noir marque un but qualificatif et à la présidentielle, ils iront voter extrême droite au premier tour, mais j’aime mon pays. Magnolia a décoré notre appartement de drapeaux français et a peint ses joues de bleu-blanc-rouge. Elle a punaisé tout ça au-dessus des tissus indiens qu’elle a rapportés de son appart londonien.

Aujourd’hui, j’aime le foot parce que l’équipe est en finale de la Coupe du monde, sauf qu’il manque le seul joueur que je connaisse : Cantona. C’est dommage, mais même s’il ne joue pas, je suis pour mon équipe. Les Anglais ont été éliminés en huitième de finale contre l’Argentine, David Beckham a été maudit par toute l’Angleterre mais Magnolia reste attendrie par l’English sex symbol et clame fièrement : « I don’t care parce que je suis une world citizen. »

She loved everybody.

J’en ai rien à faire du foot, je suis ni sportif, ni fervent spectateur, mais elle a décidé qu’on suivrait la Coupe du monde. Alors on suit la Coupe du monde. On habite pas loin du Stade de France, parfois on peut entendre la clameur des supporters dans les gradins en direct, et étrangement, ça me

cause une joie intime. Cette joie, je l'entends circuler en moi, ça fait une petite vibration du nombril jusqu'à l'arrière des dents du haut. Je n'ai jamais parlé de mes bruits intérieurs à qui que ce soit, même pas à Magnolia, elle aurait un rictus moqueur en soupirant : weirdo. C'est drôle que cette femme m'aime. En 1996, elle m'a suivi en France tout de suite, sans me demander si j'étais d'accord, elle a choisi notre chemin et je l'ai laissée faire. Je ne sais pas pourquoi elle m'a désigné, mais je crois qu'étrangement elle s'est toujours sentie en sécurité à mes côtés. Elle a compris que je l'accompagnerais. Elle a décidé de m'aimer, elle a décidé que je l'aimerais et elle avait raison. Me sentir solide m'a apaisé. Elle a ramassé toutes ses petites sculptures d'argile, y compris celles qui s'effritaient, et elle a tout apporté à Paris XIXe. Même la poussière. Magnolia dans son entièreté.

Arrivée en France, elle a trouvé du travail et maîtrisé la langue en un semestre, elle posait pour des peintres, des photographes, sa beauté était si particulière que son agenda a tout de suite explosé. Trois mois plus tard, elle gagnait le double de mon salaire, et encore, elle aurait pu le quadrupler, mais l'argent l'intéressait peu. Elle voulait passer du temps avec moi. La chance que j'avais !

« Come on, on fait un enfant ! »

D'accord. Magnolia hurle :

« Go go Zizou ! »

En short et brassière devant notre télé, enceinte de huit mois avec du bleu-blanc-rouge sur ses joues et son ventre, volumineux et rond, qu'elle caresse doucement. Ça doit bouger dedans.

« *She wants to be part of it !* »

Je bois une blonde fraîche, je suis affalé sur mon sofa. Magnolia est hystériquement gaie à l'idée de l'arrivée de notre fille. Un appartement trop petit mais so positif.

« Tu veux pas qu'on déménage ?

– No, I love that place.

– Comme tu veux, mon amour. »

Un but, deux buts, trois buts. Éclat de joie. Magnolia se jette sur mes genoux.

Long baiser. Chaleur mouillée. Regards paniqués plongés l'un dans l'autre. Poche percée, perte des eaux, victoire française, joie ! joie ! joie ! Monde partout dans la rue, le liquide coule le long des cuisses de Magnolia, drapeaux et chants, étreintes, bonheur et fierté, rues parisiennes bloquées.

Magnolia et moi stupéfaits.

La sage-femme va arriver, c'est ce qui me paraît le plus simple, j'appelle. Je suis au téléphone, je décris, elle arrive, je raccroche.

Elle se trouve à sept stations de métro avec un changement. C'est la ferveur dans Paris, en taxi, c'est mission impossible. Je lève les yeux vers Magnolia, elle installe des serviettes sur le lit, elle sort des gants, lingettes, compresses, elle se déshabille, elle est totalement nue. Je fais semblant de ne pas comprendre. « *Boiled the water !* »

Ah. Je remplis la bouilloire et Magnolia s'assoit sur son grand ballon de yoga. Elle règle la télé en mode mute, on voit Deschamps brandir la Coupe du monde. « *Put some music please !* »

Eh oui…

« *What music do you want ?*

– Fugees. *The Score.* »

J'installe le CD, je m'aperçois que je tremble. On est chimiques, je dois me raisonner, je ne veux pas qu'elle sente ma peur. Je veux des électrons courageux. Je passe l'intro, je vais direct à « *Ready or Not* ». Je me retourne vers Magnolia :

« *We are ready right ?* »

On explose de rire. Lauryn Hill est notre sage-femme, et Magnolia et moi chantons, elle en faisant de petits mouvements circulaires assise sur son ballon, moi, dans son dos, à genoux, en l'entourant de mes bras. Je

remarque que, même dans cette position, je suis plus grand qu'elle. On chante : « *Ready or not, here I come, you can't hide ! I'm gonna find you and make you want me !* »

Magnolia bascule en arrière, elle m'offre son dos, je reçois son poids, elle pousse un rugissement tellement puissant qu'en temps normal, les voisins seraient venus toquer pour savoir si tout va bien, mais là, c'est la victoire, tout le monde crie et Magnolia aussi. She says :

« *She's coming*. »

Elle s'appuie sur moi pour se lever, je la porte, je la sens. Je l'allonge sur les serviettes. Je vais chercher l'eau. Je trempe un gant, elle veut du chaud sur les yeux, je lui dépose le gant humide encore fumant sur le visage. Elle soupire et rugit encore :

« *Help me, touch me !* »

Je m'allonge contre elle, dans son dos, je lui parle en anglais :

« *I'am here, our girl iz coming my love, you are doing zat so well, you are strong, I'am proud.* »

Je pose ma main sur son ventre qui s'affaisse.

« *She's here.* »

Hein. Déjà ?

« *She's here. Take her !* »

Je me lève, mon bébé est tout recroquevillé entre les jambes de Magnolia. Elle s'agrippe à sa cuisse et essaye de téter. Volonté, combativité sont les mots qui résonnent en moi à la découverte de mon enfant. Je la décolle doucement de la cuisse de Magnolia, je pose mes lèvres sur son front, je la rencontre mais je ne veux pas que ça dure trop longtemps, je sais que sa mère veut la découvrir aussi. Je retire le cordon enroulé sur sa cuisse droite, je le laisse pendre, si je coupe ça, je m'évanouis.

Magnolia s'est retournée doucement sur le dos, je pose ma fille sur le sein en poire de sa maman, je l'essuie délicatement avec le gant humide et chaud, puis je la couvre d'un léger plaid pour qu'elle continue de rester à

bonne température. Petit animal à l’instinct boit immédiatement le colostrum protecteur. Ma femme pleure en silence. Moi aussi. J’embrasse ses larmes. Notre fille est là, nous sommes les êtres les plus chanceux du monde. Lauryn Hill and The Fugees chantent « *Fu-Gee-La* ». C’est la dernière chanson de l’album.

Le CD s’arrête de tourner. Silence de nous. L’enfant qui tète. Le bruit de nos sanglots. La peinture bleu-blanc-rouge sur les serviettes. Les cris de joie et la *Marseillaise* dans la rue. Sonnerie à la porte. C’est la sage-femme.

Je vais ouvrir. *Job is done !*

Suzanne tousse. Je sors du souvenir. Sa cage thoracique a bondi deux fois puis plus rien.

Comme mes sœurs, je me précipite sur le pauvre corps déchu.

Pas de retour à l’état de conscience, le sommeil, toujours le sommeil. Ce ne sera pas pour aujourd’hui, ni peut-être même pour plus tard. Pas de dernière parole offerte aux enfants avant l’éternel silence.

Je voudrais un putain de cliché, s’il vous plaît !

Les vérités avant de mourir, ça se passe que dans les romans ?

Lio

2018

Lio pénètre dans l'hôtel, elle porte la capuche de son sweat sur la tête, les mains blotties contre son ventre dans la poche centrale.

Elle regarde devant, elle l'a vu entrer, avancer d'une démarche franche. Deux portes perpendiculaires, droite-droite. Elle entre à son tour.

Il est là, de dos, debout, elle remarque deux grains de beauté sur sa nuque. Il y a des ordinateurs portables, tous éteints. Ça sent fort la crevette frite, il se retourne, il tient une box cartonnée dans laquelle refroidissent des nouilles sautées, l'odeur est écœurante. Il y enfonce ses baguettes de fer qui tiennent en équilibre.

Le peintre la fixe sans dire un mot, il lève le menton en guise de question, elle reste stoïque, elle respire bruyamment. Il lui fait signe d'approcher en posant sa box de nouilles sur le bureau, les baguettes toujours à l'intérieur. Son corps est aussi fin qu'il est gras. Lio imagine sa peau comme de la gélatine qu'elle pourrait écraser entre les doigts comme un smash cake. Il lui demande qui elle est.

Il s'approche, le peintre est un vieil homme, un spectre, il lui ferait presque pitié. Mais la puissance n'a rien à voir avec la force. « Sors de ta torpeur et torpille-le comme tu as prévu, comme tu as promis à ta mère. »

Alors c'est elle qui s'avance, déterminée. Elle le pousse, il est surpris, mais ne dit rien.

Elle lui attrape le bras, elle veut juste qu’il l’écoute, qu’il l’entende, elle veut lui crier qu’elle sait qui il est, qu’elle aurait voulu débarquer à Londres et constater que cet endroit n’existait plus. Elle aurait juste appris que le propriétaire croupissait en prison pour proxénétisme sur mineures.

Elle lâche son bras et lui chuchote qu’il a violé sa mère. À cet instant il s’étouffe entre toux et rire, elle est incapable de faire la différence mais indéniablement il sait de quoi elle parle, alors c’est bien lui, elle en est sûre maintenant. Il se détourne d’elle et attrape nonchalamment la box de nouilles sur le bureau, il avale quelques champignons noirs, un peu de soy sauce s’écoule à la commissure droite de ses lèvres, il sort sa langue et, d’une légère torsion, ingère la goutte. Il enfonce de nouveau ses baguettes dans la substance jaunâtre et fait face à Lio, arrogant.

Lio pense qu’elle va puer la soupe chinoise toute sa vie, c’est certain, elle ne pourra jamais se défaire de cette odeur, il se racle la gorge, remue encore un peu ses nouilles, attrape la petite serviette pour s’essuyer les lèvres et les dents de devant.

Il prend un air paternaliste et supérieur. Il s’adresse à elle comme à une enfant déficiente.

Il ignore de quoi elle parle et l’invite élégamment mais fermement à sortir.

Lio sait qu’il ment, elle lui demande la vérité. Elle supplie pour qu’il avoue.

Rien.

Elle ne bouge pas, son corps est raide, plus rien ne circule que la colère d’être méprisée.

Elle s’en veut, elle s’était promis d’être forte devant lui.

Il plante ses yeux dans les siens et soupire en disant qu’il ne peut pas se les rappeler toutes, mais qu’elles n’ont jamais été malheureuses… Il lui dit que le mot proxénétisme est très galvaudé, il préfère « échange de procédés », ou « troc », il se détourne et lui demande à nouveau de dégager.

Elle n’arrive pas à déglutir, sa salive forme une flaque sous sa langue.

Avant qu’il s’apprête à partir, elle attrape une des baguettes de fer et l’enfonce dans le grain de beauté de sa nuque.

Le temps se fige, le peintre reste immobile, l’objet planté sous l’occiput. Son souffle est court maintenant, et si elle se faisait prendre ? Et si elle passait sa vie en prison pour avoir vengé sa mère ? Elle regrette son geste instantanément mais ne panique pas.

Elle n’a rien touché, juste ouvert la porte du bureau en couvrant ses mains de ses manches. Avec sa capuche et sa démarche assurée, personne ne l’a remarquée, il suffit de retirer la baguette de la nuque du peintre, elle la jettera dans la Tamise.

Le peintre est debout, le corps en torsion, il a lâché la box, il bascule lentement et se vautre face contre terre. Lio se penche immédiatement pour arracher la baguette, elle a bien pénétré les chairs, solide, tranchante, sans pitié.

Elle tire, ça reste enfoncé, le front du peintre frotte contre la moquette. Elle secoue, c’est sec, pas de sang. Le type est vieux et faible, on pensera sans doute à une attaque cérébrale.

Elle guette la porte du bureau dans la crainte qu’on la surprenne. La baguette est coincée sous une vertèbre, Lio pose le pied entre ses omoplates, elle appuie le plus fort possible, elle l’extrait enfin. Désintégration totale du grain de beauté.

Juste un trou.

La mort.

La vengeance.

Elle, haletante, bascule le corps. Le retourne. Elle redécouvre son visage.

Différent. Figé. Yeux ouverts, léger rictus.

Elle observe son strabisme qui s’accentue avec la mort, les lèvres légèrement remontées, un air fier au final, il se moque. Il la méprise. Même crevé, il lui montre à quel point il va influencer sa vie : ce rictus, elle y

pensera chaque soir, chaque seconde qui précédera l’endormissement, il la colonisera, elle le subira, elle en pourrira lentement.

Debout au-dessus de lui, ce corps inerte entre ses jambes, Lio voudrait que son visage disparaisse, qu’il cesse d’exister.

Doucement elle s’accroupit, pose les genoux au sol et s’assoit sur son ventre.

Lio suffoque un instant puis respire, elle lève son visage vers le plafond, étire toute sa cage thoracique et inhale profondément pour remplir ses poumons.

Elle sait que ce sont les organes qui souffrent le plus du chagrin. Elle décide alors d’expirer très lentement, pour reprendre le contrôle, un filet d’air qui s’évade délicatement de ses lèvres.

Elle est sereine, détendue. Le gaz carbonique s’échappe, elle aimerait chasser la colère en même temps, mais son empreinte est bien profonde, elle comprend la vacuité de son crime, ça lui donne envie de pleurer.

Elle inspire. Elle se charge de sa haine. Elle brandit la baguette et frappe. Le globe oculaire explose, elle en a sur la main, elle s’en fiche, ça ne l’écœure pas, elle retire l’arme et observe, la porte va s’ouvrir, on ne la laissera pas libre après ça.

Alors elle se défoule, perdue pour perdue, elle la plante dans le deuxième œil, la retire, la plante dans la joue gauche, la retire, la replante au hasard, accélère, plante sans comprendre, plante pour effacer ce regard, effacer ce petit sourire fier, effacer le chagrin et la colère. Elle ravage sa face, elle en fait un gouffre, un tas de tissus sanglants, le peintre n’a plus de visage, le mépris dans ses yeux et son sourire fier ont disparu dans ce magma de chair. Elle l’a déshumanisé, elle ressent un soulagement immédiat.

Lio frappe jusqu’à ce que sa main entre dans son crâne, toute la structure osseuse de sa face se brise sous l’accumulation de coups. Elle lâche la baguette et frappe de ses deux poings dans la bouillie visqueuse.

Elle paiera pour son crime, c'est certain. Tant pis. Ça lui convient. Elle s'est vengée.

Elle se réveille. Elle ne comprend pas tout de suite où elle se trouve, s'imaginant un instant dans un hôtel cheap de Londres. Mais tout autour d'elle lui semble familier. Elle est chez elle, à Paris, dans son studio qui crame sous la chaleur écrasante de juillet. Elle a une migraine qui lui enserre le crâne.

Quand on fête ses vingt ans, c'est normal de faire des excès. C'est normal d'avoir la gueule de bois. Mais elle sait que son foie n'est pas seulement malade d'alcool, il est malade de colère, malade de justice, malade de vengeance.

Elle a soif, elle se lève, il y a ce gars à côté d'elle. Quand elle a quitté son père après deux bouteilles de champagne, elle a rejoint une collègue musicienne à une soirée électro. Elle s'est défoulée sur la musique en pensant aux révélations de sa mère.

Elle cherche sa bouteille d'eau pétillante, il y a du bordel partout, des cartons en guise de meubles et des sacs de voyage non vidés. La voilà ! Elle s'hydrate, l'eau la reconnecte au réel, elle s'engouffre sous les draps. Elle saisit sa petite boîte en métal, parfait, il reste deux grosses têtes. C'est de la skunk, elle embaume la pièce, Lio adore cette odeur. Il faut combattre le mal par le mal, le paracétamol, l'ibuprofène, elle n'en a jamais pris, elle pense que c'est bien plus toxique que l'herbe.

Elle attrape une des têtes, elle est presque collante et difficile à réduire en miettes, aucun problème, elle a le temps et s'applique.

Elle a envie d'un café, elle termine d'effriter la beuh sur un livre de poche qui retrace la vie et l'œuvre de Francis Bacon. Il est l'artiste peintre qui la bouleverse le plus, qui touche juste. Elle dispose la beuh et la feuille sur le livre. Doucement le déposer sur le parquet. Soulever le drap, s'extraire délicatement.

Elle saisit le filtre en tissu qui sèche sur le radiateur, il est raide, mais propre, elle l'insère dans la cafetière et l'applique soigneusement en épousant le cône.

Avec bonne conscience, elle y verse du café mexicain biologique moulu issu du commerce équitable, emballage 75 % recyclable, dans le filtre écologique de la cafetière vieille de vingt ans. La machine entame son chant lancinant.

Le garçon dort profondément, il n'a même pas réagi à l'odeur du café qui envahit la pièce, il est beau, très très beau.

Lio contourne le futon sans le quitter du regard et revient se glisser sous le drap. Elle pose son Bacon sur les genoux et termine d'effriter la beuh. Elle attrape un ticket de métro, en déchire un tiers, fabrique un filtre, roule le tout entre ses doigts, un coup de langue. Le joint est parfaitement réalisé.

La veille, elle était bien bourrée et elle n'avait pas envie de se coucher seule, elle avait envie de faire l'amour. Le gars allongé à côté d'elle bouge dans le lit, il dort encore, il est sympa ce mec, il a été doux et respectueux, il lui a dit qu'elle était « intense ». Elle a bien aimé ça, être « intense », elle l'a laissé dormir à côté d'elle, de toute façon, elle était trop épuisée pour lui demander de partir.

Lio a passé une soirée d'anniversaire un peu spéciale avec son père, elle a tenté de donner le change pendant le repas mais elle était ailleurs. Le visage du peintre était imprimé en elle, sa mère l'avait décrit précisément. Combien de fois avait-elle été forcée de frotter son visage contre cette cicatrice ?

Sa mère lui avait également raconté sa grossesse, leur complicité à toutes les deux dès que Lio avait commencé à bouger en elle, elle lui avait raconté qu'elles jouaient, elle exerçait une légère pression avec ses doigts sur son ventre arrondi et Lio venait se blottir in utero contre la paume de sa main. Ça comptait pour elle, ça l'avait émue. Elle avait évoqué d'autres évènements qui auraient dû la réconforter, mais Lio n'avait que le visage du

peintre en tête, l'obsession de sa face broyée. L'obsession du corps brisé de sa mère.

Elle a demandé à son père s'il connaissait l'existence de cet homme. S'il avait conscience des sévices qu'elle avait subis. S'il avait tenté, quand elle était encore en vie, de l'aider à se reconstruire.

Le père de Lio est resté muet un court instant. Il s'est servi un rhum gingembre bien frais et, sans lui demander, a rempli son verre. Il a remis un disque, elle ne connaissait pas.

« Elle voulait être libérée de son passé.

– Mais elle aurait eu besoin d'être suivie, d'être accompagnée.

– Ta mère était la femme la plus heureuse que j'aie connue.

– Ça l'a tuée, papa.

– Le cancer l'a tuée.

– Le chagrin a développé le cancer.

– Non…

– La culpabilité, la honte, l'humiliation…

– Ta mère a ressenti le besoin de te révéler sa vie dans les moindres détails, ça reste son choix, même si je ne le partage pas.

– Tu aurais voulu que je sache rien ?

– J'aurais voulu qu'elle respecte ce qui te reste d'elle, maintenant, c'est gâché.

– Gâché ?

– Gâché. »

Lio a pensé que son père avait tort, elle s'est levée, elle l'a embrassé sans mot dire et a quitté le petit appartement du XIXe. Elle a laissé l'ordi, le DVD, le rhum, le reste du gâteau. Il n'a pas cherché à la rattraper, d'ailleurs il n'éprouvait aucune colère.

« Les vérités ne sont pas toujours bonnes à dire », a-t-il répété.

Mais elle, elle voulait tout savoir de la vérité, tout comprendre, tout relier, le passé la nourrirait, le passé la fabriquerait, elle voulait connaître

ses racines.

Peu importe quoi, peu importe… Juste la vérité.

Lio sent que ses cheveux ont doublé de volume malgré l'oreiller de satin, ça va être long à démêler. Pendant qu'elle tasse son joint en le tapotant sur l'ongle de son pouce, elle s'interroge. Est-ce que le gars à côté d'elle sent bon ? Souvent, on pue après le sommeil. C'est comme ça, c'est les phéromones, la sueur, la salive stagnante. Elle arrache le papier qui dépasse, attrape son briquet, elle est prête à le fumer, ce joint, mais avant, elle veut sentir l'odeur du gars après la nuit.

Ce n'est ni vraiment intrusif, ni irrespectueux, elle se dit qu'elle a déjà partagé son intimité, même si elle ne se souvient pas de son prénom, ils sont intimes, elle s'octroie le droit de sentir sa bouche.

Lio se baisse. D'abord, elle admire la couleur de la lèvre et remarque un peu de salive séchée aux commissures, pour l'instant, ça ne la rebute pas, mais elle n'a pas encore accédé au souffle. Le souffle pourrait la dégoûter, et là, elle voudrait qu'il se barre vite.

Il a de longs cheveux, elle s'est approchée suffisamment pour qu'ils effleurent légèrement sa joue. Elle a remarqué cette nuit, sous la couche alcool-clope, qu'il sentait l'amande amère, ça doit être son shampoing.

Il inspire, ok, l'expiration va suivre et Lio saura.

Elle reçoit le souffle, son haleine est pure, elle l'apprécie, la savoure et se sent à sa place dans cette chambre avec lui. Il peut continuer à dormir.

Lio se lève, se sert son café et se cale dans son lit, avec l'oreiller dans le dos, contre le mur. Elle éteint la lumière, la flamme du briquet brille dans l'obscurité. Elle allume son joint, c'est la première taffe, sa tête tourne.

L'odeur du joint remplace celle du café. Il bouge un peu, soupire, se tourne, il passe son bras autour des cuisses de Lio, ça la tétanise un peu mais ça lui plaît, elle aime bien ce geste.

Il ouvre les yeux, putain ce regard ! Il lui sourit direct, il a l'air de bien l'aimer, elle sait pas trop quoi dire, alors elle lui tend le joint. Il sourit à

nouveau et décline. Il se redresse et l’embrasse sur la joue, il est frais, à l’aise. Il lui demande si elle se souvient de son prénom. Lio reste silencieuse. Il lui glisse « Adrien » entre les lèvres, elle s’en souviendra désormais. Lui sait comment elle s’appelle, il dit que son prénom lui va très bien.

Il se lève et s’étire, à poil, elle détourne le regard, elle a l’impression d’être indiscrète. Il attrape une tasse, comme s’il était chez lui. Il va la rincer sous l’eau, ça la fait marrer, la poussière, ça le tente moyen. Il sifflote « Let it be », d’habitude, Lio déteste les sifflements mais avec lui, ça passe, il s’en sort pas mal.

Elle vient de poser son joint, il en reste la moitié, ce sera pour plus tard. Elle est stone, mais c’est un état qu’elle connaît bien, joint-café, c’est la base, il reste debout, toujours nu, sa tasse à la main. Il regarde par le Velux, il y a du soleil, il met ses lunettes.

Il l’observe un moment, Lio feint l’indifférence et attrape son portable. Elle balance le premier son téléchargé dans sa bibliothèque, c’est une chanson d’une Française qui fait carrière aux États-Unis, Tiphanie Doucet, du folk contemporain, manque de chance, c’est une chanson d’amour : « Est-ce qu’on s’aimait ? Cela vaut-il la peine de savoir ? »

Lio se justifie, c’est juste une chanson qu’elle aime bien et qui traîne dans son téléphone, il n’y a aucun sous-entendu de sa part. Elle rougit.

Il lui ressert un café, un sourire en coin, et part se doucher.

Il la déstabilise, ce gars, dans le bon sens, tout a l’air simple pour lui.

Elle a relancé la chanson.

L’eau de la douche arrête de couler. De la salle de bains, elle l’entend crier :

« Bébé ! Cette nuit !!! »

Il débarque, la serviette de toilette sur la tête, le sexe en érection.

« Bébé, quelle nuit ! Ma bite se souvient ! »

Lio explose de rire, l’album de Tiphanie continue de tourner, la prochaine chanson, c’est « Come to me ». Elle s’approche de lui en déchirant l’emballage d’un préservatif, elle l’enfile sur la verge d’Adrien en le regardant droit dans les yeux, puis il la porte sans effort, écarte sa culotte et la pénètre dans un cri. Sa bouche sur la sienne, elle récupère son souffle et l’aspire, il est pur, il sent bon.

Louisette

1965

Louisette est dans sa chambre, c'est le soir, le bébé dort de travers, elle lit sur le fauteuil en velours qui obstrue le passage entre la salle de bains et le lit. Une soirée normale. Elle entend des bribes de voix qui viennent du couloir, peut-être même des escaliers.

Elle est montée se reposer, le bébé a des problèmes gastriques, ça perturbe son sommeil. Il lui est impossible de laisser pleurer l'enfant, elle ne supporte pas ça, alors elle l'a porté en écharpe, ça l'a apaisé. Ce soir, elle a décidé de se reposer, le bébé dort enfin, son petit corps perdu dans le grand lit de Louisette, elle le mettra dans son berceau plus tard. Suzanne et Jean sont restés à table, ils ont vidé la bouteille, le dîner était plutôt joyeux, entre descriptions de paysages et anecdotes concernant le petit. Suzanne avait cuisiné un bœuf bourguignon qui avait mijoté la journée entière. Ils se sont régalés, le petit a sucé les morceaux de carotte avec gourmandise.

Avant de monter, Louisette a oublié de dire à Suzanne que demain, c'est elle qui se chargerait d'aller au bourg faire les courses, qu'elle partirait tôt.

Elle pose son livre, se lève et avance discrètement pour ne pas réveiller son bébé. Elle attrape la poignée, elle ne le lâche pas du regard, il a le sommeil léger. Il lui semble entendre un cri, court, aigu. Il n'y a pas assez de lumière qui s'échappe de sa chambre pour être visible.

Elle progresse dans la pénombre, aperçoit Suzanne et Jean en bas des escaliers. Le corps de Suzanne est arqué, son visage projeté en arrière, le dos majestueusement cambré. Ses bras battent dans le vide, cherchent à s'agripper, dans un petit réflexe ridicule.

La main fermée de Jean projette Suzanne au sol, deux marches plus bas. Elle ne tombe pas de haut mais elle ne peut pas retenir la chute. Le crâne percute le sol, rebondit, puis retombe, son visage est couvert par ses cheveux, est-ce que ses yeux sont fermés ?

Louisette est immobile, elle n'a pas pu retenir quelques gouttes de sa vessie. Jean est de dos, aux pieds de sa sœur, il ajuste les épaules de son polo, prend une grande respiration et pousse un soupir en s'accroupissant.

Louisette voit l'échine du monstre. Elle reconnaît le Minotaure.

Ça résonne en elle, elle sait que Jean a placé la peur au cœur de cette famille. Elle sait que désormais ils vivront en apnée.

Jean attrape fermement les épaules de Suzanne qui s'empresse de le rassurer, elle dit que c'est rien ou qu'elle n'a rien, quelque chose comme ça, il sourit et l'embrasse en l'aidant à se redresser, il lui répond qu'elle le met « dans des états pas possibles », qu'il fallait qu'elle voie comment elle était elle aussi, il fallait qu'elle change, sinon, forcément, c'était trop difficile de garder son calme. Suzanne acquiesce, Suzanne sourit, Suzanne répond à ses baisers.

Il saisit une mèche de ses cheveux, il trouve qu'elle devrait passer un coup de brosse dans tout ce fouillis.

Ils rient ensemble. Son rire à elle est fabriqué. Elle ressemble à ces vieilles poupées que les petites filles s'amusent à abîmer, quand elles leur crêpent les cheveux, qu'elles leur crayonnent la bouche. Elle a un peu cette apparence, Suzanne.

Elle avait mis un beau rouge à lèvres, elle est soignée. Quand il l'a attrapée par les cheveux, sa bouche a raclé la rampe et son absolu rouge fini satiné a bifurqué sur la joue.

Il la serre dans ses bras. Il lui demande pardon. Elle se tient à la rampe pour ne pas défaillir.

Sourire de façade, Louisette ne la reconnaît pas.

Suzanne caresse le visage de Jean avant de détourner ses yeux pleins de larmes.

« Je vais m'arranger, mon chéri. »

Elle monte les marches, tête baissée, livide.

Il reste au rez-de-chaussée le temps qu'elle gravisse quelques marches.

« Je te rejoins, je t'aime mon amour. »

Personne ne la voit, Louisette ferme la porte de sa chambre.

Hervé

2018

Suzanne est morte un jeudi, on l’a incinérée le lundi qui a suivi. Elle ne voulait pas d’une cérémonie religieuse, putain que ça m’arrangeait.

Ma fille a intégré l’Orchestre philarmonique de France in extremis, le clarinettiste titulaire ayant décidé de prendre un congé paternité. Alors ma gosse est devenue la plus jeune clarinettiste de l’histoire des musiciens, quelle fierté !

Il était hors de question qu’elle revienne d’Australie pour l’enterrement de Suzanne, même si elle culpabilisait, je lui ai demandé d’être rationnelle et de ne pas assister aux funérailles.

« Pense à elle la prochaine fois que tu joues.

– T’es sûr, papa ? »

Au bout de la ligne, un silence, j’ai répété d’une voix rassurante à Lio que sa présence n’était pas nécessaire.

Quand j’ai raccroché, je l’ai sentie soulagée, moi aussi.

Je pouvais attendre avant de lui révéler les secrets de cette famille. C’est pour moi qu’elle s’inquiétait, même si elle était attachée à Suzanne, elle savait que c’était son père le plus vulnérable… Je me suis souvenu d’elle à cinq ans, en train de courir dans le jardin mouillé. On allait souvent en Bretagne à cette époque. Quand Magnolia est morte, nous n’y sommes jamais retournés.

Figés par le chagrin.

Ça ne m'a pas manqué finalement.

Suzanne venait nous rendre visite à Paris une fois par an depuis la mort de Magnolia, nous enchaînions les expos, peintures, photographies, peu importe, elle aimait y flâner sans jamais mémoriser ni les œuvres, ni le nom des artistes.

Suzanne a voulu une cérémonie modeste et laïque. J'ai quand même lu un poème d'Antoine de Latour dans lequel Dieu est évoqué, mais je l'avais spécifiquement choisi pour une strophe :

Mais si Dieu l'a voulu, jette au cou de ta mère
Tes deux bras défaillants ;
Une mère a toujours ses bras prêts, quand la terre
Manque à nos pas tremblants.

Elle m'a élevé dans le mensonge, dans la tromperie et l'amour. J'ai été élevé comme un fils unique, à quelques années près, j'avais l'âge de mes nièces… Maman… enfin, Suzanne, après la mort de son mari avait épousé Henri, le frère de Jean, mon oncle était devenu mon père. Ça, je l'ai su assez tôt, vers dix ans, on ne m'avait pas trompé trop longtemps, c'est vrai que je ne lui ressemblais pas. Il était petit, trapu… moi, grand, dégingandé, ça peut arriver en génétique de telles différences, mais quand même, là, c'était flagrant. En revanche, j'ai le même nez que Suzanne.

Quand j'ai eu quinze ans, Henri et Suzanne ont divorcé à l'amiable, ils sont restés bons amis. Aujourd'hui, penché sur le cercueil de son ex-femme, Henri atteignait ses quatre-vingts ans. Le pauvre était doublement veuf, après le décès de son épouse plus jeune, il disait adieu à son ex-épouse plus âgée, je le scrutais, il avait encore une bonne gueule.

Il a travaillé jusqu'à ses soixante-douze ans au cabinet d'assurances à mes côtés, ou plutôt moi à ses côtés. C'est lui qui m'a promu après la mort

de Magnolia, pour me motiver, me donner des responsabilités. Il m'a sauvé, car même si l'activité que j'exerçais était insignifiante, ça m'avait remis sur les rails. J'étais sérieux, j'avais pu remplir le frigo, payer le loyer, élever ma fille.

Merci Henri, et finalement… merci Suzanne, ce n'était pas si mal tout ça.

Deux poèmes, une chanson, brève cérémonie, il n'y avait pas beaucoup de monde, c'était gênant, c'était comme si elle avait disparu depuis longtemps. La journée s'est bien passée, personne n'a pleuré, on avait prévu de la musique, Suzanne aimait bien Goldman, bizarre pour une femme si âgée, j'avais choisi « Elle a fait un bébé toute seule », qui a suscité un gros malaise. Je savais que ça allait foutre la merde.

Donc « ça » se savait ! Tout le monde savait sauf moi.

On avait loué une petite salle des fêtes en face du cimetière. Les gens pouvaient se servir du café et de l'alcool en évoquant leurs souvenirs de Suzanne. Les sœurs ont déguerpi assez vite, avec les deux-trois connaissances de ma mère. Restaient son aide-soignante, l'espèce de pasteur et Henri, qui avait bien compris qu'il fallait qu'il me parle.

On s'est installés un peu à part, tous les deux. Henri a apporté une bouteille et deux verres.

« T'as pas le choix, t'es celui qui va devoir tout me révéler, tu peux pas te défiler. J'ai toujours su que t'étais pas mon vrai père, et c'est pas grave, je t'aime et je te remercie de m'avoir dit la vérité. »

Un temps, on s'agite sur nos sièges.

« Pourquoi aucun de vous m'a dit que Suzanne n'était pas ma mère ? »

Henri gratte sa barbe, il se sert un Get 27, qu'est-ce que c'est dégueulasse ce truc, l'odeur me donne envie de vomir…

« C'était à ta mère de te parler, elle avait interdit à tes sœurs et à moi de te révéler quoi que ce soit. C'est pour ça qu'elles sont si distantes, je crois qu'elles ne lui ont jamais pardonné de t'avoir menti toute ta vie et d'avoir

obligé tout le monde à garder le silence… C'était un secret de Polichinelle, comme dans toutes les familles, ça se savait, quoi. »

Je sens mon bruit intérieur, je l'aime pas trop, ça me pique dans tout le corps.

« Ton père, c'était pas mon frère, on t'a fait croire ça parce que c'était le mari de Suzanne, c'était plus facile. Ton père, c'était un marin, et je préfère te dire tout de suite mon garçon que tu le retrouveras jamais pour la simple raison que personne ne l'a jamais vu, à part ta mère. »

Il boit.

« Et ta mère, c'était la sœur de Suzanne. Suzanne, c'était ta tante, et je lui en veux de pas te l'avoir dit, je vois pas pourquoi c'est à moi de te révéler tout ça. »

Nouvelle gorgée.

« Ta mère a tué mon frère. »

Un temps.

Je me lève, les gens font semblant de rien voir. Henri reste impassible. Je me sers un verre de ce digestif dégueulasse, il n'y a que ça, les bouteilles de vin sont vides. Je le bois d'une traite, étrangement, j'apprécie, je me ressers.

« Voilà mon petit gars, tout a commencé comme ça, ta mère a tué mon frère. »

Je suis face à lui, le liquide vert coule dans mon œsophage, Henri ne semble pas à l'aise, il se sent piégé, il n'a pas eu le choix, s'il s'était tu, le secret aurait été définitivement enterré. Il voit que j'ai besoin de tout savoir, il doit se dire que c'est sûrement générationnel, ce désir de connaître la vérité sur ses origines pour comprendre qui l'on est… À son époque, on ne faisait pas autant de chichis, on n'avait pas besoin de ça pour vivre, on vivait, on affrontait les choses comme on pouvait, quitte à perdre des années, quitte à se perdre, c'était rare qu'on interroge le passé. Il se dit que ce n'est pas juste d'être le seul qui reste à remuer toute cette merde.

Je vois bien son cheminement de pensée, je le vois bien, tout nerveux, mordillant son poignet en attendant que je parle, alors je prends le relais. Je veux qu'il se sente à l'aise, je n'ai rien à lui reprocher. Il a toujours été bon avec moi, il a joué au ballon, il a surveillé ma scolarité, il a partagé sa passion de la pêche, je lui répète que je ne lui en veux pas, il se détend, il pose ses mains sur ses cuisses. Il me dit que connaître la vérité, ce n'est jamais sans conséquence, que les secrets de famille méritent parfois d'être enterrés, ça a du bon de protéger les siens des drames. Il ajoute que juger les morts c'est mal, les morts ne peuvent pas se défendre, il allume une cigarette, il dit qu'il a aimé Suzanne, que son frère aussi l'a aimée.

Suzanne avait aidé ma mère à accoucher, elle a été le premier être humain à me prendre dans ses bras. Ma mère était sa petite sœur, c'était une fille facile qui aimait les plaisirs et elle s'était retrouvée enceinte.

Il est désolé de me dire ça mais elle multipliait les amants et tout le monde le savait. Ça devait être une chic femme quand même. Juste un peu égarée. Je pense que pour quelqu'un qui n'aime pas parler du passé parce que les morts ne peuvent pas se défendre, l'information est dense. Je souris malgré moi. Ça me plaît de penser que ma vraie mère était un peu rock'n'roll.

Inapesanté.

Issu de père inconnu et d'une mère rock'n'roll… et meurtrière.

Henri écrase sa moitié de cigarette, se gratte la main et se rassied plus confortablement. Et la suite ? J'attends la suite.

Je l'interroge, il sourit, il n'y a rien à ajouter vraiment… Ma mère a tué son beau-frère pour protéger sa sœur, d'après ce qu'on dit, enfin, ce sont des rumeurs.

Des rumeurs ? Je m'insurge, comment peut-il me parler de rumeurs alors qu'il a vécu des années avec Suzanne, qu'il m'a élevé, que son frère est mort tué par ma mère ?

Il me répond que des trucs comme ça, en couple, on n’en parle pas trop. C’est des histoires du passé, il n’avait pas demandé tous les détails. Il savait que son frère avait pris un mauvais coup, que la tueuse avait été placée en asile, qu’elle avait donné son bébé à sa sœur.

« Et ?

– Et après on a oublié cette femme. Elle a dû mourir ; dans ces endroits-là, on tient pas longtemps. »

Il me sourit, sort de sa poche une photo ancienne de Suzanne, elle doit avoir cinquante ans sur ce cliché, elle fume une cigarette. Le vieil homme gémit de chagrin. Ils avaient été heureux, il le répète, « Nous avons été heureux ». Ses larmes coulent dans le verre de Get 27, ça me répugne un peu. Il pleure sur la photo, il avait été très amoureux d’elle. Je relance la conversation. Il fixe Suzanne sur le cliché. Ils m’avaient adopté, moi, l’orphelin. Je tente de le réconforter. Il enchaîne. Ils m’avaient aimé alors que je n’avais plus de parents et il n’y a que ça qui comptait.

Lio

2018

Elle a prétendu être convoquée pour un festival, son père n'a rien demandé, Adrien non plus, un festival ou un concert, c'est son quotidien… Elle est montée dans l'Eurobus, seule et déterminée.

Elle a réservé trois nuits dans un hôtel pas cher près de la gare St. Pancras, elle a posé son étui de clarinette et a foulé les rues de Londres sans attendre.

Lio retourne sur les pas de sa mère. Elle cherche le peintre qui prostitue des gamines. Elle a vérifié sur internet, elle sait que l'endroit existe toujours.

Elle pénètre dans le quartier, populaire et dynamique, elle se poste sur le trottoir, en face de l'hôtel. La devanture est terne. Le G de Grapelin Hotel est légèrement penché. Il y a de l'activité, c'est peut-être encore un bordel, mais c'est discret, on est en pleine journée. Lio s'installe au pub et sirote un café glacé en observant les allées et venues, ça a l'air très normal, rien de prohibé, rien de malsain, il n'y a pas de vieux porcs qui entrent avec des belles jeunes filles, tout ce que Lio a imaginé en écoutant le récit de sa mère n'existe pas, ou plus. Trente ans plus tard, ça paraît logique. Les glaçons fondent vite, sa boisson devient une tisane de café, ça lui rappelle sa mamie. Elle ajoute un mini-sachet d'aspartame, c'est vraiment dégueulasse…

Puis Lio l'aperçoit, elle reconnaît tout de suite le peintre. Sa mère disait qu'il avait une cicatrice de l'oreille à la mâchoire… Il lui avait raconté que c'était une morsure de chien mais elle pensait qu'il avait dû prendre un coup de couteau par une fille ou un type à qui il devait de la thune.

Il est vieux, enfin, par rapport à la description de la mère de Lio, un vieux monsieur, bien abîmé. Il devait avoir quarante ou cinquante ans à l'époque, alors il en a bien soixante-dix maintenant. Un haut-de-cœur la submerge. Il a l'air diminué, il marche lentement et promène un tout petit chien en laisse. La rue est étroite et vide, le pub dans lequel elle est installée est cliché, un bar à touristes, pas grand monde… bien.

Le matin, elle a caché ses cheveux sous un bonnet, enfilé un gros pull, c'est assez difficile de passer inaperçue quand ton corps suscite le désir. Lio a l'habitude d'être regardée, les gens posent les yeux sur elle, commentent son apparence, ça part souvent d'un bon sentiment, mais entendre à longueur de journée qu'on est exceptionnellement belle est loin d'être facile. Si sa réaction n'est pas enthousiaste, elle passe pour une personne imbue d'elle-même et condescendante ; si elle sourit en retour, ça passe pour un consentement à un rapport de séduction. Là, elle doit être invisible. Absolument invisible.

Le peintre traverse la rue, elle blêmit. Il s'approche de la terrasse du pub et s'installe à la table juste à côté, elle se sent à la fois sidérée et chanceuse. Elle souhaite entendre sa voix. Le chien se couche sous sa chaise, il n'a même pas besoin de le lui ordonner, l'animal est obéissant, bien dressé.

Le serveur sort et lui sert un jus, ils ne se disent pas bonjour, il pose le verre sur la table en glissant que la soirée de la semaine dernière était particulièrement réussie et que les clients étaient heureux. Le peintre sourit, acquiesce d'un geste bref du menton. Ils échangent un regard, le serveur dépose un flyer devant lui.

Lio voudrait le lire, comme s'il était la clé de sa venue, sentiment utopique, mais galvanisant. Elle se lève, part en direction des toilettes et

passe tout près du peintre, elle aperçoit le logo d'une université sur le papier, plus précisément d'une école d'art, il y a un nom griffonné, avec un numéro qu'elle n'arrive pas à déchiffrer.

Elle se trouve si proche du meurtrier de sa mère… d'un des meurtriers de sa mère… Lio sait, elle, qu'elle en est morte. Elle sait, elle, que la perversité du peintre l'a consumée, elle va lui faire payer, elle va régler ça bien, elle va conclure.

Quand elle revient s'asseoir, le peintre est parti et le flyer est en boule dans le cendrier.

Geste assuré, souvenir de vols de montres en toc sur les étals du marché dans sa période clepto, parfait, le flyer est dans la poche. Lio paye son café et laisse quelques pièces, elle ne montre pas sa gueule au serveur et se casse.

University of the Arts de Londres. SOFY99. hotgirlz.com.

Un lieu, un nom, un site, ça ne la mènera peut-être à rien mais elle est à Londres pour chercher, alors elle cherche.

Elle repasse devant l'hôtel du peintre, plus près cette fois, elle ne voit pas comment ce lieu pourrait être un bordel. Ou alors il y a des pièces secrètes, un sous-sol, une arrière-salle, un endroit pour la luxure.

Elle se dit surtout qu'il ne doit rien y avoir à trouver, que le peintre est vieux, qu'il a dû s'arrêter d'exploiter des jeunes filles. Si vraiment son business avait marché, il ne serait pas resté dans ce taudis, ce serait ridicule, il faudrait vraiment être un proxénète foireux.

Lio prend le métro, rien à perdre, elle se dirige vers l'université des Arts, elle va chercher Sofy99, elle verra bien. Dans le métro de Londres, la même ambiance qu'à Paris, des gens pressés, la tête dans leur portable, peu d'échanges et de la mendicité…

Elle-même n'a plus de pièces, les dernières ont payé la boisson au pub. Elle a une liasse de billets qu'elle a changés à un guichet gare du Nord planquée sous sa veste. Elle ne veut pas retirer d'argent, elle ne veut pas

laisser de traces, elle ne sait pas encore de quoi elle est capable mais la discrétion lui semble instinctivement essentielle… c’est le bénéfice d’être née dans les années quatre-vingt-dix et d’avoir un père cinéphile qui lui a fait découvrir tous les genres du cinéma, des grands classiques aux nanars d’espionnage.

Elle fouille à l’intérieur de sa veste et lâche un billet au sans domicile fixe, il lui fait pitié, elle a honte, mais elle oublie presque instantanément. Elle sait que c’est l’aspect pratique de son époque, une information chasse l’autre, elle lève la tête : c’est sa station.

L’université est balaise, genre campus à l’américaine, un côté cool attitude : balade sur l’herbe et chilling au soleil entre deux lectures-débats, ça donne envie quand on a vingt ans. Ça grouille de personnalités non genrées, non normées, ça la touche, Lio se dit que le monde décline, que les écarts se creusent, c’est vrai, mais cette liberté de revendiquer sa personnalité, c’est fondamental de la prendre, et tant pis pour les critiques, elle se sent fière d’appartenir à cette génération.

Elle marche sans savoir vraiment où aller, elle se sent un peu stupide d’être là, à rechercher Sofy99 qui est un pseudo, elle ne sait même pas si ça a un sens de la retrouver, de lui parler, elle ignore ses liens avec le peintre, est-ce qu’elle existe vraiment ? Lio n’en sait rien et tourne en rond au milieu de ces universitaires. « You know nothing, Jon Snow », c’est un peu ça.

Elle entend de la musique, ça joue de la guitare pas loin, un air de Clapton, old school et élégant… si cette recherche n’aboutit à rien, elle aura au moins goûté à cette délicatesse.

Les murs sont recouverts d’affiches diverses : expos, concerts, happenings, tous les soirs, la créativité artistique s’exprime, dans une autre vie elle aurait apprécié d’évoluer dans cet endroit, c’est certain.

Sofy99, c’est un blaze du net, Lio se dirige vers l’espace multimédia. La salle est immense, des Apple à tous les bureaux, tous sont casqués et focus

sur leur écran, immobiles et courbés. Il n’y en a qu’un qui s’agite, le garçon à l’accueil semble dépassé, il est très fier d’occuper cette fonction, l’énergie déployée à brasser du vent est impressionnante. Il demande à Lio de patienter, il est très occupé, très. Il classe des papiers et marmonne les dates, le genre de type qui commente tout ce qu’il fait, ça l’agace mais elle reste cool. Des affiches sont collées au mur, Lio reconnaît les mêmes que dans les couloirs, mais aussi d’autres concernant des évènements passés, de discussions ouvertes à des happenings d’art contemporain… Ils créent en collectif, en mélangeant leurs compétences, de performances en concerts de jazz plus ou moins pointus. Elle se retourne, le type de l’accueil la fixe, elle ignore depuis quand mais il faut réagir avant la gêne, elle tente un gros mytho, il faut bien un prétexte pour demander à un inconnu s’il connaît quelqu’un avec qui elle a envie de rentrer en contact pour un motif bidon.

Elle ne lui ment pas tout à fait en lui disant qu’elle est musicienne et qu’on lui a conseillé de contacter Sofy99 en vue d’une performance. Point. Silence. Il attend plus d’infos, il juge sans doute sa demande maladroite, intrusive, chelou.

« *Sofy of tha body painting ?* »

Putain. Sofy du body painting. On va dire oui. Elle dit oui.

« *Sure ! Third door on the left.* »

Troisième porte à gauche, ok, ok.

Lio lève la main en signe de gratitude, il la zappe, pas grave. Le couloir est quasi vide, le carrelage en mosaïque est plus visible que tout à l’heure, ils ont tenté un bleu à la Frida Kahlo mais ça a plus l’allure d’une piscine municipale. Ça lui fait penser à son père, il adore passer des heures dans l’eau. Troisième porte à gauche, c’est là.

Lio toque, attend, silence, elle entre. Moins de dix personnes, mais toutes et tous se retournent sur elle, il y a les actifs et les passifs, les premiers, habillés, avec des pinceaux à la main, les seconds, à poil ou en string, dans

toutes sortes de positions, sublimés par des nuances de peinture. Un garçon s’approche.

« *You’re a beautiful model, would you undress here ?* »

Il désigne des paravents à Lio, elle hésite un instant, demande si quelqu’un connaît Sofy du body painting mais le type ne réagit pas vraiment, elle se méfie. Trois femmes sont en train de peindre, Sofy doit être l’une d’elles. Lio suit les directives du type en écoutant les conversations, elle cherche un indice qui la ramènerait au mystère du peintre. Mais rien, juste l’évocation d’une fête dans le centre-ville, un happening.

Elle se faufile derrière le paravent et commence à se déshabiller. C’est facile, elle porte une combi, ça lui fait l’effet de sortir d’un cocon. Elle apparaît quasiment nue devant eux, sûre de sa beauté et de l’effet qu’elle provoque. Le désir sexuel immédiat chez tout être humain. Longue, galbée, la peau noire. Elle sait que l’assistance est sous son emprise et elle aime ces moments-là. Quand elle exerce la puissance de son sex-appeal. Tout est si facile. Elle lâche sa mère. Elle se plonge dans l’abstraction de la matière, du liquide et de l’admiration qu’on lui porte, Lio décide d’être peinte.

Louisette

1966

Après-midi pluvieux.
La sœur et Louisette cuisinent.
L’enfant est dans son parc.
Le beau-frère roule à vélo.
Louisette évoque l’incident de l’autre soir.
La sœur minimise.
Louisette montre les marques dans sa nuque.
La sœur trouve des excuses.
Louisette insiste.
La sœur s’énerve.
Louisette renonce.
L’enfant grimpe sur les genoux de sa mère.
La sœur fait comme si de rien n’était.
Le beau-frère rentre de sa course.
Sous la douche, il se masturbe en pensant à la femme rousse.
Il redescend près de la cheminée.
La sœur lui sert une part de far.
Il la félicite, il est absolument délicieux.
Il veut l’embrasser.
La sœur a un réflexe de recul.

Il se moque, elle sourit.
« Tu as peur de moi ? Allons ma chérie !
– Je ne sais pas à quoi je pensais ! »
Elle se jette dans ses bras dans un éclat de rire aigu et faux.
Le beau-frère insiste un peu trop.
Son geste est ferme.
La sœur est blême.
Louisette se crispe.
L'enfant s'agite.
Une part de gâteau tombe.
La tension monte.
Les voix s'élèvent.
L'enfant savoure le far.
Le beau-frère frappe.
La sœur se vide de son humanité.
Louisette a peur.
Louisette veut que ça s'arrête.
Louisette veut demander de l'aide.
Louisette est seule.
Louisette panique.

Louisette veut sauver sa sœur.

Louisette commet l'irréparable,
l'irréparable.

Louisette commet l'irréparable…

Le temps s’arrête.

Cette dizaine de secondes de trou noir.

La substance visqueuse qui s’écoule du visage de Jean.

L’enfant à quatre pattes qui tend la main, la plonge dans la flaque.

L’enfant étonné, concentré.

Un silence.

Suzanne, les yeux rivés sur les giclures de sang sur la chemise de Louisette.

Louisette toujours debout, puissante, essoufflée.

Suzanne qui perçoit le Minotaure dans la respiration haletante de la coupable.

Qui est coupable ?

L’enfant rit.

Quoi ?

L’enfant rit ?

Louisette, qui sort de sa torpeur, s’abandonne auprès de sa sœur.

Les deux sœurs assises sur le bord de la cheminée en granit qui observent l’enfant rire à la découverte de cette matière organique et chaude, d’une couleur et d’un goût inédits.

L’enfant qui s’exalte, qui claque des mains si fort qu’il éclabousse tous les objets environnants.

L’enfant heureux, qui appelle sa mère pour jouer avec cette nouvelle peinture.

Louisette et la sœur muettes.

Le bois qui craque.

L’odeur des cheveux brûlés.

La fine fumée qui s’échappe de son crâne à lui, qui envahit le salon.

Puis le temps de la décision.

Et la vie prend un autre chemin.

On est en 1966, Louisette avait été embarquée le soir même.

Elle ne se souvenait que de la tension. Elle avait vécu la violence avant d'en être victime.

Elle avait compris même avant que ça arrive, elle avait répondu à la colère, puis le coup, puis la chute, puis le silence de sa sœur prostrée, puis le chant des mésanges dans le jardin.

Et le sang qui avait recouvert les tomettes s'était écoulé jusqu'au parc du petit.

Louisette s'était immédiatement résolue à la vengeance qui condamne, celle de la justice inversée.

Les semaines avaient défilé, « on » l'avait punie mais ça s'était vite calmé car Louisette se rendait invisible. Chaque matin, elle prenait conscience que le pire n'était pas si pire.

Jusqu'alors, le protocole n'avait pas été violent, on la traitait à la sismothérapie, ça avait un peu altéré sa colère, elle se tenait à carreau. Elle n'avait pas perdu la raison comme elle l'avait pensé quand ils l'avaient sanglée la première fois dans la salle d'isolement avec l'horloge aux oiseaux. Elle avait cru se réveiller zombie. Elle s'était imaginée errer vêtue d'une chemise de nuit, les pieds nus, dans les couloirs de l'hôpital pour le restant de ses jours, jusqu'à devenir cadavérique, jusqu'à mourir. Mais rien de tout ça.

« On » lui avait mis un objet dans la bouche.

« On » avait posé un casque sur son crâne.

« On » avait branché des fils.

« On » avait appuyé sur des boutons.

« On » l’avait tenue quand elle s’était arquée.

« On » avait traité son mal.

Ça l’avait adoucie. C’était déjà ça.

Elle apprendrait plus tard que ce type de traitement ne s’opère ni sans l’accord du patient, ni sans anesthésie générale. Mais peut-être qu’« on » n’avait pas eu le temps de prendre toutes ces précautions, ce qu’elle avait fait était grave, elle avait tué un homme sans raison. Elle l’avait tué alors qu’il avait toujours été présent, travailleur, soutien de famille. Elle l’avait tué par frustration ou par jalousie.

Au procès, Louisette avait écouté leur laïus sans protester. Elle avait décidé de se soumettre.

Quelques minutes après avoir frappé Jean, elle avait parlé : « Je vais appeler la police, je vais dire la vérité, j’ai tué ton mari, mais s’il te plaît, cet enfant, désormais, c’est le tien. »

Suzanne n’avait pas eu le courage de refuser. Il fallait protéger ce petit garçon. Plus rien d’autre ne compterait plus désormais.

Louisette a été placée dans une cellule des urgences psychiatriques, on l’a abrutie de médicaments, elle faisait partie des résidentes potentiellement dangereuses, son « casier psychiatrique » l’accablait.

Elle payait. L’endroit n’avait rien d’un hôpital, ce n’était qu’un asile, c’était comme ça. Il faudrait s’habituer parce que ça durerait toujours. Presque.

Tout s’est enchaîné très vite. Elle servirait d’exemple. « Ça lui apprendra, on ne fait pas ça, ce n’est pas dans la nature des choses. » Elle ne voulait plus y penser, c’était une autre vie, une autre Louisette, c’était derrière elle. Louisette a accepté cette nouvelle existence sans même pleurer. Ni la sœur, ni l’enfant, ni les infirmiers, ni les docteurs, ni les surveillants, personne n’a entendu Louisette se plaindre de son sort. Et pourtant, cette image l’habitait.

Le corps du beau-frère au sol. L’enfant qui étale le sang de ses petites phalanges dodues. L’enfant qui rit à gorge déployée.

L’enfant qui mérite de vivre heureux.

Louisette internée a décidé de ne plus être sa mère.

Les premières semaines, ils l’ont placée en isolement avec contention des quatre membres, pour qu’elle comprenne qu’ici, elle était contrôlable.

Le temps était long, elle fixait le plafond, il y avait une horloge accrochée au mur de gauche qui émettait un chant d’oiseau à chaque heure. Minuit, aigrette garzette, puis coucou gris, logique à tête bleue, oie domestique, insupportable le cri de l’oie domestique à 4 heures du matin, puis serin cini, tourterelle turque, pie bavarde, mésange à longue queue, martin-chasseur géant, hirondelle de rivage, lui, c’était le plus mignon, elle aimait bien 10 heures et 22 heures, ce n’était pas désagréable, puis grue de paradis… De paradis. « Grue de paradis » ! Elle criait en riant, sanglée dans son lit, « Grue de paradis ! », jusqu’à ce que l’on vienne lui administrer un calmant. Subtile sensation.

Puis on l’a sortie de là. On lui a installé un coin dans le dortoir.

Quand elle s’est sentie tout à fait abandonnée, elle a décidé de s’éteindre, mais elle se souvenait encore des oiseaux. Elle savait qu’il fallait être conciliante et coopérative pour éviter le lit d’isolement, elle a promis d’être calme, elle n’a plus entendu l’horloge.

Louisette n’a jamais regretté son acte, si cela avait été à refaire, elle aurait recommencé sans hésitation. Pas de remords. Elle n’a pas voulu revoir sa sœur, elle n’a pas voulu revoir son fils.

Qu’est-ce qu’une mère à distance ?

Qu’est-ce qu’une mère enfermée ?

Rien.

Elle avait aimé cet enfant. Sa sœur s'en occuperait bien.

Elle pensait parfois au petit mais elle chassait son image rapidement, cette vie était derrière elle. Elle se laissait aller à ces pensées les premiers mois, mais il avait fallu vite les rejeter pour ne pas céder au néant.

À son étage, elles sont vingt-cinq femmes, de dix-neuf ans à l'infini. Deux grands dortoirs, intimité zéro.

Louisette ne dort pas, il doit être 6 heures du matin, elle entend le jardin, la journée naissante, il y a des arbres dehors.

Deux infirmiers entrent en tenant une femme en blouse, pieds nus, elle est silencieuse, docile. Ils l'assoient sur le lit juste à côté de celui de Louisette.

Personne ne bouge, ça ronfle même plus loin, l'instant est figé. Les hommes soulèvent le drap, la femme se glisse dans le lit comme si elle vivait là depuis des mois, aisance du corps, elles se voient, leurs regards se croisent.

La femme ferme les yeux, les hommes repartent sans un mot, Louisette l'observe, elle a d'épais sourcils bruns et trois grains de beauté en diagonale. Un grain de beauté au coin de l'œil gauche, un autre sous la narine droite et le dernier à la commissure des lèvres juste en dessous, ça lui donne un air mélancolique. Elle s'est assoupie, déjà.

Louisette a besoin de la sentir respirer, elle s'accroupit au pied de son lit, les deux mètres à traverser la paralysent, elle se met à quatre pattes, déplace successivement un genou puis une main jusqu'à coller son visage près de celui de la femme. Elle dort ?

Louisette reste ainsi quelques secondes, le dortoir est silencieux, le jardin se réveille peu à peu. Elle respire le souffle de la femme avant de s'éloigner, une profonde inspiration qui la plonge dans un état d'euphorie. Elle bascule en arrière et s'adosse au pied de son lit, les fesses nues sur le carrelage

encore frais, et attend que les visites commencent, ponctuées de claquements de portes et d'objections de patientes.

« Je m'appelle Simone. »

La femme a parlé, les yeux clos, le corps immobile, mais cette parole, Louisette ne l'a pas rêvée, c'était bien pour elle.

« Simone. »

Elle sourit, elle s'abandonne, les minutes passent. Des bruits soudain : le dortoir reprend vie. Les premières femmes sont conduites aux soins, celles qui se sont trop agitées après une mauvaise nuit sont mises à l'isolement, dans des chambres à part, toute la journée, il n'y pas de demi-mesures. L'ordre est maintenu.

À 7 heures, on amène Louisette aux douches, puis dans la salle d'animation.

Avant, il y avait des rideaux, elle s'en souvient. Quand il y a du soleil, dorénavant, on ferme les volets. L'année dernière, ils ont retrouvé une patiente pendue aux voilages des fenêtres grillagées, elle était jeune celle-là, elle était montée sur une chaise, s'était hissée sur ses demi-pointes pour nouer son cou le plus haut possible, l'image était presque belle… cette jeune femme en chemise de nuit enroulée dans ces voiles, les pieds délicats pointés vers le sol. Elle avait fait ça au petit matin, juste avant que tout le monde se réveille, entre deux tours des gardiens.

Louisette faisait partie du groupe qui avait découvert le corps suspendu. Ils étaient entrés dans la salle, d'abord la lumière du jour les avait aveuglés, mais en avançant ils avaient découvert ce spectacle fascinant. Les voilages, les fines chevilles, les boucles rousses qui couvraient le visage incliné de la morte. Un tableau, la beauté.

Pas un son, pas un souffle, une apnée morbide et fascinante, ils sont restés muets jusqu'à ce que la patiente à côté de Louisette gémisse. L'infirmier est sorti de sa torpeur, tout le monde a été renvoyé au dortoir,

mais l'image de ce corps l'a obsédée longtemps. Même morte, la fille était gracieuse, sa posture faisait penser à une grande libellule blanche.

À partir de ce jour, tout le linge a disparu de ce secteur de l'hôpital, plus un rideau, plus un voilage, plus un drap, plus une serviette. Tout était rationné, distribué, surveillé.

Depuis, Louisette s'installe toujours à la même table près du souvenir de la libellule morte, elle se sent moins seule. Elle a le droit de lire, un des soignants est un fervent lecteur, il lui apporte des romans de toute sorte, elle les dévore. Aujourd'hui elle n'a rien pour se distraire, le soignant n'est pas là, pour passer le temps elle regarde par la fenêtre. Il y a un érable dans le parc. Il est puissant. L'hôpital n'est pas si mal vu de dehors, l'herbe y est verte, les parterres de fleurs entretenus, le gravier de l'entrée impeccablement tassé, c'est propre et là, ça sent le printemps, toute cette beauté adoucit sa peine. Elle observe les mouvements du jardin, les oiseaux, les quelques visites, et elle attend tranquillement. Rien de spécial. Le temps passe.

Elle ferme les yeux parfois, ne demeurent que le bruit des gravillons, les pas pressés des soignants qui rentrent chez eux, les pas plus lents des résidents qui n'ont pas envie que leur visiteur les abandonne là.

Quelqu'un s'installe en face d'elle, elle perçoit simplement la délicatesse du geste, le mouvement silencieux de la chaise qui grince d'habitude, elle ne tourne pas encore la tête, ça ne dure qu'un instant puis elle reconnaît l'odeur du souffle.

Simone est face à elle, bien droite, déterminée. Louisette sourit sans mot.

« On joue aux dames ?

– Oui, Simone. »

Hervé

2018

Je suis allongé sur le sofa. Jim Morrison m’accompagne de sa voix envoûtante, mais il ne me procure plus la joie d’avant. Il faut que je me rende à l’évidence, je suis déprimé, je suis fatigué, résigné, vidé, j’ai une enfance, des « référents », j’ai un passé mais pas de racines…

C’est un putain de chantier que Suzanne m’a laissé en héritage. Je suis vraiment comme un étui de guitare sans guitare. Ça tient debout, ça a l’air rempli, ça a l’air de protéger ce qu’il y a dedans. Quand l’étui est couvert de cuir, ça a de la classe et une vraie fonction. Moi, je suis un étui sans guitare recouvert de cuir vintage.

Je me contiens. Je suis la route que je dois suivre : travailler, m’occuper de ma fille, même si je ne la vois presque plus… Ça y est, elle est adulte. Je suis si heureux qu’elle ressemble à Magnolia. Depuis qu’elle a vu la vidéo de sa mère, elle me questionne sur ses origines. Elle veut tout savoir de sa famille, moi, j’enterre les secrets. D’ailleurs, je botte en touche la plupart du temps.

Chacun fait comme il peut. À la mort de Suzanne, le docteur m’avait prescrit des antidépresseurs, efficaces les premiers mois… puis les angoisses étaient revenues, alors j’ai arrêté et n’en ai jamais repris. J’ai recommencé à fumer de l’herbe, en vapo, car je ne sais pas rouler. Contrairement aux idées reçues, la sativa ne favorise pas la dépression, bien

au contraire, elle me permet d’arrêter de cogiter à ce que je serais devenu si j’avais su tout cela plus tôt. Je pensais que des réponses m’offriraient une forme de plénitude, mais non, je ne comprends pas pourquoi ces angoisses persistent alors que je connais l’histoire de ma famille.

Je fixe le bol japonais bleu que Lila m’a offert. Il est raffiné, comme elle.

Il y a quelques mois, j’ai rencontré une femme à la piscine. Nous avons lié amitié quand un de ses enfants a failli se noyer. Je l’avais déjà croisée, j’avais d’emblée été sensible à sa délicatesse mais je n’avais jamais osé vraiment l’accoster, juste des banalités échangées et quelques sourires timides. Il a fallu ce drame.

Ce jour-là j’exerçais mon rituel de l’étoile flottante. J’avais relâché tout l’oxygène, je pouvais sentir chaque parcelle de mon corps fusionner avec la mosaïque. Puis j’ai entendu un son inhabituel. Impossible d’atteindre la sérénité que je trouvais d’habitude. Une étrange vibration. Alors j’ai ouvert les yeux malgré le chlore et j’ai aperçu une forme. J’ai vu l’enfant immobile au fond de l’eau. Je n’avais plus d’oxygène, il fallait que je remplisse mes poumons avant de l’aider, sinon je n’aurais pas la force nécessaire pour le secourir. Alors j’ai nagé vite, en frôlant le fond du bassin, j’entendais les barbotages au-dessus de nous.

L’image des jeux à la surface et de la peur en profondeur m’a heurté, je savais que dans quelques secondes, le lieu serait en état de choc, que les enfants cesseraient de jouer, pleureraient sans doute, seraient écartés par les autres parents, que tout le monde serait envoyé aux vestiaires et que longtemps, à peu près toutes et tous penseraient à cette matinée de piscine avant de s’endormir.

Je vais me noyer en voulant le sauver de la noyade. Mes poumons supplient, je vais ouvrir la bouche et aspirer, c’est sûr, je sens le réflexe qui exige, je le sens, il cogne dans mon crâne. Je vais crever. On va crever tous les deux. Je renonce intellectuellement, mais mon corps s’est obstiné à

nager, ça brûle en moi, je vais ouvrir la bouche, je vais aspirer l'eau, j'attrape l'enfant. Je l'attrape et le remonte.

Quand j'atteins la surface, je ne peux ni appeler, ni crier, j'inspire enfin mais aucun son ne sort, l'enfant est mort, c'est sûr, il est bleu.

Enfin quelqu'un hurle, enfin… La mère se jette sur son fils, le maître-nageur est en canne, il écarte la mère et entame les gestes de survie. Le type a le mouvement assuré, moi je me remets, je passe d'un rouge sanguin à mon blanc porcelaine habituel.

Quelques parents attrapent leur progéniture et s'éloignent. D'autres sont figés, à regarder la scène, c'est sordide mais humain.

La mère fait une crise de panique, ses fils plus grands pleurent en l'étreignant. La peur est là aussi, en chacun de nous, moi et mon bonnet de bain, mon slip orange, l'eau qui dégouline le long de mes membres inertes.

L'enfant bleu secoué. L'enfant bleu gonflé, palpé, allongé.

L'homme qui se démène, l'homme au short rouge et aux claquettes blanches, il sue, il compte, il souffle, il appuie, presse, stimule, appelle…

La mère crie, les frères pleurent, les gens fuient, tout résonne.

Puis l'enfant bleu crache, geyser d'eau chlorée, inspiration brûlante, cri, toux et pleurs.

Et la mère se jette sur lui, elle le tient comme un nourrisson, son soulagement est rauque, l'enfant bleu vit.

Je m'échappe furtivement du bassin alors que les pompiers débarquent en courant. Je me sens vulnérable avec mon slip de bain. J'attrape ma petite serviette sur le bord et me sèche discrètement en m'asseyant sur une des chaises en acier froid à la peinture rouge écaillée. J'observe la mère, je ne lui avais jamais encore trouvé cette beauté-là, quand la peur disparaît, que tous les traits du visage se détendent.

Je suis subjugué. Je voudrais lécher cette goutte d'eau chlorée qui rejoint délicatement son omoplate, je voudrais lui apporter ma petite serviette, lui entourer les épaules, lui apporter du réconfort.

Je me rends compte que j'ai explosé mes capacités pulmonaires. La cage thoracique dilatée, écartelée. Je me sens mal, personne ne le voit, c'est bien, ce serait gênant de tomber dans les vapes alors qu'on vient de sauver l'enfant.

Oh merde, je défaille. Je me rattrape in extremis à la chaise, ça fait un bruit de métal qui racle le carrelage, je m'étale lamentablement, mon bonnet de bain frappe le sol, ce n'est pas son épaisseur qui amortit le choc. Quand je reprends conscience, un jeune pompier claque des doigts devant mes yeux. Je souris bêtement, il sort tout son matériel pour la prise de tension et tout le tralala. Je lui parle de mes poumons, d'une éventuelle déchirure, ça peut arriver ça non ? de se déchirer un poumon ? Ou de se faire un claquage de poumon ?

Le jeune pompier est rassurant, c'est impossible, mais il dit que si je n'avais pas produit cet effort pour récupérer l'enfant bleu, il serait mort noyé.

J'ai sauvé le petit. Je l'aperçois, on l'installe sur un brancard. La mère a eu le temps d'enfiler un gros poncho en éponge, cheveux en bataille.

Je m'assieds avec l'aide délicate du pompier, je retire mon bonnet de bain. Le responsable de la piscine dépose mes fringues en vrac sur la chaise rouge écaillée. Le pompier m'aide à m'habiller.

« Comment ça va, monsieur ? »

Il est bon. Il va jusqu'à me tenir le bras pour que j'enfile mon pantalon. Je dois paraître un peu fragile, non pas parce que je viens de vivre un évènement spécial, mais parce que mon corps n'inspire ni la force, ni la solidité.

Je ne me sens pas viril, ils le sont tous autour de moi, ces grands costauds, je suis quoi, moi, avec ce long corps dégingandé, pâle et un peu mou ? Je n'ai pas leur force, je n'ai pas la puissance que l'Homme doit avoir.

Le maître-nageur retire déjà les frites et les ballons abandonnés dans le bassin par les nageurs apeurés. Il est athlétique, il a une paire de mollets affûtés, il se rase les jambes je crois, je pousse le focus visuel, c'est ça, il a pas de poils… sa peau des mollets est dorée et lisse. Ses trapèzes saillants dépassent de son débardeur blanc moulant. Le type est ultra-viril même s'il s'épile, il a des cheveux poivre et sel bien coiffés. Je ne veux pas me comparer. Je ne veux pas me comparer. Putain merde, je me compare. J'ai envie de disparaître, moi, mon apparence bizarre et mes poumons dilatés. Je m'assieds pour enfiler mes chaussettes. Elles sont dépareillées, comme d'habitude, aujourd'hui mon pied gauche est bleu foncé, le droit est bleu clair… on reste dans les tons, c'est déjà ça.

Je récupère mon bonnet de bain, je le plonge dans un vieux sac plastique que je fourre dans mon sac à dos. J'ai gardé mon slip de bain sous mon pantalon. Je me relève difficilement, l'empreinte mouillée de mes fesses apparaît sur le tissu.

Le pompier ouvre la marche vers la sortie, je ne pense qu'à m'avancer vers l'enfant bleu pour lui demander comment il va. Je m'approche timidement de la famille, je me sens fébrile. C'est peut-être un peu intrusif de leur parler maintenant. Je renonce.

Le maître-nageur qui a appuyé tant de fois sur la cage thoracique de l'enfant bleu déambule comme si la journée était absolument ordinaire, alors que je suis terrorisé. Je me sens encore au fond de l'eau, en train de tracter le corps du garçon.

Je crois que je resterai longtemps avec ce sentiment d'avoir touché la mort du doigt.

J'ai déjà vécu ça, toucher la mort du doigt, de la main, du corps entier… Magnolia est décédée dans mes bras, j'ai câliné la mort, je sais ce que c'est.

Là, c'était différent, comme si ce garçon sorti de l'eau m'avait ramené à mon être profond, à la disparition de ma femme, à l'empreinte que le chagrin a creusée dans mes tripes.

Je me remotive, ils ne m'ont pas encore remarqué. Les quelques pas entre la chaise rouge écaillée et cette famille me font avancer bien plus que toutes ces années à tenter de me consoler.

Elle tourne la tête vers moi et continue de caresser les cheveux de son enfant. Je m'arrête.

Je reçois son regard. Je n'ai jamais ressenti autant de reconnaissance, même de la part de Magnolia, jamais une telle gratitude. Ça tinte dans ma tête, elle s'approche tout doucement, étrangement joyeuse. Elle me serre dans ses bras, elle ne me demande pas si elle peut le faire, elle le fait. Je n'entends plus que sa respiration sur mon buste.

Je la serre à mon tour, j'ai sauvé son enfant.

Je l'ai rencontrée comme ça, Lila Abenhaïm, hypnothérapeute. Depuis, elle est mon amie. Elle m'a offert un bol japonais pour me remercier d'avoir sauvé son fils. Elle m'a dit que ce qu'elle savait faire, elle aimerait m'en faire profiter. Est-ce qu'elle avait senti mon vide ? Je ne sais pas, mais je ne disais pas non à l'idée de me laisser guider par sa voix.

Je sonne.

J'attends.

Je me détourne, quelle idée à la con, elle est forcément en consultation.

La porte grince. Un rire familier.

« Ah ! Je suis heureuse de te voir ! Tu rentres ? »

Je souris, elle me précède, je la suis, léger et un brin ému de constater la joie de Lila à mon arrivée.

Lio

2019

Lio porte un string très fin, le reste de son corps est maquillé de noir ébène et d’or, ses cheveux plaqués en arrière, un fin collant de lycra sombre lui couvre le crâne et descend sur sa nuque.

Elle entre dans son bureau. Le peintre est assis face à des écrans, il observe des hommes mûrs et plus jeunes baiser des filles, elles sont maquillées noir et or, elles aussi. Le peintre est immobile et les corps dansent autour de lui, Lio approche, elle adopte sa démarche la plus sensuelle, elle tient une trousse à la main.

Il se retourne vers elle et la fixe sans dire un mot, il lui fait signe d’approcher, il est mou, assis sur sa chaise pivotante, son corps est aussi fin qu’il est gras.

Elle imagine sa peau comme de la gélatine qu’elle pourrait écraser entre ses doigts comme un smash cake. Il regarde sa trousse… Elle décrit : préservatif, vibro et lubrifiant, le kit pour travailler. Il lui dit qu’elle devrait être à la soirée, qu’elle n’a rien à faire là, mais elle approche toujours, elle s’agenouille devant lui et plonge directement son visage entre ses jambes en embrassant son pantalon au niveau de son pénis… mou lui aussi. Lio l’entend gémir immédiatement mais il continue de lui demander ce qu’elle fait là. Il attrape sa tête entre ses deux mains et la relève. Il la scrute, elle aime les hommes plus vieux, voilà la raison, elle l’avait remarqué dès

qu'elle avait été recrutée et elle le désire, c'est tout, rien de plus, elle veut juste qu'il la baise.

Il tente de se redresser mais elle le maintient sur son siège en l'enfourchant, elle est fine et musclée, elle est forte, il est séché. Elle se masturbe contre son bassin, la peinture noire se répand sur son pantalon. Elle constate son air étonné mais il s'abandonne, pose les mains sur son dos et accompagne son mouvement.

Il s'excuse de ne pas bander. Il retire le premier bouton de son pantalon, il sort son pénis mou, une protubérance de chair. Tout est prépuce. Elle caresse ses pectoraux flasques, elle se baisse pour ouvrir sa trousse, elle lui demande d'attendre un peu, elle a une surprise pour lui. Elle plonge sa main et attrape le petit boîtier en plastique blanc. Elle continue d'onduler devant lui, il est gauche, il chuchote qu'elle est belle. Elle le sait déjà.

Il se redresse, curieux de voir ce qu'elle manipule à ses pieds.

Elle pousse un cri quand elle lui plante la seringue dans la cuisse, lui se fige, agrippe son avant-bras, elle ne lâche rien, recule simplement son visage.

Le produit s'écoule, il défaille déjà, il tente de la bloquer mais ses gestes manquent de force, elle retire la première seringue, elle est calme.

Elle saisit la deuxième seringue et le pique à quelques centimètres de la première injection, le peintre trébuche de son siège et râle. Une fesse à l'extérieur de sa chaise, il va tomber. Lio le plaque de nouveau, il perd conscience.

Elle avait imaginé les choses comme ça, c'était facile, il suffisait d'être clinique. Il respire à peine, elle s'approche de sa bouche, un léger filet d'air sort de ses lèvres.

Lio pense que ça va s'arrêter mais dans le doute, elle pose sa main fermement sur le bas de son visage et appuie. Toucher ses lèvres la dégoûte mais elle porte des gants de satin noirs, c'est moins dégueulasse.

Il arrête de lutter, la tête pèse.

Il y a de la salive sur les gants, elle est prise d’un spasme mais ne peut pas vomir, rien d’elle ne doit se trouver ici, pas un cheveu, pas un ongle. Rien. Elle doit disparaître. Se venger, et disparaître.

Qu’il crève.

Elle l’observe, pathétique, assis, pantalon aux chevilles, slip aux cuisses, et sa protubérance qui pend.

Elle replace les deux seringues d’euthanasie de chien dans sa trousse, rien ne traîne, tout est là, un lacet et une paire de ciseaux. Calmement, elle attrape le lacet, s’agenouille entre les jambes inertes.

Elle dispose délicatement le lacet dans l’entrejambe du peintre, croise les deux bouts, lace et, d’un mouvement sec et assuré, serre. Fort.

À la base, la verge est compressée, le nœud est serré. Ce qui pend ressemble à un appendice. Elle attrape les ciseaux, coupe à la base du lacet. Net. Ça ne saigne même pas.

Lio tient dans la main la verge molle de l’homme qui a détruit sa mère.

Il est souillé, il n’est plus rien.

Elle l’a désintégré.

Elle jubile.

Ça sent le café. L’odeur s’infiltre dans ses narines, elle quitte le bureau du peintre. Elle observe ses mains, pas de traces de son crime. Elle caresse son visage pour se sentir vivante, la commissure de ses lèvres est mouillée, elle a bavé sur l’oreiller, son sommeil était profond, elle se sent fraîche malgré les joints de la veille.

Le drap est chaud, l’empreinte d’Adrien est encore palpable, Lio plonge la paume de sa main dans le creux, le tissu est un brin humide, elle tousse, c’est un peu encombré dans sa gorge.

En se levant, elle trébuche et rattrape in extremis la vie en poche de Francis Bacon, pas question de le laisser tomber. Adrien cuisine, il attendait que Lio se réveille, mélange café-oignons à la graisse de coco. Elle

apprécie, elle vient glisser son visage dans sa nuque, elle le respire, il la prend dans ses bras.

Elle s’approche de la table ronde en formica. Elle se sert une grosse part de panettone, elle aperçoit son reflet sur la vitre, finalement elle n’est pas fraîche, ses yeux sont creusés, elle porte son bas sur la tête pour éviter que ses cheveux s’emmêlent.

Son sommeil la trahit depuis le visionnage du DVD. Elle avait pourtant l’impression de dormir profondément, de ce sommeil réparateur dont tous les stressés parlent, elle se dit que la haine, ça empêche le repos.

Son double expresso fume, l’odeur la met toujours de bonne humeur, il est midi. Adrien l’a préparé. La journée sera bonne.

Il a retourné la cuisine, des lentilles corail renversées sur l’évier, des pelures d’oignon éparpillées sur la table, la conserve de lait de coco ouverte. Adrien se démène. Cet homme est différent des autres garçons qu’elle a connus, il représente la masculinité dans sa sensibilité la plus émouvante.

La veille, ils ont dormi chez lui. Lio lui a parlé de son voyage à Londres et du DVD de sa mère, de ses révélations, de sa colère, de toutes les émotions qui la traversent depuis le visionnage. Elle avait espéré que ce court séjour serait comme une quête intime, mais la journée s’était terminée à 5 heures du matin, ivre et titubante devant le Grapelin Hotel, la capuche sur la tête, peinte intégralement. Elle avait sué, la peinture coulait sous son pantalon, sous son débardeur. Elle se désintégrait. 6 heures, le peintre n’était pas sorti. 6 h 30, Lio avait bu un café au pub d’en face et elle l’avait vomi à 6 h 56 dans le métro en rentrant à son hôtel. Elle subissait la descente de l’ecsta qu’elle avait gobée à minuit. Pourtant, sur le moment, elle l’avait fait décoller. Elle avait passé quatre heures à danser au milieu de sujets qui rêvaient qu’elle soit leur muse. Elle avait consenti à porter trois maquillages différents, on l’avait instagramée toute la nuit, son compte

explosait d'abonnés, de propositions de mannequinat et d'un nombre incalculable de messages de cul et d'insultes. Elle avait repris l'Eurostar. Voilà.

Elle avait besoin du regard bienveillant d'Adrien, pas de son jugement, elle était lucide sur elle-même mais la solitude l'a toujours déprimée.

Adrien a senti son désarroi. Il s'est installé en face d'elle, lui a servi un grand verre d'eau pétillante et l'a écoutée sans l'interrompre, elle a admis s'être sentie totalement stupide quand elle s'est retrouvée dans le traquenard du body painting. Comme si cette Sofy99 était la clé d'un réseau de prostitution de jeunes filles, qui, telles des créatures sexuelles, étaient peintes pour exciter les hommes en quête de dopamine. Adrien l'a écoutée attentivement puis il l'a étreinte, il lui a dit qu'il était à ses côtés, qu'elle n'était pas seule, qu'il la croyait et qu'il croyait sa mère, mais que raviver cette douleur ne comblerait pas ses attentes. Elle a retenu ses larmes et ses mots l'ont touchée, rechargée.

Le studio d'Adrien se trouve à côté du cabinet vétérinaire de sa mère. Ils se sont réfugiés dans le local à animaux, comme ils aiment le faire quand ils dorment là-bas. Ils y trouvent toujours un animal à stériliser qui doit rester à jeun, une vieille bête qui attend son euthanasie… Lio passe de longues minutes avec eux. Ils n'ont pas le droit, mais avec Adrien, c'est leur secret, il a les clés. Ils ouvrent les cages et s'allongent sur le sol, à leur hauteur, et s'offrent une douceur mutuelle.

Adrien restait silencieux, un chat posé sur le ventre, il a accueilli l'émotion de Lio quand elle a décrit le peintre. Il a absorbé sa haine même si elle n'était pas sûre de l'identité de ce type balafré. Elle se fourvoyait peut-être. Ce vieux corps dans lequel on ne soupçonnait pas une once de virilité, une once d'agressivité. Adrien lui a répondu qu'il n'existe pas de profil type d'agresseur.

Elle a acquiescé.

Elle termine son expresso et se redirige vers la machine. Elle attrape son portable, prend une photo de son assiette de dhal fumant, Adrien y a déposé une feuille de coriandre, c'est beau et appétissant.

Post Instagram du 14 mars 2019 :

« Tu as fait une grasse matinée, tu es à table, ton amoureux t'a cuisiné un plat qui va être succulent. C'est génial quand les hommes renversent le patriarcat ! »

Lio l'observe, ils pourraient être frère et sœur, métis, ils ont des cheveux afros. Mais leurs yeux sont différents, ceux d'Adrien sont noirs et étirés, il pourrait être eurasien. Ceux de Lio sont marron clair avec des pépites dorées, ce qui provoque souvent l'étonnement et la fascination. Ils sont beaucoup trop spectaculaires.

Elle préfère les yeux d'Adrien, plus profonds, elle se sent privilégiée de s'y plonger chaque jour depuis des mois, ils la font progresser.

Lio et Adrien dégustent le dhal silencieusement.

L'après-midi, elle a décidé d'aller voir son père, elle a la clé de cet appart qui est encore aussi le sien, il le lui rappelle souvent : « Tu es chez toi ici, ma gosse, chez moi, tu seras toujours chez toi. »

Lio grimpe les cinq étages de l'immeuble sans ascenseur, elle a laissé un texto pour lui dire qu'elle allait passer, il n'a pas répondu. Il doit être occupé. Peut-être même qu'il fait le ménage, comme tous les samedis, le père de Lio est le seul homme qu'elle connaisse qui n'ait jamais esquivé le nettoyage de la cuvette des toilettes.

Elle monte les escaliers de l'immeuble, putain le voisin d'en dessous sort de chez lui, c'est un facho, homophobe, transphobe, misogyne… Elle le croise sans un mot. Avant, par politesse, elle lui disait bonjour, mais

dorénavant, les fachos, elle ne les calcule pas, ils ne méritent même pas la politesse. Avec un peu de chance, ce blaireau va se prendre les pieds dans le tapis, celui de la cinquième marche dont la moquette est gondolée, s'il pouvait trébucher, dévaler les quinze marches du quatrième étage et se rompre le cou, honnêtement, il ne manquerait à personne.

Parfois, le karma agit. Lio jette un œil dans la cage d'escalier, le voisin termine de descendre les dernières marches, il a survécu, dommage.

Sur le palier, elle cherche les clés dans son sac tout en frappant, son père va lui ouvrir, c'est sûr. Elle ne les voit pas mais elle les entend, elles doivent être coincées dans la doublure, le sac est usé.

Elle les trouve enfin, accrochées à un objet de bois gravé de ses initiales qu'Adrien lui a offert. Elle frappe à la porte de nouveau puis elle entre. Silence. Il n'est pas là, c'est inhabituel. Il doit y avoir du changement dans sa vie, elle n'en est pas sûre encore mais cette perspective la ravit, elle file direct à la cuisine, elle a encore faim, elle fouille dans le frigo. Des bigorneaux, parfait.

Lio l'appelle, c'est son répondeur, elle raccroche. Elle sort le bol du réfrigérateur et se réfugie dans le salon. Elle s'affale sur le fauteuil, ça sent bon le lapsang souchong, la tasse de thé de son père trône sur la table basse, c'est son truc à lui, il laisse toujours traîner son mug du petit déjeuner. Ça l'agaçait à l'adolescence, mais se retrouver aujourd'hui seule chez lui avec l'odeur de son thé favori, c'est un peu comme s'il était là. Elle réalise combien elle l'aime à cet instant précis, quand elle porte le sachet de thé humide à ses narines.

Sur la table, du courrier est ouvert. Beaucoup de lettres, des dossiers et une photo de la longère du Finistère. Lio l'attrape, l'observe puis la retourne. Elle reconnaît l'écriture de son papi Henri : « C'est ce qu'elle aurait voulu. » Il avait marqué ça, juste ça, ces quelques mots-là, rien de plus.

Elle explore la correspondance. Courriers de notaire, succession, héritage, ça concernait sa mamie Suzanne. À sa mort, le père de Lio avait dû gérer ça avec ses sœurs, puis avec Henri, et elle ne l'avait pas vraiment soutenu, elle en prend conscience à présent. Elle aurait dû, ça ne devait pas être simple de se confronter à la mort de sa mère quand on avait déjà perdu l'amour de sa vie. Mais comme il ne lui avait pas paru très affecté, elle avait évité de poser des questions. Il allait juste beaucoup plus souvent à la piscine. Elle en avait déduit que c'était pour lui une façon saine de faire son deuil.

Sous le dossier, une petite enveloppe froissée, tamponnée du logo d'un Ehpad, attire son attention. Elle n'a jamais mis les pieds dans un tel lieu. Elle déplie la lettre, reconnaît leur nom de famille, mais pas le prénom affilié. Un prénom féminin, ils se sont trompés, sa mamie s'appelait Suzanne. C'est quoi ce prénom ? C'est quoi cette date de naissance ?

Lio saisit son portable et appelle l'établissement en précisant qu'elle représente son père. Elle dit qu'il y a une erreur, on l'interrompt, elle assimile ce qu'on lui annonce. Elle reste silencieuse. Écoute. Raccroche. Elle fixe un instant le tissu indien décroché, puis les geishas de sa mère qui s'effritent. Elle se lève, remet le bol de bigorneaux au frigo, replace les courriers au même endroit, elle est blême. Elle sort de l'appartement.

Louisette

1970

Elle n’aurait jamais imaginé aimer une femme, Louisette. On lui avait toujours dit qu’elle trouverait un homme, qu’elle serait mère, qu’elle prendrait soin de son foyer et qu’elle ferait tout son possible pour que son mari soit heureux. Raté.

Louisette devait bien l’admettre, elle avait adoré coucher avec des hommes, mais le désir qu’elle éprouvait pour Simone allait bien au-delà d’eux tous réunis.

Quand elle était enfant, Simone était amoureuse de ses copines. Lorsqu’elle avait passé la puberté, son orientation amoureuse s’était confirmée. Elle désirait sexuellement les femmes, rien que les femmes, ça avait toujours été ainsi, et c’était pour cette raison qu’elle s’était retrouvée dans cet hôpital.

Elle était issue d’une famille catholique intégriste, elle était la dernière d’une fratrie de six et la plus désinvolte, elle était l’enfant du démon, de Belzébuth, du Diable, elle avait entendu beaucoup de conneries, Simone, elle en avait subi aussi.

Elle avait quitté le foyer parental dès l’adolescence, quand elle avait été placée dans un internat de jeunes filles. Ses parents avaient cru que les bonnes sœurs l’aideraient à sortir des griffes du mal… désirer des femmes

était proscrit. Ils étaient même incapables de se représenter un acte sexuel lesbien. Alors elle leur avait soigneusement décrit.

Simone ne savait pas ce qui l'attendait, elle s'amusait beaucoup à choquer ses parents, ses frères et sœurs. Elle les pensait pudiques, un brin radicaux, mais elle n'imaginait pas qu'ils puissent être homophobes à ce point. La décision de l'internement s'était imposée à son insu. Complot familial.

Elle s'était laissé surprendre. Elle n'avait jamais eu peur pourtant, elle se sentait bien et elle affirmait son orientation sexuelle… C'était eux qui lui avaient imposé le devoir de silence. On lui avait demandé de changer, de se raisonner, de « choisir » d'aimer les hommes parce que c'était ça qui était normal. Par amour pour sa famille, elle avait accepté d'essayer, mais, malgré les heures de confession, les tisanes, les mixtures, malgré les heures de sommeil forcé sur des lits de ronces – châtiment du désir pervers –, ça n'avait pas fonctionné.

Elle a menti, un temps, puis elle est revenue à sa vérité car elle avait la conviction qu'elle ne faisait rien de mal. Elle voulait vivre comme elle l'entendait.

Un dimanche, lors d'un déjeuner familial, quand l'ami psychiatre de son père a établi un diagnostic et proposé un traitement, elle a d'abord ri, elle s'est moquée de la situation et a appelé sa famille à être libre et moderne. Elle a parlé de Mai 68, de la révolution culturelle, de la colère féministe, du droit d'aimer qui on veut, peu importe le genre, son sourire s'est terni quand on l'a forcée à s'asseoir alors que tout le monde restait debout.

Elle a hurlé sa détresse quelques minutes plus tard, lorsqu'ils l'ont attachée et emmenée de force à l'hôpital psychiatrique.

Elle aurait dû fuir à la capitale dès les premières menaces, mais elle pensait que ses parents finiraient par admettre son homosexualité.

Pour Louisette, c'était différent. Elle avait couché avec des hommes, accueilli leur semence et avorté plusieurs fois. Elle connaissait le goût du

sperme, c’était encore ça le meilleur moyen pour ne pas tomber enceinte, qu’ils crachent dans sa bouche, ça la rassurait. Elle voulait désirer, consommer et avoir la paix.

Elle a tout de suite ressenti de l’attirance pour Simone, ça l’a perturbée, elle ne savait même pas que ça pouvait exister. Simone lui a demandé de lui faire confiance.

Louisette s’est allongée sur le dos dans son lit du dortoir, la lampe du couloir est allumée mais, malgré la porte ouverte, la pièce est obscure.

Le gardien poursuit sa ronde, ça laisse une demi-heure avant qu’il ne repasse s’il fait correctement son travail.

La veille, Simone a embrassé Louisette, elle a attendu que les autres femmes sortent de la douche commune, elle s’est approchée, elle lui a délicatement posé les mains sur les omoplates, Louisette a frémi, elle a instantanément senti un fluide humidifier les lèvres de sa vulve. Elle a senti l’évidence. Souffle coupé, elle s’est doucement retournée. Elles se sont cachées dans l’angle de la douche. À un endroit que personne ne pouvait voir. Elles ont glissé leurs langues sur le bord de leurs lèvres. Simone s’est détachée d’elle dans un sourire, il ne fallait pas qu’on les voie, elles auraient fini dans une pièce capitonnée, un cachot à lesbiennes, pour celles qui ne filent pas droit.

Silence total dans le dortoir. Allongée sur son matelas, Louisette sent les ressorts du sommier, elle ne trouve pas ça désagréable, au contraire, elle voudrait ne jamais quitter ce moment… Cachée sous les draps, Simone a glissé sa langue dans son vagin, sa langue douce, forte, mobile, qui fait glisser le clitoris entre ses lèvres, puis elle l’a aspiré, léché, aspiré, embrassé, aspiré, mordillé. C’est alors que Louisette a joui. Elle a serré le visage de Simone entre ses cuisses, elle s’est inquiétée de l’étouffer pendant qu’elle jouissait mais l’orgasme l’a figée. Elle a plongé son visage dans l’oreiller pour y étouffer un cri, elle a agrippé le drap et tiré fort.

Simone a su dès qu’elle a aperçu Louisette qu’elles étaient les mêmes, qu’il fallait qu’elle la rencontre, qu’elle la connaisse, qu’elle l’aime. C’est pour ça qu’elle s’est retrouvée là, c’est sûr, plus elle y pense, plus ça fait sens pour elle, la vie n’est pas faite que de hasards, et si c’était Dieu qui l’avait voulu ? qui avait tout écrit ? Il est ironique, Dieu, finalement, Simone a hâte d’annoncer à sa famille qu’elle a rencontré la femme de sa vie en thérapie de conversion. C’est forcément une volonté divine, une acceptation, un droit.

Louisette s’est détendue de longues minutes après l’orgasme. Elle était essoufflée, son corps avait abandonné toute tension. Ses poils pubiens frémissaient sous la respiration de Simone. Elles se sont ensuite blotties l’une contre l’autre, elles se sont embrassées, parenthèse de joie. Elles ont repris leur place chacune dans leurs lits respectifs, le temps que le gardien fasse son tour du dortoir, elles ont patienté, impatientes.

Il fallait que le temps passe, et faire en sorte qu’un jour, elles puissent être libérées de cet endroit. Elles savaient que ce n’était pas pour tout de suite, mais peu importait, elles allaient être heureuses, elles allaient s’aimer, même menacées, même cachées, contraintes, surveillées.

Hervé

2019

J’ai dit à Lila que ce n’était peut-être pas une solution de fouiller dans mes souvenirs. Mes mères ne sont plus, Henri est flou, mes sœurs sont absentes. Savoir n’a pas de sens. Ce qui a du sens, c’est de me sentir plus ancré dans l’existence, mais Lila me soutient qu’on ne peut pas être ancré sans savoir. Alors elle m’a proposé une séance de sophrologie pour m’aider à y voir plus clair. C’est stupide, ça ne m’apportera rien, enfin, sauf le bonheur de la voir de temps en temps, en dehors de la piscine municipale.

Il fait gris, nous sommes silencieux, je regarde par la fenêtre, des gosses d’une dizaine d’années improvisent un match de foot. Le parfum de Lila m’enivre, une fragrance de vétiver. Grâce et fraîcheur.

Je m’enfonce dans le grand siège en cuir noir de son cabinet, les accoudoirs sont légèrement usés, j’aime sentir le cuir s’effriter sous l’ongle de mon index. Est-ce l’effet du stress ? Non. Lila m’apaise. Ce passé m’angoisse, mais ce n’est qu’un passé. Elle est le présent.

Sa douce voix m’embarque quand elle me demande de fermer les yeux, j’aperçois par la fenêtre deux garçons jouer au foot dans un parc urbain, le tronc du platane faisant office de but avant que mes paupières ne tombent.

J’ai presque dix ans, je tape machinalement dans un ballon parce qu’on m’a demandé d’aller jouer dans le jardin. Je la connais maman quand elle veut parler sans que je sois là, elle me prépare un gros sandwich de beurre salé, elle y glisse une barre de chocolat noir et m’envoie dehors… Sauf que je suis tout seul parce que mes sœurs sont grandes, c’est nul.

Alors je déambule avec le ballon, je savoure mon sandwich, maman met trop de beurre, moi j’adore ça. À travers la porte-fenêtre, je vois papa et maman s’engueuler, je sais que si je rentre, ils s’arrêteront et moi, je ne saurai rien.

Ça fait quelques semaines que mes parents se disputent, il est question d’une personne que je dois aller voir, maman veut, papa veut pas, et quand je demande de qui on parle, on me répond que c’est des histoires d’adultes et que les enfants n’ont pas à s’en mêler. J’insiste pas trop, papa peut se mettre à crier d’un seul coup, il est jamais violent mais sa voix est grave, c’est assez impressionnant alors je cherche pas. Maman a rougi, ça m’intrigue.

Je pourrais me glisser par le petit balcon et me faufiler à l’étage, je pourrais entendre la conversation du haut des escaliers. L’escapade est dangereuse mais je m’ennuie.

Alors je feins de m’amuser à courir derrière le ballon, ce qui me paraît, à presque dix ans, l’activité la plus futile du monde. Comme un con, je tire dedans du bout du pied, il part comme un boulet de canon pas précis et atterrit dans le laurier-rose. Reste plus que l’escapade de tous les dangers. À coup sûr, quand je vais réussir à rentrer dans la maison, ils auront terminé de parler.

Tant pis, j’agrippe la glycine qui longe le mur, je regarde bien, il y a des petits crochets, c’est bien enfoncé dans le crépi, ça devrait aller, je suis long mais pas lourd. Je pose mon pied sur la branche la plus solide, la glycine est tellement vieille que ça forme quasiment un tronc, sans forcer je me hisse

jusqu'au balcon, finalement l'escapade est aisée, c'est pas si mal de grandir…

Une légère rafale, une sensation de frais sur le visage. Un temps de contemplation avant de me reconnecter à ma mission. Je me suis un peu emballé, un trop-plein de confiance, je ne suis pas dans une si bonne posture, je lance mon bras, qui est presque aussi long que ma jambe. Ma main atterrit sur le seul clou mal planté sur la rambarde, je ne veux pas crier, la douleur est vive, un cri muet, bouche ouverte.

Je sais que ça saigne mais si je lâche, les orteils de mon pied droit seraient mon seul point d'équilibre, autant être réaliste, ça ne suffirait pas pour vaincre l'attraction terrestre. L'autre main s'est accrochée péniblement au feuillage. Il y a des épines, je me blesse mais je persévère.

Souffrir pour grimper. Grimper pour entendre. Entendre pour comprendre.

Je ressemble plus à un phasme qu'à un garçon de dix ans, les quatre membres écartés en étoile, je concentre le peu d'énergie de ma cuisse droite et m'érige triomphant sur la rambarde du balcon, le clou s'attaque à mon bermuda désormais. C'est mon bermuda du jardin, maman ne me grondera pas.

Je saigne dans le creux de la main, j'attrape un vieux mouchoir dans la poche de mon bermuda, je préfère ceux en papier, les nouveaux, à usage unique, mais maman tient aux mouchoirs en tissu. Je me bande la main, ça fait un peu aventurier, je suis assez content, je ne m'ennuie plus.

La porte vitrée est entrouverte, je passe par la chambre de mes parents, ça sent le produit du fer à repasser, un truc pour défroisser, j'aime bien. La voix de mon père prend toute la place, je ne comprends pas tout encore, la porte est fermée. La poignée est ronde, il y a un léger jeu qui la rend branlante et relativement bruyante, alors je suis délicat.

Quand je tire la porte vers moi, elle grince, mais peu importe, les parents sont trop concentrés pour me remarquer. Cette maison est mal conçue, de là

où je me trouve, je peux éventuellement entendre le son de la télévision qui est juste en bas dans le salon, près du canapé, mais mes parents se disputent dans la salle à manger un peu plus loin. Je peine à saisir leur conversation.

Tant pis, ils me verront peut-être mais je fais quelques pas, je me trouve sur une mezzanine qui donne juste au-dessus du salon, si je me penche un peu, je les entendrai distinctement. Il est question de moi, j'entends mon prénom, mon cœur s'emballe. Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai pas envie d'être puni. Je pose mon nombril contre la rambarde de la mezzanine, elle est douce, papa l'a enduite de peinture laquée. J'aime la caresser pour m'apaiser.

Je me penche un peu trop et bascule dans le vide.

Ces dernières semaines, j'ai grandi trop vite et perdu mes repères. Pendant cette chute, j'entends ma mère dire : « C'est ma sœur. »

Et le sol. Un coup sec, l'intégralité du corps qui épouse le carrelage sans rebond. Je reste quelques secondes inerte, sans pouvoir bouger, je me sens tout rigide. Là j'entends très distinctement la voix de mes parents dans un déversement d'informations stridentes. Je veux parler, me redresse et reste muet, aucun son ne sort.

Je suis coincé dans mon silence.

L'air ne passe plus, plus rien ne passe, je vais mourir.

Je rougis, mes longs bras battent l'air autour de moi.

Ma mère est devenue silencieuse, quasi apathique.

Papa arrive dans mon dos, de sa poigne attrape mes épaules et les ramène en arrière, mes clavicules craquent, mes douze paires de côtes font de même. L'air pénètre instantanément dans mes poumons, comme si c'était la première fois, ça brûle très fort mais je respire enfin !

Ma mère passe du mutisme aux cris, je comprends à peine ce qu'elle dit, elle déblatère en retirant mon tricot, elle observe mon dos puis colle son visage entre mes omoplates pour éclater en sanglots.

Je crois qu'elle a eu peur.

Un quart d’heure plus tard, ma mère a séché ses larmes, mon père se remet à parler calmement et nous dégustons un goûter exceptionnel, franchement, je devrais frôler la mort plus souvent. Je ne sais toujours pas de quoi ou de qui parlaient mes parents mais il semblerait qu’ils aient trouvé un accord car, sans me dire où nous allons, ma mère me tend mon veston. J’ai la bouche encore pleine de chocolat quand je monte dans la Citroën DS rouge. Je la trouve voyante, ça m’embarrasse quand mon père me dépose à l’école tous les lundis mais il paraît que c’est la classe, moi je m’en tape un peu.

À l’école, on me dit que je suis riche parce que mon père dirige une agence d’assurances à lui à Paris. Moi je ne sais pas trop, je sais juste que j’ai un beau jardin, que dès que mes chaussures sont usées, j’en ai des neuves, et qu’on mange de la viande tous les jours… il paraît que quand tu manges de la viande tous les jours et que t’as une DS, t’es un peu riche. Ça me va.

On roule, papa est resté à la maison, lui, il veut qu’on déménage à Paris, on le voit que le week-end et il repart à Paris le lundi, dès qu’il m’a déposé à l’école. Aujourd’hui, on est dimanche, j’ai pas encore fait mes devoirs, le maître va m’engueuler parce que je sais pertinemment que je ne les ferai pas ce soir. Le dimanche, je mange des bigorneaux avec mon père devant la télé, c’est certainement le meilleur rituel depuis le début de ma vie, c’est pas les multiplications qui vont le gâcher.

On roule au moins une heure dans la DS, maman est silencieuse, je regarde défiler les villages bretons, on change même de département, on arrive dans le Finistère, je n’ai jamais été aussi loin de mon existence. Je constate que maman est stressée, elle soupire beaucoup en conduisant.

On traverse une forêt, ça me fait penser aux légendes de Brocéliande, je n’ai jamais vu autre chose que la Bretagne mais ce que j’aime justement, c’est son atmosphère fantastique.

On pénètre dans un grand parc, maman ralentit, quelques personnes marchent, d'autres sont assises dans leur fauteuil roulant. On croise un monsieur qui parle à un arbre, j'aime bien cette idée, j'essayerai pour voir. Mon chien Loulou est mort y a pas longtemps, c'était un beau labrador, on a eu de la peine, maman a dit que c'était fini les animaux.

Maman se dirige vers un parking et se gare, sans un mot. Elle éteint le moteur, je reste sur le siège passager, j'attends les directives, elle se tourne vers moi.

« On y va ?

– Oui. »

Je descends de la DS après avoir remis mon veston, je dois dire que je suis joli dans cette tenue, maman dit que je suis propre comme un sou neuf.

Elle attrape ma main, la sienne est froide, j'aimerais la lâcher mais je ne veux pas la vexer. On arrive devant une grande bâtisse, je constate qu'il y a des travaux sur le côté, ils ont creusé une sorte de fossé, il y a des tiges de ferraille qui sortent, je sais d'emblée que je ne m'approcherai pas.

Maman s'arrête devant le bâtiment et regarde autour d'elle, il y a un banc.

« Assieds-toi là et attends-moi, je vais te présenter quelqu'un. »

Discipliné, j'obéis et j'attends, ma mère disparaît.

Le jardin est beau, il y a même un érable, je voudrais me lever pour l'admirer de plus près mais maman m'a demandé de rester là, alors j'irai plus tard. Je ronge un peu mes ongles, je suis seul, j'en profite, car maman n'aime pas ça, elle dit que c'est sale, mais moi j'aime bien la sensation du bout d'ongle qui se brise sous la pression de mes dents, ça produit un petit son très satisfaisant. J'ai juste le temps d'en glisser un sous mes incisives quand maman revient avec une dame.

Maman est rouge, comme quand elle s'engueule avec papa, la dame se dirige vers moi en suivant maman. Elles s'arrêtent devant le banc, je reste silencieux. Maman sourit, mais dans son sourire, je décèle un peu

d’inquiétude, je le vois à sa commissure à droite, c’est un peu coincé, un peu forcé.

Elle regarde la dame, qui ne m’a pas quitté des yeux depuis qu’elle est sortie de la bâtisse, maman se racle un peu la gorge avant de parler :

« Mon chéri, mon grand garçon, je te présente ma petite sœur. »

La dame s’accroupit pour se mettre à la hauteur de mes yeux, on a un peu les mêmes. Je force. Je serre. Et enfin je brise l’ongle sous mon incisive, le son du craquement circule dans tout mon corps. Je suis bien. Je lui offre un grand sourire.

« Bonjour madame. »

La dame s’assoit, elle me prend la main, la tapote tendrement, je reste là, à l’observer, elle a de beaux sourcils épais, ils sont foncés, ça lui donne un air sérieux, sa respiration est lente, elle me scrute, je ne peux m’empêcher de sourire, elle me répond, son sourire s’élargit en même temps que ses yeux rougissent. Elle tapote ma main encore un peu puis baisse ses yeux mouillés, elle caresse mes phalanges.

« Tu arrêteras de les ronger, ces ongles ?

– Oui madame. »

Elle rit cette fois, puis soupire, elle se plonge une ultime fois dans mon regard avant de se détourner de moi et de dire à sa sœur :

« Il faut pas, c’est la dernière fois. »

Lila est impressionnée par la clarté de mon souvenir. Elle m’encourage à me renseigner sur le parcours de vie de cette femme, ma génitrice, ma vraie mère… Il y a une raison, me dit-elle, un abandon est toujours motivé par un évènement traumatique ou un danger extrême.

Je trouve que Lila est un peu complaisante avec le genre humain, un abandon n’est pas obligé de durer toute une vie.

Henri est resté très flou. Il ne m’a expliqué ni le contexte, ni la raison de son acte. Qu’est-ce qui a motivé son crime ? Comment moi, Hervé, homme

non violent, puis-je être né d’une tueuse ?

« C’est loin tout ça », s’était-il contenté de me dire quand j’ai voulu une nouvelle fois en savoir plus.

C’est aussi ce que je dis à Lila, autant garder la puanteur au fond de soi, ça évitera d’éclabousser autour.

Elle reçoit cette parole avec un sourire, elle sait que c’est du passé. Elle sait aussi que cela compte et me confronte à un vide abyssal.

Et moi, je ne veux pas admettre qu’un jour, ma mère a tué un homme et m’a abandonné. Je veux juste continuer de regarder par la fenêtre les garçons qui jouent au ballon dans le parc, et entendre la voix de Lila.

Lio

2019

Post Instagram du 10 décembre 2019 :

« Tu prends l'avion pour l'Inde avec le partenaire que tu es libre d'aimer ou de quitter. Tu lis qu'en Inde, 73 % des femmes sont mariées de force, tu es heureuse d'être française. »

Partir en Inde pour la retrouver.

Adrien avait raison, aller en Angleterre sur les traces de ce qui avait détruit sa mère était peut-être contre-productif. Lio se souvenait d'elle, qui pratiquait l'ayurveda bien avant que ça devienne une mode, elle ne mangeait pas de viande, ou alors vraiment très rarement, mais jamais, jamais de bœuf, animal sacré. Lio avait encore en bouche le goût des dhals qu'elle cuisinait, son thé massala, ses fruits coupés qu'elle dégustait toujours hors des repas pour en tirer tous les bénéfices énergétiques. Lio avait visionné des fichiers sur l'ordi de son père, quelques images filmées de ses sessions de yoga. À deux ans, elle passait à quatre pattes sous le corps courbé de sa mère qui enchaînait les postures, elle l'imitait, elle suivait son souffle, elle se connectait à son corps. Sa mère lui avait appris à prendre soin d'elle, alors revenir à ce qui l'avait comblée, hormis sa fille et son mari. Être en Inde, se rapprocher d'elle, s'éloigner de l'idée de vengeance. Chasser la colère. Chasser la frustration. Chasser la morbidité.

Voilà, chasser la haine. Adrien l'avait soutenue sur ce chemin-là. Lio lui accordait une totale confiance, il était de son côté, et le serait toujours.

Trois semaines avant leur départ, elle avait annoncé à Adrien son projet de partir en Inde, dans l'ashram où avait séjourné sa mère, près de Panjim.

Lio avait demandé à Adrien s'il voulait l'accompagner. Comme il n'avait pas assez d'argent, elle avait proposé de payer pour tous les deux. Ça le gênerait de lui devoir quelque chose, mais elle avait affirmé que c'était une chance de partager cette expérience avec lui, elle lui avait dit pour la première fois qu'elle l'aimait et elle savait que c'était la vérité.

Le père de Lio était inquiet, 2020 s'annonçait bizarre, mais, depuis l'attentat de *Charlie Hebdo*, elle le trouvait un peu parano et alarmiste. Elle l'a rassuré, ils ne seraient pas partis longtemps.

Elle a fumé un trois-feuilles avant de prendre le taxi pour l'aéroport, elle va pouvoir dormir sur la tablette du siège après le repas, il suffira de placer les bras en position oreiller et c'est bon, ça évite de flipper pendant les turbulences.

Lio est bien installée, le repas a été servi, l'avion a décollé il y a deux heures. Adrien est concentré sur un film, figé comme une momie, elle scrute le moindre tremblement de la carlingue. Avant que les hôtesses ne ramassent les plateaux, Lio interpelle l'une d'elles une dernière fois pour gratter une petite bouteille de rouge. C'est une bouteille à bouchon qui se dévisse, mais Lio a besoin de se détendre, le vol est chaotique.

Gobelet en main, elle verse allègrement, Adrien se replace, siège éco, coup de coude, le vin éclabousse les cuisses de Lio. Pantalon trempé-puant. Ça va bien se passer, elle termine de voyager avec le plaid Air India en guise de jupe.

À l’arrivée à Cochin, il reste quarante-cinq minutes de taxi pour atteindre l’ashram à Cherai Kerala Beach. Le chauffeur est adorable et parle anglais, ils traversent des villes abîmées, la crasse plastique, les chantiers suspendus. Les chiens et les enfants errent dans la rue, maigres souvent. Puis direction l’ashram, ils traversent un paysage luxuriant, Lio préfère, c’est ça qu’elle souhaite voir. Du beau. Elle se tourne vers Adrien, elle a le sourire, lui a l’air triste. Elle se sent con. Gâtée. Occidentale. En sortant ses affaires de la voiture, elle laisse un pourboire de 10 euros au chauffeur. L’homme est choqué, elle le remarque. C’est plus tard qu’elle apprend que 900 roupies, c’est l’équivalent d’une semaine de travail.

L’ashram est démentiel. Lio court à travers le parc, le jardin est délicieusement soigné, des plantes endémiques rendent l’atmosphère unique. Elle a réservé deux chambres, de manière à maintenir une forme de concentration, ce ne sont pas des vacances.

Se connecter à sa mère dans une méditation silencieuse. Cette solitude lui paraît indispensable pour réussir cette expérience.

Lio s’installe, la chambre n’est pas dingue quand même. Elle se souvient d’en avoir vu face à l’étang, sur le site de l’hôtel, de bien plus confortables, elle se rend à l’accueil et demande à changer. Adrien est visiblement satisfait de la sienne, mais elle sait que l’eau va l’aider dans sa quête, elle est Pitta donc son dosha a besoin de cet élément pour atteindre la sérénité, l’étang l’accompagnera.

Ses affaires sont disposées dans les placards, tout est bien rangé. Elle s’assoit sur la petite terrasse, le paysage est apaisant, à ses songes se mêlent des scènes de meurtre du peintre et de sexe sale avec Adrien, c’est pas gagné. Ses pensées sont tragiquement bestiales, tragiquement dépourvues de raison. Le corps d’Adrien l’obsède. Elle visualise la sueur qui coule sur son visage quand elle est allongée sur le dos et qu’il la pénètre. Ils font partie de la génération de ceux qui ont appris l’amour avec la pornographie. Les garçons trouvent normal d’éjaculer au visage d’une fille dès la première

relation et les filles trouvent normal qu'on ne leur demande pas leur avis avant de les sodomiser.

Elle a un corps sensuel, de longues jambes, une taille fine, des seins pleins et tendus, une bouche parfaite, pulpeuse, de grands yeux, des cheveux blonds afros, une peau mate, elle est le cliché de la bombe, celle qu'on désire. Au collège, elle était l'objet de fantasme de tous les ados, elle le savait, elle le sentait, elle se préservait. La première fois qu'elle avait couché avec un garçon, c'était un gars de sa classe, en première. Ils s'étaient charmés, lui était assez réservé, pas très beau, mais il l'attirait. Ils s'étaient embrassés des semaines durant, il attendait son accord, son consentement.

Un jour, elle lui avait dit qu'elle était prête.

Ils avaient prévu de se voir après les cours, un mercredi après-midi, le père de Lio était au travail. Le garçon avait déposé un préservatif sur la commode, ça avait rassuré Lio, elle n'aurait pas à aborder le sujet. Ils s'étaient allongés, ils avaient pris le temps, il était doux. Il avait attrapé le préservatif et l'avait enfilé avec assurance, il avait caressé la vulve de Lio, le désir montait en elle, elle voulait qu'il la prenne en le regardant dans les yeux.

Il a dit :

« Retourne-toi. »

Lio n'a pas réagi.

Alors il l'a retournée lui-même, avec tendresse mais ferme, le gars. Elle a senti qu'il prenait sa respiration, qu'il attrapait son pénis, qu'il visait. Oui c'est ça, elle s'est dit « il vise ».

« Tu es belle. »

Il a enfoncé sa queue dans un mouvement brutal jusqu'au fond du vagin de Lio en explosant son hymen.

« Tu es belle. » Elle a eu mal. « Tu es bonne. Tu es bonne. » Elle n'a pas crié. Elle a cessé de respirer. Il a amorcé un mouvement frénétique du

bassin qui tapait contre ses fesses, il a râlé fort, ses doigts serraient les crêtes iliaques de Lio.

« Bonne. Bonne. »

Il a attrapé sa chevelure, tiré en arrière.

« Bonne, bonne, bonne… »

Elle était en apnée. Combien de temps elle n’a pas respiré ? Il a éjaculé en criant son prénom.

Il lui a dit qu’il l’aimait, il a basculé sur le dos, retiré le préservatif plein et il l’a posé sur la commode. Lio est restée immobile. Ça avait duré une, deux minutes. Il a chuchoté que c’était magique, qu’il espérait qu’elle avait pris du plaisir. Elle lui a répondu que c’était bien.

Elle a saigné seulement le soir, comme si son hymen était lui aussi en état de sidération.

Lio ne s’était pas sentie plus traumatisée que ça, parce que ce garçon ne lui voulait pas de mal, il était juste passé à côté de l’essentiel à force de bouffer des vidéos de cul phallocentrées.

Elle avait rompu, il lui avait réclamé une nouvelle chance. Refusée.

Depuis cette laborieuse première fois, elle a pris les choses en main, approfondi les préliminaires, les a forcés à être patients.

Adrien, c’est différent, ils pouvait faire l’amour en osmose totale, s’amuser à être sales, soumis ou dominateurs alternativement, aucun jugement, des scénarios, du respect, du plaisir, du vrai sexe, ce qu’on rencontre rarement dans l’existence.

Lio doit bien l’admettre, son attirance pour lui est omniprésente, le voyage, le lieu, ce jardin, tout la pousse à le désirer.

La cure débute, Lio s’applique, elle suit scrupuleusement chaque rituel ayurvédique.

Le matin, elle reprend les gestes de sa mère, elle boit un verre d’eau chaude à 6 heures, douche tiède et plaquage des cheveux, elle enfile son

short, son débardeur, attrape sa serviette, son matériel de kriyas et quitte sa chambre. Elle applique les techniques de purification, lave sa bouche, sa gorge, ses narines et ses sinus avec de l'eau salée, puis ses yeux avec de l'eau de rose à 6 h 20, avant le lever du soleil. Puis elle effectue la salutation, alors elle admire la puissance du paysage, alors elle se dit que la Nature, c'est cette idée qu'on appelle Dieu.

Elle aperçoit Adrien qui enchaîne les postures près de l'étang. Lio se demande si de l'Angleterre ou de l'Inde, ce ne serait pas lui qui la rapprocherait le plus de sa mère. Il sue sur son tapis, chien assis, chien tête en bas… Il approfondit les positions avec grâce. Il incarne la force et l'équilibre. Il est la maison de Lio. Son dosha est en train de basculer à Kapha, ce qui est plutôt positif pour altérer la colère qui la parasite.

Elle est aussi persuadée que manger des lentilles plutôt que de la viande doit beaucoup aider à avoir les idées claires. Sans protéines animales, les chakras sont plus disponibles.

Elle médite beaucoup seule, face à l'eau, mais l'idéal, c'est avec le prof, elle suit ses instructions à la lettre ; chaque jour, à 15 heures, elle est allongée sur sa serviette en coton sur le tatami. Il sent les pieds ce tatami, trop de personnes l'ont foulé. C'est perturbant, Lio est sensible aux odeurs. La consigne est de respirer en ventral, elle cible, c'est ok.

Elle se demande si son père a une histoire d'amour. Elle expire. Il a changé, Lio croit qu'il est enfin prêt à s'autoriser à aimer à nouveau, ça la rend heureuse.

Aujourd'hui, l'humidité exacerbe le remugle, elle ne fume plus depuis son arrivée, c'est interdit ici, alors son odorat est décuplé. Son corps se relâche, elle a constamment envie de dormir. Elle bâille, se souvient de la rigueur de sa mère et s'accroche aux paroles du prof. Il leur demande de se redresser et de s'asseoir en tailleur. Ils sont cinq, Adrien a préféré rester nager à la piscine au soleil et écouter du bon son. Bordel il a raison ! Elle pourrait siroter un lait de coco frais en bronzant. Les cours ne sont pas

obligatoires, c’est une cure non violente. Seulement, elle a pris un engagement vis-à-vis d’elle-même, elle est coincée.

Il fait chaud dans la salle, le prof impose le silence, elle transpire mais ose à peine s’essuyer le front tellement personne ne bouge. Il allume une bougie. Lio pense que c’est une belle métaphore pour conclure la session. Il a raison, c’est bien comme ça, tamisé, c’est très apaisant. La douche va être bonne et le dîner aussi. Encore quelques secondes et le prof va les libérer, mais le type s’assoit en tailleur face à elle, la bougie entre eux, et annonce trente minutes de méditation avec comme but unique de fixer la flamme en laissant filer les pensées.

Il est sérieux ? Il emploie le terme « traverser », Lio doit se laisser traverser, sans s’attacher, fixer la flamme. Ça va être tendu, elle a cramé le forfait méditation du jour. Pourtant, silence total, tout le monde s’y met, impossible de s’esquiver.

Fixer la flamme, la névralgie à la cuisse, fixer la flamme, se contraindre, fixer la flamme, se laisser partir, fixer la flamme, tuer le peintre, fixer la flamme, baiser avec Adrien, fixer la flamme, tuer le peintre, fixer la flamme, baiser avec Adrien, fixer la flamme, fermer les yeux, chasser, tout chasser, y arriver, plus d’Adrien, plus de peintre, juste elle et rien, juste rien. Lancer un ôm. Pourquoi ? Pourquoi faire ça ? Les quatre autres la suivent, sûrement par politesse, le prof aussi, elle continue, se reconcentre, le ôm s’intensifie, il est plein et sincère.

Les voix la portent, elle se sent escortée, elle pousse l’expiration à l’extrême avant de se remplir de nouveau. L’odeur nauséabonde a disparu.

Puis ouvrir les yeux, fixer la flamme, laisser filer les pensées sans s’y accrocher, reposer l’esprit, chasser la haine.

Après une semaine, elle scrute son reflet dans le miroir, elle porte la belle robe fleurie de la cure, elle est large et douce, l’hôtel en distribue une nouvelle chaque jour. Le visage de Lio est huilé, frais, réveillé, mais elle se sent endormie. Elle se passe un coup d’eau fraîche sur les joues. Elle décide

de parler à Adrien. Le sol est mouillé, elle glisse et se rattrape in extremis. Elle opte pour la prudence et se met à avancer à tout petits pas comme une geisha. Une geisha en fin de nuit, qui tente de parcourir les derniers mètres élégamment avant de s'effondrer.

Adrien ironise, il tient à l'épauler mais il savait que ce voyage était un leurre, que Lio allait s'en rendre compte. C'est un fait, elle ne trouvera jamais ce qu'elle cherche. Elle est une Occidentale partie faire une quête spirituelle dans un hôtel avec option ashram ayurveda.

Joli hôtel néanmoins. Très beau séjour.

Elle a compris que ce que cherchait sa mère ne se trouvait pas dans des postures acrobatiques d'un cours de yoga pour touristes en Inde. Sa mère, qui lui semblait si solide dans ses souvenirs. Comment la perception d'une personne peut-elle être si éloignée de la réalité ?

Elle a médité une dernière fois allongée sur le tatami, elle s'est laissé traverser par des souvenirs comme au cinéma. Lio s'est alors persuadée que sa mère voulait être perçue comme elle était vraiment, elle voulait lui transmettre sa vérité, ses tentatives, ses erreurs, ses victoires, elle ne souhaitait être ni idéalisée, ni condamnée, elle souhaitait juste que, malgré la mort, sa fille la connaisse.

Elle a suivi le dernier cours le sourire aux lèvres, et elle a adoré ça.

« Let's go somewhere else. »

Quand ils ont quitté l'hôtel de Cherai Kerala Beach, ils ont baroudé dans la région de Goa, pris des trains, fait du stop, roulé en tuk-tuk, ils ont vu des familles entières s'endormir sur des boîtes en carton dépliées à même le sol, sur le trottoir, ils ont rencontré des enfants qui n'avaient jamais vécu autrement et qui souriaient comme si la vie était tellement simple, ils leur ont acheté des bonbons, des cahiers, des crayons, c'était le minimum.

Lio s'est sentie merdeuse avec ses envies de confort, elle s'est sentie privilégiée, chanceuse de naissance, même si elle en avait bavé avec la mort

de sa mère, elle n’avait jamais eu faim ou froid.

Elle avait pu se laver à chaque fois qu’elle en ressentait le besoin, avec de l’eau potable, elle avait un toit, un lit, des vêtements propres, un ordinateur, de la bouffe plein le frigo et les placards. Elle pouvait s’exprimer sans qu’on l’en empêche, qu’on la punisse ou qu’on la tue, elle avait le droit de divorcer, de pas être d’accord, elle pouvait être homosexuelle, sans qu’on la brûle ou qu’on la jette du toit d’un immeuble. Elle pouvait avorter sans qu’on la condamne à mort…

La troisième semaine, elle a déclaré une infection urinaire, depuis cette première relation sexuelle à dix-sept ans, ça lui arrivait assez souvent, mais elle ne faisait pas vraiment le lien avec une conséquence psycho-traumatique.

Cette fois, elle a de la fièvre, pas d’antibios, forcément c’est galère.

Le principe d’une infection urinaire, c’est qu’on a toujours envie de pisser, même trois gouttes, et ça fait un mal de chien, on pisse des lames de rasoir. La seule façon de s’en sortir à peu près est de boire beaucoup, beaucoup d’eau. C’est ce que fait Lio ce soir-là, ils se préparent pour une soirée, elle sait qu’elle va pisser trois litres au club et qu’elle sera forcément soulagée pour quelques heures.

La soirée a l’air démente, une villa paumée à l’écart d’Hyderabad, des jeunes de l’université ont organisé une house party ; avec la belle gueule de Lio, elle a eu le plan en cinq secondes en parlant avec des étudiants, il y aurait de la bonne beuh, de l’alcool, du bon son, ça leur dit bien.

Lio et Adrien grimpent dans un taxi, qui les dépose pile à l’adresse, il y a un monde fou devant l’entrée et elle a de nouveau envie de pisser.

Adrien l’attend dans la queue, Lio part se soulager un peu plus loin, discrètement, il y a un chemin, elle ne peut plus tenir, c’est la loi de l’infection urinaire, trouve une solution ou pisse sur toi.

Elle enjambe les hautes herbes, elle a peur de tomber dans un marécage mais elle veut s'éloigner suffisamment pour être à l'abri des regards. Trois minutes à crapahuter, c'est bon, la villa est juste une petite lumière, les basses vibrent. Elle s'accroupit et retire sa culotte, elle pisse. Soulagement orgasmique.

Elle pousse un râle de bonheur, abandonne le poids de sa tête entre ses genoux, étrange fusion de plaisir et de douleur. Le jet d'urine est puissant, elle a l'impression que ça ne s'arrêtera jamais. L'après-midi même, Adrien a fait le tour des pharmaciens d'Hyderabad pour trouver un remède, il s'est débattu avec ses rudiments de télougou, il maîtrise l'anglais mais se faire entendre a été épique, il a terminé par mimer la douleur au niveau du pubis avec le bruit du liquide qui coule, il a eu la sensation de jouer au Pictionary.

Un des pharmaciens de la vieille ville a réuni toute sa famille face à Adrien pour avoir le plus de chances possible de le comprendre, même les patients qui faisaient la queue s'y sont mis. Le pharmacien a fini par avoir une révélation et tout le monde s'est agité pour trouver le produit. Adrien a ressenti beaucoup d'émotion à les voir aussi déterminés à soulager Lio.

Accroupie, planquée dans les hautes herbes humides, Lio se demande ce qu'il peut bien y avoir dans cette potion pour qu'elle la soulage à ce point, c'est un remède bien plus efficace que quinze jours d'antibiotiques.

C'est comme si elle se vidait du mal, un peu comme dans *La Ligne verte*.

Les hautes herbes frissonnent, certaines se courbent sous le vent et lui caressent le dos. C'est agréable. Deux lumières s'approchent d'elle, sur le chemin, avec un bruit strident, deux mobylettes.

Son urine se déverse, diminue mais se déverse toujours, les mobylettes sont maintenant tout près, merde… Elle se dit qu'accroupie dans le petit fossé, personne ne la verra.

Raté. Les mobylettes s'arrêtent, Lio est éblouie par la lumière des phares, elle continue de pisser. Les types descendent, échangent quelques mots

qu’elle ne comprend pas, ils sont assez jeunes, physiquement pas dégueulasses, mais ils restent debout à la regarder, ce qui les rend hideux.

Elle sent son urine s’amoindrir en un filet, enfin ! Elle a l’impression que ça a duré des heures, elle constate que la douleur a disparu.

Les types s’approchent, Lio reste figée, elle ne peut pas se lever.

Ils marchent vers elle, ils sourient. Ils n’ont plus qu’à se baisser pour l’atteindre. La flaque d’urine à leurs pieds

Ils ont parlé, ils se sont mis d’accord, mais sur quoi ?

Un des garçons ajoute quelque chose, l’autre acquiesce, acquiesce à quoi ?

L’un des deux éteint les phares des motos.

Il fait noir. Lio pisse toujours. Immobile, vulve à l’air, longues jambes pliées, tête au centre, corps de sauterelle.

Cette sidération incontrôlable.

Celui qui reste près d’elle tend le bras vers son épaule.

Lio a un déclic. Elle se met à hurler, à les insulter, en anglais, elle aboie, fort. Des mots inconnus fusent.

Ils détalent sur leurs mobylettes et les phares éclairent le chemin. Ils fuient la pisseuse hystérique.

Lio se relève, ses jambes flageolent, elle ne sait pas si c’est parce qu’elle est restée accroupie ou si c’est parce qu’elle est terrorisée, mais elle prend une minute pour inspirer, expirer. Elle pense à son prof de l’hôtel-ashram, y a des trucs à garder. Elle régule plus ou moins son dosha, elle s’y applique.

Elle fouille dans sa poche, attrape un mouchoir en papier, s’essuie l’entrejambe et le jette dans les hautes herbes, c’est biodégradable.

Lio est soulagée, elle ignore si c’est grâce au remède ou si elle est en état de choc, mais elle se sent mieux. Finalement, elle se demande s’ils voulaient lui faire du mal, mais peu importe maintenant, autant oublier, autant oublier.

Elle court jusqu’à Adrien qui est à l’entrée, parfait ! Elle garde pour elle l’histoire des mecs en mobylette. Elle se persuade que c’est dérisoire. Elle l’embrasse.

Ces lèvres.

Son téléphone vibre, son application WhatsApp précisément. C’est le père de Lio.

Elle répond toujours à son père.

« Il faut rentrer les enfants, écoutez-moi ! Revenez à la maison avant que ça dégénère, cette histoire de Covid. »

Louisette

1973

La salle d'animation est particulièrement calme, Louisette observe Simone qui hésite à jouer, l'index posé sur le pion noir. Elle remarque la pression qui blanchit son ongle jusqu'à la moitié de l'arrondi, puis le doigt qui devient violet. Elle appuie un peu fort pour un simple divertissement, ça amuse Louisette. Simone est mauvaise perdante. Elle finit par avancer son pion, il se pourrait bien que cette fois, ce soit elle qui gagne.

Louisette lève les yeux et sourit au surveillant, celui qui lui apporte des livres. Il lui a donné discrètement un crayon à papier pour écrire quelques notes. Il lui a fait promettre de garder le secret, aucun objet contondant ne doit se trouver à portée des malades, mais Louisette n'est pas malade, il le sait bien, lui. Il trouve triste qu'une fille aussi brillante se retrouve enfermée un nombre d'années indéfini, il aurait peut-être mieux valu une peine carcérale, longue certes, mais limitée dans la durée.

L'avocat commis d'office avait plaidé le coup de folie, l'altération du discernement. L'existence de Louisette dépendrait dorénavant des examens, des tests, des diagnostics, « on » déciderait si elle était soignée de sa perversité misandre. Cela pouvait être demain ou dans dix ans, ou jamais. Louisette serait définitivement en marge de la société. Elle appartiendrait à l'institution. Déchue de sa citoyenneté, elle était devenue un poids à traîner ou à détacher.

« On » allait l’observer.

« On » allait la traiter.

« On » allait la réhabiliter ou « on » allait la déshumaniser.

Comme la suicidée au rideau, la libellule.

« On » l’avait détachée de l’humanité.

« On » l’avait détachée du rideau.

« On » avait appelé la famille.

La libellule n’était même pas adulte, elle était morte pendue, le corps empêtré dans les voilages, une silhouette morbide et graphique. D’une beauté fascinante.

Elle était restée trois jours en chambre froide, personne n’avait réclamé sa dépouille.

« On » l’avait emmenée.

Louisette avait vu son corps rigide dans un sac. Sa jambe avait cogné contre la porte, ça avait fait un bruit de bois. Ce bruit avait longtemps hanté ses nuits.

Elle aussi, elle pouvait disparaître comme ça, dure, gelée et oubliée.

Alors Louisette s’accrochait aux instants de bonheur. Simone était sa victoire et il fallait que ça dure. Il fallait que ça dure, parce qu’il n’y avait rien d’autre. Rien de concret. Rien que son imaginaire qui lui faisait traverser les murs de l’hôpital.

Et le reste comme un songe, son fils, sa sœur, le beau-frère, leurs visages gravés dans sa mémoire. Elle n’aurait peut-être pas dû agir, il aurait fallu laisser faire, laisser glisser la haine, l’envie de tuer, il aurait fallu penser à demain, mais c’était bien trop tard pour regretter.

Simone était devenue son unique ancrage, sa survie. Louisette était presque heureuse.

Simone, elle, était de plus en plus en colère. Les mois qui défilaient ne l’apaisaient pas, son amour pour Louisette adoucissait son sort, mais dans le fond, elle savait qu’elle mourrait si elle restait là.

Elle avait la rage, comme le jour où « on » était venu la chercher. Ses parents l’avaient regardée fuir en courant de la maison, être rattrapée par les deux infirmiers qui accompagnaient le médecin de famille. Ils avaient regardé leur fille se débattre, éclater le nez du premier homme qui s’était approché. Il s’était ensuite accroupi en pignant.

La chemise de Simone s’était déchirée quand le deuxième infirmier l’avait traînée au sol pour la ramener vers le véhicule.

Elle en avait appelé à la clémence de ses parents, à leur amour. Elle avait plongé ses yeux dans les leurs, elle les avait suppliés, elle s’était jetée à leurs pieds. Ils étaient restés immobiles, mutiques, quand le premier infirmier, le visage ensanglanté, l’avait attrapée par les cheveux. Il l’avait traînée jusqu’à l’arrière d’une camionnette, projetée sur le dos. Ses cris avaient cessé lorsqu’il avait claqué les portières en heurtant son visage. Elle s’était assise, le temps de reprendre sa respiration.

Elle avait immédiatement regretté de ne pas avoir fui quelques semaines auparavant. Elle avait été naïve, elle s’en voulait.

Elle s’était remise à gémir quand la camionnette avait démarré. Elle avait tambouriné tout le long du chemin. Elle avait insulté ses parents, elle leur avait promis de les immoler par le feu, de les regarder se désintégrer dans les flammes, de se délecter de leur souffrance.

Elle se trouvait imbécile d’avoir cru qu’ils finiraient par accepter. Elle leur hurlait que Dieu lui avait donné son accord, que Dieu l’avait mise sur terre de cette manière, qu’elle entendait Sa voix lui dire qu’elle était son enfant, qu’Il l’avait créée à son image autant que ses sœurs qui aimaient les hommes et que ses frères qui aimaient les femmes. Elle avait hurlé longtemps après qu’ils avaient quitté la ville en direction de l’hôpital. Elle avait répété inlassablement qu’Il l’acceptait comme elle était.

Les parents étaient restés immobiles après le départ de Simone, entre culpabilité et devoir accompli. Ils étaient restés muets quelques jours, entre devoir accompli et réflexion. Ils avaient repris leur quotidien petit à petit,

sans ombrage, entre réflexion et justification. Ils avaient trouvé la vie plus simple sans elle, plus confortable, alors un semestre plus tard, la justification avait fait place à l'apaisement. Ils pourraient la bannir définitivement.

Simone n'était pas triste, en colère, oui, mais pas triste. Elle était douée d'une capacité de reconstruction exceptionnelle. Elle avait enterré ses parents, ses frères, ses sœurs, ces gens-là ne lui inspiraient plus que du mépris.

Elles sont dans la grande salle sans rideaux, le soleil est vif ce matin, l'arbre est un peu doré, un brin sec, la canicule s'empare de l'été, il y a des bruits de travaux, ça cloue, ça ponce et surtout, ça sent le ciment frais. Louisette adore cette odeur. Le ciment frais, elle pourrait en manger.

Simone mène la partie de dames, mais elle est crispée, Louisette voit qu'elle est crispée.

« Quoi ?

– La nouvelle recrue, la nouvelle femme cheffe infirmière, c'est une salope. »

Louisette rit, Simone ne bronche pas. Louisette veut lui prendre la main, Simone écarte son bras et jette un regard vers la surveillante qui les observe en se rongeant les ongles. Louisette soupire, Simone se fige.

« Je me méfie d'elle. »

En onze mois d'internement, Simone n'a reçu aucune visite de sa famille, elle craint de ne jamais sortir de là.

L'hôpital privilégie les rapports longs avec les patients, ils sont habitués aux soignants, des hommes doux et respectueux. Les surveillants ferment les yeux sur la relation de Simone et Louisette, même le médecin-chef fait semblant d'ignorer la complicité, les gestes, les regards. C'est peut-être par négligence, ou parce qu'ils savent qu'une thérapie de conversion ne peut pas fonctionner, puisque l'orientation sexuelle n'a jamais été un choix.

Elles sont pourtant sur leurs gardes. Simone sent le vent tourner, elle a repéré les regards de la nouvelle surveillante quand elles rient trop ostensiblement sous l'érable lors de la sortie quotidienne. Elle devine sa présence menaçante dans les moments les plus intimes, sous la douche, dans le dortoir, quand elles se glissent discrètement dans le lit de l'une ou de l'autre.

Simone pense que cette femme a un plan pour elles, que ces quelques mois avec Louisette touchent à leur fin.

Louisette trouve que c'est absurde mais Simone a prévu de s'échapper le soir même.

« Tout est prêt. »

Louisette porte sa main à la bouche et mord son poing pour se retenir de rire. Simone reste de marbre. Elle ne plaisante pas.

Il est 2 h 30 du matin, elles savent qu'à cette heure-là, après sa troisième ronde, le surveillant va dormir quelques dizaines de minutes.

La veille, Simone a expliqué son plan à Louisette, c'est relativement simple, jusqu'à présent, aucune femme ne s'est évadée de l'établissement, alors la surveillance n'est pas des plus assidues.

Dans la salle principale, il y a une fenêtre avec la grille à dévisser en cas d'incendie, elle a vu un des surveillants vérifier qu'elle s'ouvrait bien. Simone a volé une cuillère en inox la semaine précédente, elle a prétexté d'admirer l'érable et a vérifié qu'elle pouvait dévisser les trois boulons de la fenêtre avec le manche.

Quelques gémissements depuis le dortoir, des gémissements nocturnes, rien d'alarmant. Pieds nus, en blouse, elles traversent l'intégralité du bâtiment, dépassent le bureau du surveillant, couloir, salle principale. Elles sont silencieuses et rapides.

Louisette sent la présence de la libellule.

Et si elles, elles pouvaient être libres ? Simone sort sa cuillère, ouvre délicatement la fenêtre, Louisette guette l'entrée. Rien à signaler. Simone dévisse un à un les trois boulons, celui du haut est rouillé, elle émet un râle quand il cède, ça fait sursauter Louisette. Elle rejoint Simone qui enjambe le bord puis se retourne en s'agrippant au muret de la bâtisse.

« Viens. »

Elle est fébrile, sa blouse se déchire quand elle lève la jambe droite. Mauvais démarrage, elle garde son sang-froid, son ventre frôle la brique. Ses doigts s'écrasent tant la pression est forte pour maintenir l'équilibre de son corps.

Simone avance, elle se déplace avec aisance, déterminée à fuir. Louisette la compare un instant à un lézard, elle n'est pas sûre d'avoir cette témérité et cette aisance. Elle se concentre, entre peur et joie contenue. Si elles arrivaient à fuir et à vivre leur amour librement ? Si elles arrivaient à tout bouleverser… ?

La libellule les protège, trop d'injustices entre ces murs.

Simone vérifie que Louisette la suit, les ongles de ses orteils raclent, peu importe, épouser le mur, tenir, traverser, rester concentrée, être libre. Louisette s'accroche à cette idée.

Elles pourraient vivre à la montagne, dans un chalet, isolées, anonymes mais heureuses, ou se cacher dans une petite ferme de Bretagne, en autosuffisance, Louisette est débrouillarde, elle saurait s'adapter. L'image la fait sourire.

Ses doigts sont agrippés sur le bord quelques centimètres au-dessus de sa tête, les bras, trop pliés, se durcissent, la contraction se transforme en crampe, mais l'objectif est clair, il faut tenir coûte que coûte pour changer de vie.

Éraflures des orteils, respiration coupée, ventre noué, elles se hissent ensemble sur le balcon du bureau du directeur.

Unies, puissantes, obstinées, elles se sentent invulnérables.

Louisette a pourtant un sursaut d’effroi en regardant sous elle. Des tiges de métal sortent du sol. Il y a aussi une palette jonchée de sacs de ciment pour les travaux de plomberie.

Ça doit faire un an que c’est abandonné là, si elles avaient chuté en longeant la façade… Cage thoracique percée.

Ça passe. Louisette est soulagée de prendre conscience de la dangerosité du parcours a posteriori, pourtant, debout sur le balcon, elle s’interroge sur la suite du plan. Simone veut sauter. C’est infaisable, le sol est au moins à cinq mètres, même en se pendant aux barreaux.

Elle n’en démord pas, il n’y a que cette solution, il est temps d’arrêter de penser.

C’est l’étape la plus dangereuse, ensuite, s’échapper par le parc et escalader l’enceinte de pierre qui l’entoure, ce sera facile.

Près des roses trémières tout à fait à l’est, la clôture est endommagée, elle a tout prévu, il faut juste rester calme et assurer ses appuis. Louisette n’a jamais été sportive, elle le regrette à présent. Simone lui attrape le visage et l’embrasse frénétiquement, des baisers irrationnels, insaisissables, puis passe de l’autre côté des barreaux. Louisette lui saisit les mains et suit son mouvement le long de la ferraille, ça sent la rouille, la peinture s’écaille.

Simone déplie son corps dans le vide avec maîtrise. Elle pend. Louisette garde le contact de ses mains. Elle tempère le balancement, elles prennent le temps de se regarder, de se sourire. Elles partagent l’espoir, le plus difficile est accompli, restent ce saut et la course à travers le jardin. Simone chuchote que c’est simple et qu’après, elles pourront profiter de l’existence dont on veut les priver. Elle baisse la tête pour se concentrer, elle lâche doucement sa prise.

Puis le silence sourd de la chute.

Puis l’attente.

Puis la réception.

Puis le choc.

Puis son cri.

Puis son cri continu et lancinant.

Des lumières s’allument et Louisette recroquevillée baisse les yeux en direction de Simone. Son corps au sol, sur le dos, immobile. Sa bouche si ouverte que son visage devient un gouffre.

Le cri.

Sa jambe droite pliée en trois endroits, sa cheville, son genou, la fracture ouverte de son fémur. Des bruits de pas dans les gravillons.

Le cri de Simone, le gouffre de son visage.

Le désarroi de Louisette.

L’attente, longue, avant qu’on vienne la déloger du balcon et qu’on la jette en isolement pour un temps indéfini.

Ignorer. Attendre. Ressasser :

Puis le regard.

Puis la chute.

Puis son cri.

Puis le choc.

Puis son cri continu et lancinant.

Puis le regard.

Puis la chute.

Puis son cri.

Puis son cri continu et lancinant.

Puis le silence…

Hervé

1965

Je suis dans mon parc dans le salon, maman s'active pour relancer le feu, elle manie le tisonnier, tata prépare un bon gâteau, je me réjouis, il sera prêt dans trente minutes. Je ne sais pas encore si ça va me paraître long. J'ai tout le temps le droit d'en manger un morceau, mais même si je suis gourmand, maman ne m'en donne qu'une toute petite part. C'est parce que je suis petit. Elle me dit que je suis petit, ça m'agace beaucoup. Je ne suis pas encore doué de parole mais elle comprend ma frustration, je lui fais comprendre, elle l'ignore souvent. Ah ! tonton rentre de son tour de vélo.

Le vent glacé s'engouffre dans le salon, les bouts de laine verte qui composent la chevelure de mon poupon clown se redressent, ça me fige un instant. Les chaussures de cyclisme de mon oncle claquent sur les tomettes. Tonton, il est bizarre parce que je vois bien qu'il ne sait pas s'il est heureux ou malheureux, il est un peu comme mon poupon clown, qui rit et qui pleure, sinon c'est une expression neutre.

Je suis en train de manipuler un cube rouge en bois, je constate que je l'ai bien abîmé avec mes premières dents, le bois est raclé, je dois avoir pas mal de peinture rouge dans l'estomac.

Tonton est directement monté prendre sa douche. Maman a sorti un bol de bigorneaux et commence à picorer. Elle m'attrape énergiquement, me

pose sur ses genoux et ensemble, nous les dévorons un à un, c'est elle qui les sort de la coquille, évidemment. Tata râle car le gâteau va être prêt.

Tonton descend, il est de mauvaise humeur, je le vois à ses maxillaires saillants, il s'installe près du feu sans un mot. Maman tente de converser, est-ce qu'il ne faisait pas trop froid lors de cette sortie cyclisme ? Est-ce qu'il se sent bien après le sport ?

J'observe le bigorneau qui se trouve entre mon pouce et mon index droits, dans l'autre main, je tiens une coquille spiralée que j'ai attrapée à l'insu de ma mère.

La forme bombée de l'objet est passionnante, je le fais lentement rouler entre mes doigts et je me dis que si la vie est composée de découvertes aussi joyeuses, je suis prêt !

Dans ma main droite, je sens le petit animal mort s'écraser sous la pression de l'index et du pouce, je décide de m'en débarrasser. Je veux le plonger entre mes lèvres mais sa forme me pousse à l'introduire dans ma narine. Ah ! ça rentre ! Je hurle de rire avant de m'interrompre devant le visage terrorisé de ma mère qui retire le bigorneau de l'orifice et le jette au feu. Pauvre bête. Morte pour rien.

Elle me saisit par le buste, je me retrouve reclus dans mon parc, elle est fâchée.

Tonton approche, il plonge sa main dans mes cheveux. Des cheveux blonds et bouclés. Puis il me tend mon cube de bois rouge, celui dont j'ai bouffé la peinture. Il m'a déjà vu faire. J'aimerais tellement lui rappeler ce souvenir, peut-être qu'il rirait. Alors pour lui faire plaisir, j'attrape vigoureusement le cube et le plonge entre mes incisives, je mords violemment. La peinture rouge s'écaille à plusieurs endroits. Je lui montre que moi aussi, tout comme lui, je suis fort, il ricane, il semble comprendre, il semble fier de moi, ça me touche, s'il suffit d'être fort pour qu'il m'aime alors je serai fort.

Tata pose le far breton sur la table basse, elle s'agenouille pour le partager équitablement, chacun déguste sa part silencieusement. Je crois qu'à cet instant, nous sommes heureux, nous ressemblons à une famille. Je me suis allongé dans le parc pour savourer mon gâteau, je prends le temps. Maman a été généreuse cette fois.

J'entends les voix des adultes s'élever, ça m'indiffère, chaque bouchée me procure une joie immense, la tiédeur, la texture, j'analyse avec minutie le bonheur qui m'est offert. Je suis bien. Je préférerais du silence mais les esprits s'échauffent autour de moi, je lève la tête, les trois adultes sont debout, il y a du gâteau par terre. Quel gaspillage !

J'en profite pour en croquer un nouveau morceau, je n'ai pas peur mais je ne comprends pas ce qui se passe.

Tata qui explose en sanglots, maman qui hurle. Tonton qui pousse maman qui hurle, alors tata qui pleure, qui le pousse. Tonton qui recule, qui prend sa respiration, qui arme son poing et qui percute l'arcade sourcilière de tata qui tombe au sol. Du liquide rouge coule. Maman a crié aussi, elle a attrapé le tisonnier.

Un coup.

Tonton, le tisonnier planté dans la tempe, qui reste trois secondes figé, debout.

Maman, en face de lui, qui est essoufflée, bouche ouverte.

Tonton qui bascule et tombe délicatement.

Tonton qui tombe le visage dans les braises.

Maman essoufflée est tétanisée.

Tata à l'arcade explosée qui se relève en glissant dans la flaque qui se déverse de la tête de tonton.

Tata, qui se précipite à quatre pattes vers la cheminée. Elle agrippe les jambes de tonton et attire son corps vers le sol. Son visage sort des braises et tombe du rebord. Le buste de tonton qui explose sur le carrelage, le crâne qui craque contre le sol sous l'effet de la chute. Maman qui est toujours

debout. Tonton qui gît. Dos au sol. Crâne fracturé. Le tisonnier planté dans la tempe. Le sang, abondant, qui s'écoule de la plaie.

Maman, tétanisée, qui n'est plus essoufflée, respire-t-elle ?

Tata qui pleure devant le visage brûlé de tonton.

Je le vois d'ici. Il n'est plus humain.

Ses sourcils fument encore, la chair de ses joues est cuite.

J'aime pas l'odeur de la fumée.

La flaque s'approche.

De la peinture rouge !

De la peinture rouge pour mon cube !

Je plonge mes mains, je badigeonne mon cube.

Je le mords, cette peinture a bon goût.

J'en veux plus encore…

2019

Je sens mon corps se crisper, je ne suis pourtant plus là, plus dans ce bureau en sa présence. Je suis un petit enfant. Les images défilent, mon poupon clown, je ne me souvenais plus de lui. Je n'arrive pas encore à trouver les mots, et pourtant elle est là, elle m'accompagne. Je peux lui expliquer ce qui me traverse. Je me lance :

« Une femme qui explose en sanglots, l'autre femme qui hurle. L'homme qui pousse la femme qui hurle, alors la femme qui pleure le pousse lui. L'homme recule, prend sa respiration, arme son poing et percute l'arcade sourcilière de la femme qui pleure. Elle tombe sur les tomettes. Son sang coule. L'autre femme a attrapé le tisonnier.

Un coup.

L'homme, le tisonnier planté dans la tempe.

La femme, en face de lui, essoufflée, bouche ouverte.

L’homme bascule dans les braises.

Un cri.

La femme à l’arcade explosée se lève en glissant dans son sang, à quatre pattes elle se précipite vers la cheminée. Elle n’arrive pas à se lever. Elle agrippe les jambes de l’homme et attire le corps vers le sol. Le crâne se fend contre les tomettes sous l’effet de la chute. La femme essoufflée est toujours debout, tétanisée.

L’homme gît. Crâne fracturé. Le tisonnier planté dans la tempe. Le sang, abondant, qui s’écoule de la plaie. Je le vois d’ici.

J’aime pas l’odeur mais quelque chose s’approche. Du sang, beaucoup de sang. »

Cette sensation m’écœure, je suis pris de nausées, je tremble, je sors de cette torpeur.

Je suis encore choqué de ce que je viens de me remémorer, mes jambes s’agitent, je ne contrôle plus. Je suis dans le réel, ici et maintenant, Lila est en face de moi, accueillante, le regard intelligent, sensible, et le geste délicat. Elle s’approche, s’accroupit à la hauteur de mes genoux et pose sa main sur la mienne, elle inspire, expire, et je règle ma respiration sur la sienne. Doucement je m’apaise. Lila m’avait conseillé d’entamer un « travail », c’est comme ça qu’elle avait appelé ça. Elle était persuadée, en tant que thérapeute, qu’il y avait chez moi des traumas bien plus profonds. Je m’étais contenté de sourire, elle avait raison, évidemment, alors cette fois, j’ai accepté l’hypnose. J’ai donné mon consentement à l’introspection. La séance était la première, la sophrologie m’allait très bien jusqu’à ce jour, sa voix me guidait, je repartais apaisé. Je dois admettre qu’au fond j’ai accepté pour pouvoir la revoir plus souvent, sans imaginer un instant que ça me replongerait dans tout ce que j’avais enfoui. Après la mort de Suzanne et les révélations d’Henri, je n’avais pas souhaité m’engager dans une thérapie. La famille s’était lentement désagrégée : en cinq ans, je n’avais

revu mes sœurs que pour régler les démarches de l'héritage de notre mère et Henri était un vieil homme encore très indépendant, alors il voyait dans mes visites comme un examen de son état de santé.

J'ai pris mes distances.

Suzanne était morte, ma vraie mère aussi. Sans doute. Il restait juste cette longère. La longère de l'héritage de mes mères, des murs comme histoire. Ça suffisait comme ça, il était vain de trouver un sens aux trahisons, aux sacrifices de celles et ceux qui m'avaient engendré, élevé. Il avait raison Henri, c'était con cette quête.

J'en veux à Suzanne d'avoir parlé trop tard, d'avoir parlé tout court. J'en veux à Magnolia d'avoir révélé son passé à notre fille alors qu'elle est décédée et qu'elle ne peut plus l'aider désormais. Notre fille qui a affronté le deuil et le chagrin avec tant de force, je lui en veux de l'avoir fragilisée, je leur en veux d'avoir parlé, elles sont mortes et inutiles, leur vérité, elles peuvent se la foutre au cul.

Je dois faire une sorte de grimace car Lila m'interroge du regard, je lui souris. Son visage s'illumine. « Tu veux qu'on aille prendre l'air ? »

Flâner avec elle ? J'accepte.

C'est moi qui me suis retenu jusqu'à présent, elle a toujours été accueillante malgré ma peur de lui révéler mon attirance. Cette peur-là aussi me gardait à distance. Il fallait que je lâche prise.

Nous sommes partis boire une citronnade en bord de Seine, je me suis senti prêt, je lui ai raconté Suzanne puis l'histoire de cette mère tueuse… Je lui ai raconté Magnolia, son drame, je lui ai raconté ma fille. Pourquoi Magnolia a-t-elle surgi dans ma vie ? Victime de la violence des hommes, comme ma mère… Nos chemins se sont croisés fortuitement, et si ce n'était pas un hasard ? Nous étions unis par un secret. Et nous portions en nous une violence que nous avons peut-être tenté de transfigurer par l'amour.

Des vélos passent, la piste cyclable à proximité est très empruntée, une femme en trottinette roule à grande vitesse, son enfant collé à l'aide d'un

harnais sur le dos, j'ai peur pour lui.

« Tu es prêt. »

Ses grands yeux bruns me transpercent. Elle répète :

« Tu es prêt, tu verras. »

Elle porte sa citronnade à la bouche. Elle boit une gorgée, me fixe, repose son verre. Elle est appuyée sur ses coudes, son visage à vingt centimètres du mien, son parfum me bouleverse, l'odeur de sa peau. Elle chuchote presque, je la sens fébrile, elle me conseille de consulter un autre thérapeute qu'elle, c'est préférable, elle m'adressera à des collègues très convaincants mais elle ne souhaite pas continuer à me suivre car notre relation serait… enfin… c'est-à-dire que, d'un point de vue éthique…

Elle s'arrête. Elle rougit. Je la désire.

« Puis-je t'embrasser ? »

J'ai parlé, j'ai parlé et elle s'approche, ses grands yeux ouverts dans les miens, c'est à moi de m'avancer, je reste une seconde immobile avant de me jeter dans la vie, je fonce, aucun doute ne persiste.

Une immense joie m'envahit, je frissonne comme un adolescent.

Mes lèvres enrobent les siennes, l'adrénaline me parcourt, je pose mes mains dans ses cheveux, j'y enfonce mes doigts, j'embrasse Lila.

Je suis prêt.

Lio

2020

Lio se réveille de son cauchemar.

Cette fois-ci, elle le plantait à la gorge avec un couteau en céramique, comme cette femme assassinée par le père de ses quatre enfants. Lio avait lu ça dans un post Insta. Tout se mélange.

Elle exècre le système du prédateur mais il la colonise. Lio capitule devant le désir de vengeance, elle ne souhaite que trouver le peintre, le dépecer, le vider de son sang comme un porc, l'éviscérer, l'éradiquer.

Rien en cet homme n'est organique, il est juste une machine à broyer, un système à proscrire.

Elle se demande si la vengeance la libérerait, est-ce que désintégrer le peintre pourrait soulager sa colère ?

Faire ce choix.

Être de l'autre côté, celui de ceux qui crèvent les autres pour rester debout.

Faire ce choix de savourer l'éradication du poison.

Faire ce choix de tuer de ses mains.

Faire ce choix de savoir qu'un jour, la douleur est trop forte et qu'elle peut se transformer en une violence inexpiable.

Devenir l'être dominant.

Celui qui juge.

Celui qui contrôle.

Celui qui atomise.

Qui anéantit.

Comme lui l’a fait avant.

Qu’il crève, pourrisse, se putréfie, sèche et disparaisse.

Lio transpire, elle se rend compte qu’elle halète, qu’il faut qu’elle agisse, sinon ça la consumera.

Elle a besoin de radier le peintre du réel.

Elle s’allonge un instant sur la couette, il y a l’odeur d’Adrien, elle le respire, elle attrape son portable, réserve dans un Eurostar pour Londres.

Lio se lève et prend sa douche en speed, enfile son gros jogging noir et sa parka à capuche.

Il fait froid en ce début d’année 2020, elle plaque ses cheveux sous un collant découpé, enfile un bonnet, quitte son studio.

Il est environ 17 heures quand elle arrive à Londres, 5 pm… Son sac à dos est rempli du matériel nécessaire. Elle embarque dans le métro en direction de l’hôtel du peintre, le Grapelin Hotel à Chelsea Cloisters, et elle file manger un morceau, on n’agit pas le ventre vide. Elle patiente tranquillement, se prépare.

Minuit. Lio passe devant l’hôtel, il y a encore beaucoup de monde dans le quartier, elle décide d’attendre encore. Elle trouve une planque pour son matériel derrière les poubelles d’un fast-food fermé pour travaux.

Elle boit une bière dans le pub en face du Grapelin. Une pinte. Blonde. Une deuxième avant que l’établissement ferme. Puis elle se décide à agir. Elle est déterminée.

Le quartier se vide progressivement, elle se prépare mentalement, se concentre, elle doit être efficace, si on la voyait, elle serait embarquée. Mais elle se sent légitime. 1 am, la rue est déserte. C’est le moment. Lio se poste devant la façade de l’hôtel, une grande surface plane et cimentée.

Elle retire son sac à dos, elle est rapide, elle en extrait des feuilles A4 avec des lettres noires.

Elle commence à appliquer chaque lettre, l'une après l'autre, comme elle l'a fait régulièrement avec les colleuses du XIXe arrondissement de Paris.

C'est une féministe, Marguerite Stern, qui a inventé ce principe du collage. Des feuilles A4 qui forment des phrases sur les murs des villes pour dénoncer les viols et les féminicides.

Un passant se poste sur le trottoir d'en face. Quand elle termine le premier mot, elle se retourne, la capuche toujours bien enfoncée sur le crâne, l'homme ne paraît pas représenter une menace et de toute façon, elle n'a plus le choix, fuir ou finir. Finir. Absolument.

Chaque lettre, un coup de colle au verso, appliquer l'A4, faire en sorte qu'elle ne glisse pas, trouver la bonne dose pour chaque feuille. Trois mots.

Plus que quatre, la respiration de Lio s'accélère, et si elle l'apercevait maintenant ?

La première fois qu'elle était venue, le peintre était sorti… Le type balafré avec un chien… C'était forcément le peintre. Elle lui jetterait le seau de colle à la figure et partirait en courant.

Plus que deux mots, le type derrière tousse en fumant sa cigarette.

Juste une petite montée d'adrénaline.

Deux mots, les mains de Lio sont poisseuses, il faut aller vite. Être efficace.

Un mot. La dernière lettre.

Elle attrape le deuxième seau, elle y plonge un pinceau plus large, une matière épaisse et rugueuse le recouvre jusqu'au manche, elle applique cette ultime couche sur chaque lettre, la couche la plus importante. Celle qui fait la différence. C'est fait.

Elle rembarque tout en s'éloignant de la façade, elle balance les seaux dans une poubelle de resto.

L'homme qui fume l'interpelle en levant un pouce, il admire son collage.

Lio visualise sa mère et lui demande pardon de ne pas la venger comme il se doit, mais son action est symbolique, artistique et poétique… ça lui plairait.

C’est bien, mais c’est pas tout, le bâtard qui oserait y toucher s’y arracherait les mains, chaque lettre est recouverte d’une multitude de morceaux de verre pointus qu’elle a incorporés à la colle.

Lio impose la lecture.

Lio impose la vérité.

Lio impose le choix d’une vie sans haine.

Elle marche de plus en plus vite pour quitter cette rue, elle se retourne une dernière fois pour mémoriser son collage.

Le premier collage franco-anglais.

Comme elle.

HERE WAS RAPED A TEENAGER FOR MONTHS

Louisette

1972

L’isolement.
L’obscurité.
La peur.
L’inquiétude.
La solitude.
L’attente.
La lueur.
L’espoir.
La constatation.
Simone.

Louisette l’avait pensée solide à son arrivée dans cet hôpital psychiatrique mais c’était un leurre. Simone ne pouvait vivre sans liberté. Même avec Louisette. L’accident les avait séparées.

Simone était restée alitée longtemps, ailleurs… Puis « on » l’avait ramenée, l’internement lui avait été insupportable, avait altéré son jugement, « on » l’avait traitée aux médicaments, « on » avait liquéfié sa pensée, et Louisette l’avait vue s’éteindre.

C’était sans doute l’histoire de sa vie. Le ton avait été donné dès sa naissance, elle l’avait intégré depuis longtemps. Perdre Simone.

Louisette s’est accrochée à la raison malgré tout, à chaque sourire qu’on pouvait lui offrir, à chaque mot qu’elle pouvait échanger, malgré les années sans visite, malgré l’extrême solitude.

Elle a cherché la vie dans l’observation des autres, celles et ceux qui connaissent une existence simple et respirent sans avoir idée de ce qu’est la tragédie. Elle s’est accrochée au souvenir de Simone à chaque fois qu’elle perdait espoir. Elle a résisté à la démence, au suicide, elle a gagné le combat contre la vie.

Hervé

2020

Je suis installée avec ma fille dans le salon, nous dégustons des bigorneaux, ma gosse gueule car les infos sont allumées.

« Papa, ça va te rendre dingue, c'est totalement anxiogène ! »

Je sais qu'elle a raison, mais moi qui ne suis pas très alarmiste, je sens bien depuis la fin de l'année dernière que cette histoire de Covid va nous tomber dessus, que ça ne sent vraiment pas bon.

Ma gosse est rentrée d'Inde, c'est tout ce qui compte. Déçue mais grandie. Elle est revenue plus riche, plus forte, différente.

Je perçois dans son ton qu'elle n'a pas trouvé les réponses qu'elle cherchait, en même temps, il n'y avait rien à trouver. Aucun mystère à percer, seulement se rapprocher d'un être perdu, en cela sa démarche a été un succès, je sens chez ma fille un apaisement que je ne lui ai jamais connu.

L'ayant toujours admirée, je suis encore plus fasciné par sa personne, je l'observe en train de nous rouler un pétard. Son énergie me transperce, cette enfant m'a déjà dépassé en tout point, son potentiel est infini.

Est-ce que tous les êtres qui connaissent l'amour inconditionnel sont similaires ?

Elle a eu le courage de se confronter à la vérité, elle a eu le courage de revenir aux sources de son chagrin ; sans le savoir, elle m'a poussé dans ma quête. Je suis retourné voir Henri il y a quelques jours, il m'a confirmé ce

qui m’est apparu pendant les séances d’hypnose. Je crois qu’il est temps que je parle à Lio.

Alors qu’elle allume le joint, je me pose sur le canapé face à elle.

« Je dois te révéler des choses.

– Je t’écoute.

– Je te demande pardon d’avoir jugé ton besoin de recherches sur ta mère.

– C’est rien, avec ou sans ton approbation, c’était nécessaire.

– … »

Je m’assieds à ses côtés, elle me tend le joint, je l’allume, le Zippo est réglé beaucoup trop fort, je me crame un poil de sourcil, il faut dire que ça fait des jours que je dois le couper et que j’oublie systématiquement, comme si ce regard ébouriffé représentait assez fidèlement mon état psychologique. La beuh pénètre mes poumons, elle distribue ses notes d’agrume partout en moi, mes yeux se réduisent d’emblée de moitié.

Ça pue un peu le poil cramé, ça la fait sourire, elle tente de balayer l’odeur de la main. Cette élégance qu’elle a. Au fond, ce n’est pas très important tout ça, cette histoire n’est qu’un socle sur lequel je me suis construit. J’ai connu un premier grand amour. Nous avons mis au monde l’être le plus exceptionnel qui soit.

J’ai toujours subvenu aux besoins de ma famille malgré une activité sans intérêt. Je dois dire qu’être un assureur sans charisme et sans ambition ne m’a jamais complexé. La beauté est ailleurs.

Allez, je me lance :

« Tu sais que j’ai vécu mon enfance en Bretagne.

– Ouais.

– Dans l’héritage de ma mère, il y avait la longère de mes grands-parents, mes sœurs n’en veulent pas, et elles me disent qu’elles me doivent bien ça.

– Ok.

– Elles ont gardé un secret longtemps, ils ont tous gardé un secret longtemps…

– …

– Ma mère n'était pas ma vraie mère. Celle qui m'a élevée était la sœur de ma mère : ma tante.

– Ok.

– Ma vraie mère a tué le mari de ma tante qui était violent : mon oncle.

– Il était violent avec ta mère ?

– Il était violent avec ma tante, alors un jour qu'il la frappait, ma mère l'a tué… puis elle m'a confié à sa sœur qui m'a élevé.

– Et ta mère ?

– Elle a passé sa vie dans un hôpital psychiatrique.

– …

– Elle a quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans, elle est placée dans un Ehpad.

– Tu es allé la voir ?

– Non. »

Elle se lève, enfile son manteau, attrape le joint, inhale une profonde latte et expire dans un voile de fumée.

« On y va ! »

Elle se dirige vers la porte du studio, mon inertie en totale opposition.

Se retourne. Silencieuse. Fume. Attend. Je reste statique.

Elle s'adosse contre la porte d'entrée, son visage disparaît au fond de sa capuche noire, elle continue de fumer.

« On y va. »

Je me lève et la suis.

Lio

2020

Lio ne sait pas comment cette 205 a encore réussi à passer le contrôle technique. D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle n'a jamais connu son père avec une autre caisse… En tout cas, la précédente devait être tout aussi usée et de cette même couleur rouge pompier.

Périph Nord, sortie porte de Bercy, les cheminées de la station d'épuration qui dégagent une masse de fumée, de la vapeur d'eau paraît-il… Le père de Lio prend la sortie A3-A6 vers Orly-Lyon, puis l'embranchement vers Nantes-Bordeaux. Ils sortent de Paris, ils roulent…

Son père indique qu'il va falloir s'arrêter prendre de l'essence, voyager en vieille 205 de 1994 peut coûter un PEL mais à la base, la 205 sert juste à circuler dans Paris quand la RATP est en grève. Puis son père est un marcheur, il est son propre moteur.

Une station à 2 kilomètres, parfait, Lio ira acheter deux sandwichs industriels, tant pis, et des confiseries.

Son père stoppe la 205 près de la pompe, il se détache, tire une manette sous le volant ; avec ses longues jambes, il est obligé d'écarter les genoux, il est disgracieux et touchant.

Il ouvre la portière, s'extrait du véhicule et, avant de refermer, glisse à Lio : « On va en Bretagne, près de Quimper. »

Il claque la portière, elle reste assise, elle a froid, il doit faire trois degrés dehors, vivement qu'ils roulent de nouveau.

Lio sort du véhicule à son tour, elle marche vers la boutique, se retourne vers son père

« Poulet-crudités ?

– Parfait ! »

Ils sont dans la même vibe. À l'intérieur il fait bon, c'est même surchauffé et totalement contradictoire avec les portes vitrées automatiques coulissantes qui laissent s'engouffrer un vent glacé dans la boutique à chaque fois qu'un client entre ou sort.

Le caissier est assis à l'entrée, coiffé d'un bonnet, il porte des gants et un foulard, pauvre gars, il doit gagner un salaire misérable à se geler toute la journée adossé au chauffage électrique en plein courant d'air.

Il doit y avoir trois écrans de télé qui diffusent une des chaînes les plus nauséabondes en termes d'informations continues. Des images de rues désertées en Chine défilent, le gouvernement ayant confiné certaines régions à cause du virus Covid.

Lio détourne le regard. Elle saisit deux sandwichs entourés de quatre couches de plastique et de carton que la marque indique recyclable, éthique et déculpabilisant. Puis rayon bonbons, normal.

Elle paye, aperçoit son père au loin qui se dirige vers la boutique, elle anticipe, pompe numéro trois, 55 euros, merci. Ils se croisent au niveau des portes vitrées, le vent la balaye, son père la prend par les épaules, il se serre contre elle dans un geste protecteur. Il la protège du froid mais pas seulement.

Lio se sent aimée, elle se sent complice, elle se sent proche de lui, elle se sent unique à ses yeux, elle se sent indispensable, elle est sa famille.

Ils traversent la station jusqu'à la vieille 205 frigorifiée.

Le moteur tousse toujours un peu au démarrage mais il est fiable. La 205 ne fait pas de manières, elle aussi doit être déterminée à foncer.

Ils reviennent sur l’A81, la 205 au max, 110 kilomètres/heure pour espérer converser, sinon 130, mais ils ne s’entendraient plus parler. Lio se dit que ça leur convient comme ça, de pas trop échanger.

Elle observe son père, bercée par le grondement du moteur, sa ride du lion est prononcée, il songe certainement à la même chose qu’elle, quand il se retourne et plonge ses yeux plissés dans ses grandes billes claires.

« Je crois que je suis en train de tomber amoureux, ma chérie. »

Alors là, rien à voir, elle le pensait perturbé alors qu’il est en train de renaître en fait.

« Papa, ça me fait plaisir, ça. »

Il sourit, puis allume la radio, mais le bruit du moteur couvre le faible volume. Le père de Lio est hilare, il lui semble différent, prêt.

Elle sort sa mini-enceinte de son sac, elle active le Bluetooth et pousse le volume au max. Janis Joplin. « Piece of my heart ». Classique.

Son père éteint l’autoradio, ils chantent le refrain à tue-tête, elle attrape son portable, fait une story sur Instagram, son père s’égosille, Lio jubile.

Post Instagram du 6 janvier 2020 :

« Road trip avec papa dans la vieille 205 rouge, retour aux sources : la Bretagne #BZHforlife. »

Louisette

2019

Louisette a vieilli.

Le temps s’est écoulé, toutes les années se sont ressemblées.

Elle a survolé l’existence, quelques courtes amitiés, beaucoup de lectures grâce au surveillant qui a fait toute sa carrière à l’hospice, mais surtout, le souvenir de Simone qui l’a maintenue en vie pendant des décennies.

Elle a quatre-vingt-six ans, s’exprime avec parcimonie, elle comprend ce qui l’entoure, plus ou moins.

Vers le début des années 2000, on l’a transférée dans cet endroit, un Ehpad, ça l’a changée, c’est rudimentaire mais elle s’y trouve bien et on ne l’attache pas à chaque fois qu’elle bouge.

Elle est installée dans la salle d’animation. Elle écoute le type qui chante, c’est un carnage, il est gentil mais il ne chante pas bien, il avait peut-être voulu faire carrière, ça avait raté et il se retrouve à chanter pour les personnes âgées.

Louisette voudrait s’éloigner mais elle n’a pas envie d’attirer l’attention en demandant à monter dans sa chambre, ni de déplacer son fauteuil toute seule. Elle lance un regard à l’auxiliaire de vie à côté d’elle, si attentionnée. La môme soutient celui de Louisette en souriant.

« C’est chouette, hein ? »

Louisette se contente d’acquiescer, elle va continuer de subir, sa vue a baissé mais pas son audition, elle aurait préféré l’inverse.

C’est l’heure du goûter, ça va l’aider, elle aime bien ce moment-là, ils donnent des palets bretons au beurre que Louisette trempe dans son café au lait.

Quand elle était jeune, c’était un peu de crème fraîche qu’elle ajoutait, le café devenait onctueux, ça faisait comme un dessert. Là, c’est du lait écrémé, elle s’est habituée. À l’hôpital psychiatrique, on ne lui a jamais servi de café au lait ni de palets bretons, alors elle ne se plaint pas.

Finalement, en observant l’auxiliaire frapper dans ses mains en rythme, Louisette se dit que c’est un moment joyeux, même si le chanteur assassine Sardou. De toute façon, Louisette n’aime pas Sardou. Une fois, elle l’avait entendu à la radio et l’avait trouvé intolérant, limite facho… complètement même, à la réflexion. C’en devient jouissif que l’homme au synthé malmène « Les lacs du Connemara ».

Les anciens entonnent le refrain. Que c’est laid. Quelle atrocité. Même la petite auxiliaire de vie se met à chanter, une cacophonie désespérée, ça pourrait être un moyen d’accélérer la fin de vie mais ils ont tous l’air de penser que c’est harmonieux.

Louisette a la bouche pleine, elle essaye de n’entendre que ses dents malaxer le gâteau. Elle ferme les yeux, elle se délecte de la parenthèse, un flottement, le bruit des maxillaires qui broient le biscuit sucré et beurré, la salive qui s’y mélange. C’est une attention de la petite auxiliaire de vie qui la sort de sa bulle. La môme lui essuie la bouche avec beaucoup de délicatesse.

« Vous avez des miettes aux commissures des lèvres, laissez-moi vous essuyer ! »

Puis elle secoue sa serviette de table coincée au-dessus du dernier bouton de la robe. Elle n’aime pas ça, avoir une serviette accrochée au col, ça fait

vraiment sénile, mais elle n’a pas le choix, ils font ça avec toutes les personnes âgées.

C’est la pause, l’homme au synthé a droit à un petit café, c’est bien quand ça s’arrête.

Mais l’homme a une très grande conscience professionnelle car il se met à raconter des blagues, il est généreux et fatigant.

Louisette regarde par la baie vitrée, il y a un parking. Parfois ce n’est pas désagréable d’observer les gens aller et venir, cela permet de constater qu’à côté de son inertie, il y a de l’activité, du mouvement. Souvent, Louisette qui a toujours une bonne mémoire enregistre les trajets sur ce parking :

Faire quatre pas, ralentir, chercher dans ses poches, s’immobiliser, chercher mieux, trouver ses clés, sourire, marcher dix pas, ouvrir sa voiture, replonger ses clés dans sa poche, ouvrir sa portière, s’asseoir, ne pas arriver à récupérer ses clés dans sa poche, pester, ressortir de la voiture, sortir les clés de sa poche, s’asseoir de nouveau, fermer la portière, attacher sa ceinture, mettre les clés dans le contact, prendre cinq secondes pour régler le volume de la radio, se contorsionner pour voir si tu n’écraseras personne en reculant parce que tu n’avais pas le budget pour l’option « Caméra de recul », marche arrière, manœuvrer, passer la première, quitter le parking de la résidence.

Elle les voit, Louisette, ceux qui ressentent la satisfaction d’avoir fait quelque chose de bien, en partant, ils sont soulagés.

Quand elle s’ennuie, elle se repasse dans sa tête le film de ces visiteurs inconnus, ça la garde connectée aux êtres de la manière la plus lointaine, et comme ça, ça lui va bien.

L’auxiliaire de vie lui demande si elle veut remonter dans sa chambre, Louisette accepte, elle aimerait aussi qu’on lui retire ce soutien-gorge qui démange. Elle n’a jamais aimé ça les soutiens-gorge, au moins, à l’hôpital psychiatrique, on ne lui en faisait pas porter, ses seins, c’était la seule partie d’elle qui était libre.

L'aide-soignante de ce matin n'a pas voulu écouter Louisette quand elle s'est rebellée.

« Une femme a besoin de soutenir sa poitrine. »

Arrivée dans sa chambre, Louisette fait comprendre à la petite qu'il faut lui retirer l'objet de torture. À la base, il ne lui appartient même pas, il s'est juste retrouvé lâché sur son lit un jour. Un couple de personnes âgées avait dû s'enfermer dans sa chambre à elle pour forniquer, tous ces vieux qui perdent le sens de l'orientation et qui puent le sexe. C'est ce qui l'agace le plus dans cet endroit, quand d'autres vieux squattent sa chambre… les portes sont toujours ouvertes.

Ce qui l'irrite surtout, c'est quand des messieurs se frottent à elle, elle les frappe en retour, ils repartent en pleurant, elle ne se démonte pas Louisette, les aides-soignantes disent qu'elle n'a pas attendu #MeToo.

Sa copine de la chambre à côté mène une vie sexuelle épanouie avec plusieurs hommes décrépits, les uns après les autres. Parfois, ils se battent pour elle, parce que apparemment elle lubrifie toujours bien, ça les drogue, les vieux mâles, qu'une dame âgée mouille toujours. C'est peut-être rare, Louisette s'en fiche, l'intimité partagée est loin derrière elle.

Elle aime bien ces moments-là, en salle de télé, quand ils se battent pour la voisine qui aime se dénuder, les vieux messieurs perdent leurs moyens, se chamaillent. Les auxiliaires se jettent sur elle pour la rhabiller, alors elle se frotte aussi à eux, surtout si ce sont des hommes. La bagarre générale pour le sexe à l'Ehpad, c'est l'activité qu'elle préfère Louisette, elle trouve ça plus divertissant que la chorale et elle y a droit au moins une fois par semaine. Elle espère que la voisine ne va pas mourir avant elle.

Louisette se retrouve enfin seule, silence, sans soutien-gorge, elle s'abandonne dans son fauteuil, elle regarde par la fenêtre, il y a un chêne, elle l'admire, elle se sent bien.

Des résidents gémissent dans le couloir. Ils réclament un baba au rhum, Louisette entend l'auxilliaire leur en donner un, ça les calme.

C’est quand même pas mal quand elle ne les entend plus…

Elle s’abandonne, sa mâchoire inférieure est lourde, elle la laisse aller, elle entend qu’elle ronfle un peu, qu’importe. Quelques minutes entre le flou et le chêne. C’est bon.

Puis quelqu’un frappe à la porte, elle tourne la tête, les yeux entrouverts, elle aperçoit une longue silhouette féminine, un bouquet de marguerites à la main. Elle a dû se tromper celle-là. Sa beauté frappe Louisette.

Cette jeune femme irradie la chambre terne, elle marche vers elle, déterminée, comme si elle était sûre de venir la voir, elle.

La grâce personnifiée, le naturel, l’énergie.

Ça percute Louisette, comme quand elle était en présence de Simone. La Vie se rapproche. La Vie tend le bouquet, Louisette reste immobile, la Vie attrape un vase qu’elle va remplir dans la salle de bains, elle revient dans la chambre, y plonge les marguerites.

Elle lève les yeux.

Elle est silencieuse.

La Vie s’installe sur une chaise à côté d’elle. Elle est maintenant à sa hauteur, elle prend ses mains avec douceur. Elles sont légèrement moites.

« Bonjour, je suis ta petite-fille. »

Hervé

2020

À mesure que le monde entier plonge dans un chaos anxiogène, mon existence prend sens et je m’apaise.

Je suis mort de trouille en arrivant au pied de cet Ehpad du Finistère, pas loin de la côte… Ballet de mouettes au-dessus de nos têtes. Ma gosse me prend la main, nous entrons dans l’enceinte de ce monde à part.

On est dimanche, 17 h 30, les visites sont autorisées jusqu’à 20 heures mais les mesures sanitaires récentes ne nous autorisent pas à monter dans les chambres à plus d’un visiteur à la fois.

Je demande à ma gosse d’aller lui demander si elle est d’accord pour me rencontrer. J’ai la sensation d’avoir treize ans, quand tu passes par un intermédiaire pour poser une question fondamentale qui, généralement, concerne la vie amoureuse. À cet instant, l’enjeu est bien plus important qu’une relation romantique de collégien, mais relativiser la gravité me permet de ne pas m’évanouir comme un con. Il n’y pas de responsable à l’accueil.

Ma gosse prend l’ascenseur comme si elle venait chaque semaine, le sourire en prime, je ne sais même pas à quel étage elle est montée, je lui ai juste donné le nom de ma mère.

Je reste dans le hall, dans lequel les employés ont déployé toute leur créativité. On a affiché des portraits de résidents avec une couronne,

réalisés au moment de la galette des rois, comme s’ils avaient tous tiré la fève. Je m’approche et regarde ces visages.

C’est laquelle ma vieille ? Il y en a plus de cinquante. Je scrute les regards pour essayer de trouver un peu du mien, peut-être le sourire, ou peut-être le nez.

Rien de très évident. Peut-être celle-ci, oui ! certainement ! Des cheveux blancs bouclés, un regard bleu qui ressemble à celui de Suzanne, un port de tête, une ceinture scapulaire si fine qu’on devine les clavicules sous le chemisier de mousseline, ça doit être cette vieille-là, longue, élancée, comme Suzanne et moi.

Je l’ai reconnue. Évidemment.

La porte vitrée grince, son de pluie battante et courant d’air iodé.

Une animatrice pousse un fauteuil roulant dans lequel est affalé un homme sous plastique. Elle porte un coupe-vent imperméable au logo de l’équipe de foot de Quimper. La femme trempée part à la rescousse de celles et ceux restés sous la pluie.

Je jette un coup d’œil à l’extérieur, ça avance quand même, les anciens tentent aussi de se protéger du froid mouillé, on dirait une course de spectres. La capuche relevée, ils déambulent péniblement vers l’entrée de l’Ehpad.

L’animatrice en agrippe deux et les tracte avec vigueur jusque dans le hall en motivant les suivants de sa voix aiguë au fort accent finistérien. L’homme affalé m’appelle et me montre la machine à café. Je m’approche en fouillant dans mes poches.

J’insère la pièce, la machine gronde, le café coule. La sonnerie indique que le gobelet est plein. Je le tends au vieux qui décline, je ne lui ai pas demandé ce qu’il désirait boire, machinalement j’ai appuyé sur la touche expresso sans sucre.

Je m’excuse, lui offre ce qu’il demande.

L’animatrice débarrasse les résidents de leur cape plastifiée, ce qui leur redonne un aspect humain qui me soulage immédiatement.

Je les regarde s’éloigner avec les autres employées venues remonter les anciens dans leurs chambres. 18 heures repas. 19 heures au lit. Un dimanche réussi.

Je reviens devant le portrait de ma mère, je m’habitue à son image, comme ça, je n’aurai pas l’air surpris quand nous nous verrons pour la première fois.

Dans quelques instants sans doute, elle va descendre, avec ma gosse.

Je scrute sa peau de porcelaine, ses rides sont profondes mais gracieuses, son iris d’un bleu azur et le regard éclairé. Volontaire. Vivant. L’ovale du menton prononcé, saillant, je m’y reconnais.

Je l’aime tout de suite. Je veux tout connaître d’elle, je veux tout rattraper, tout comprendre. Lui pardonner cette vie. Lui pardonner cette violence. Cet abandon. Je caresse son portrait, paume de ma main sur ses boucles blanches. Je me demande si elle utilise un shampoing spécial cheveux blancs, ceux dont il ne faut pas abuser pour ne pas se retrouver avec des reflets violets. Oui, je pense, mais elle doit être vigilante, elle agit avec parcimonie car la vie lui a infligé l’extrême. Elle a appris, elle a grandi. Ce portrait d’elle me bouleverse, j’entends déjà ses mots. Je peux être rassuré, elle voudra me voir. Je me sens bien d’être son enfant, de lui ressembler, de porter son empreinte.

Sonnerie de l’ascenseur, les portes coulissantes s’écartent, la voix de ma gosse.

Je n’ose pas me retourner.

Je fixe son portrait.

Je fixe son portrait.

« Papa. »

Ça fait déjà trop longtemps que je suis de dos, elle doit me penser impoli, irrespectueux, je suis figé.

« Papa. »

Elle ne m’aimera jamais si je n’ai pas le courage de me retourner maintenant.

Je fixe son portrait. J’ai peur.

Je me retourne. Mes yeux dans ceux de ma gosse. Devant elle, plus bas, un fauteuil roulant.

Baisse ton regard, putain.

J’inspire, je baisse mon regard sur elle. J’expire

Je découvre une vieille dame encore belle.

Mes genoux lâchent, je m’accroupis maladroitement et m’appuie par inadvertance sur sa cuisse pour ne pas tomber. Je m’apprête à retirer ma main quand elle y pose la sienne. Je la laisse faire, je m’imprègne de la chaleur de sa peau. La main de ma mère. Enfin. Elle se penche vers mon visage. Nous nous fixons, longtemps, silencieusement. Ses yeux sont ronds, d’un brun intense, ses paupières supérieures sont alourdies par l’âge mais n’altèrent pas la fraîcheur de son regard.

Elle caresse mes ongles, ce geste lui procure un souffle de joie que je ne saisis pas, mais qu’importe. Elle rit. Son sourire traverse toute la largeur de son visage. Je lève les yeux sur ma gosse. Je décèle une gêne. Je l’interroge par un hochement de menton.

Elle s’éclaire et vient s’accroupir près de moi.

« Il faut que je te dise papa, on se connaît déjà. »

Je pose ma main sur sa joue en signe d’approbation. En vrai, je n’en ai pas grand-chose à foutre. Seul cet instant compte, accroupi près de ma fille et de ma mère.

Ensemble

Mars 2020

Je suis installée sous l’arbre du jardin. Le magnolia, le complice de mon enfance.

Je ne l’ai pas encore touché, il y a une pudeur entre nous, le temps de l’observation.

L’arbre a vieilli aussi, mais lui, il a gagné en vigueur, il est large, solide, concret, sûr de sa beauté, il a raison d’être fier.

Je l’observe, constate sa brillance, pourquoi la nature a-t-elle décidé qu’en fin de vie, les humains sont faibles, vulnérables, décrépits, alors que les arbres sont majestueux ?

Il y a peut-être quelque chose à payer. Peut-être que dès l’apparition de l’espèce humaine, la nature a regretté, elle a décidé de la rendre fragile, pour qu’elle comprenne l’humilité… peut-être ?

L’humanité se pense éternelle, et elle a tort. Il faudrait qu’un jour elle l’accepte.

Le président a annoncé un confinement strict pour lutter contre la propagation du Covid 19, alors mon fils m’a sortie de l’Ehpad, l’État est favorable à ce que je profite de ma fin de vie, l’établissement m’a relâchée.

Je me lève péniblement de mon fauteuil roulant, j’ai un peu mal au dos, mais je voudrais m’asseoir sur une des jolies chaises de camping en toile. Je regarde par-dessus mon épaule et aperçois mon fils qui se démène pour

préparer une citronnade dans la cuisine. Je le trouve beau, Hervé, mon petit, que la vie me donne enfin l'occasion de connaître. Je me réjouis.

Il fait bon en ce début mars 2020 en Bretagne.

Ça sent le printemps. Le monde s'effondre, une pandémie menace l'humanité, mais la nature montre sa bienveillance en apportant du soleil. J'ai retiré mes chaussures, même si Hervé trouvait que c'était un peu prématuré d'être pieds nus dans l'herbe si tôt dans la saison, je lui ai fait comprendre que les décisions, je les ai toujours prises seule et que si j'avais envie de me promener pieds nus dans la neige, je le ferais. Mon garçon a juste acquiescé, il n'a même pas terminé sa phrase, mais j'ai senti son profond respect.

Il est soulagé de m'avoir retrouvée, je le sens, même s'il s'est construit sans moi, même s'il a dû attendre plus de cinquante ans pour me rencontrer.

J'ai aussi compris qu'il est heureux que sa gosse l'ait encouragé à me revoir, qu'elle ne se soit pas posé de questions, qu'elle soit allée seule dans cet Ehpad finistérien pour prendre les marques. Elle a voulu protéger son père, et cette délicatesse m'a bouleversée.

Je ressens la nécessité d'être auprès d'eux, de parler, de me raconter avec transparence, de raconter le trajet de cette famille.

Il faut tout dire, sans complaisance.

Je m'approche enfin du magnolia, je suis prête. J'ai chassé la timidité, et je m'approche comme on s'approche d'un vieil ami pour le serrer dans ses bras après des décennies de séparation. Son énergie me traverse. Je caresse la grosse branche, celle sur laquelle je m'asseyais chaque matin de mon adolescence pour respirer l'aurore. Son écorce épouse ma paume. Nous sommes liés de nouveau. Je suis trop diminuée pour me hisser dessus comme avant mais cela ne m'affecte pas.

Je pensais mourir oubliée dans un Ehpad.

Sentir l'odeur des feuilles vertes, leur puissance.

Je respire mieux.

J’ai retrouvé le sourire depuis la visite de la Vie, ma petite-fille, l’être de grâce. Alors que Suzanne et Simone sont mortes, je n’imaginais pas compter pour qui que ce soit. Je pense à elles avec gratitude. Je les ai tant aimées. Elles m’ont tant aimée.

La vie est un cadeau. Retrouver mon fils est inespéré.

Aller au bout, accompagnée et sereine.

*

J’observe ma mère depuis la cuisine. Elle savoure ses retrouvailles avec le magnolia.

J’ai du citron plein les doigts, il y a de la pulpe partout, un peu de jus s’est infiltré dans une petite coupure de mon pouce. Ça pique.

Elle ne me voit pas du jardin, elle me connaît à peine, je ne voudrais pas qu’elle ait honte de son fils, qu’elle me trouve étrange, même si je suis weirdo.

J’observe ma mère de la cuisine. Elle savoure ses retrouvailles avec le magnolia. Ma mère… Autant de force et de vulnérabilité dans le même corps, voûté, effrité, mais d’un charisme immense. Celui du vécu.

Je me sens encore un peu inapesanté, je pose un nouveau regard sur le monde. Non, pas sur le monde… Ce que nous vivons est inédit, je ne sais pas encore quoi penser de cette période. Je me sens me remplir, m’alourdir, me préparer à recevoir le récit, celui que j’ai sans doute toujours attendu pour me connaître tout à fait. Pour me comprendre. Serai-je déçu ?

J’ai compris que la violence dans notre famille, c’est générationnel, je suis assez fier d’avoir inconsciemment mis un terme à son engrenage et de me retrouver dans la catégorie des hommes sensibles. Il paraît que cette violence-là est inscrite dans mon ADN, que les histoires de famille s’impriment et se transmettent, j’ai l’impression que c’est assez juste, sinon, pourquoi je me sentirais si inapesanté depuis toujours…

Je ne souhaite pas y penser, ma vie est déjà extrêmement surprenante, je vais enfin parler avec ma mère sous le magnolia de mon adolescence, celui qui a connu mes premières cigarettes. Cette mère que je vais apprendre à connaître. Combien de temps ? Peu importe, elle est là, et je l'aime.

Je remercie Suzanne de m'avoir révélé cette vérité, même tardivement.

Je fais la paix. Je ne pensais pas trouver ce repos il y a encore quelques jours. Je vais devoir m'habituer à cette nouvelle sensation, je dois admettre qu'elle me plaît. En attendant, pendant ce confinement, je sais que la piscine municipale va me manquer.

J'ai hérité de la longère, nous y passerons le temps qu'il faudra.

Tant que ce confinement durera. Je m'y sens mieux, malgré la tapisserie orange et marron de la cuisine, malgré le carrelage blanc que je vais troquer contre les tomettes du grenier. Cette longère, on va lui redonner vie, lui rendre son âme. Je me le promets.

Je place trois verres sur un plateau, la carafe de citronnade, le bol de bigorneaux, car pour les bigorneaux, il n'y a pas d'heure. Je sors des serviettes en tissu quadrillé rouge, typique, charmant… J'entends la voix de ma gosse qui se précipite vers ma mère. Elle était allée admirer le vieux puits devant la longère. Puits en granit, magnifique, elle s'extasie, c'est ce que j'aime chez elle, elle reconnaît la beauté, elle sait en saisir les nuances.

Elle se blottit contre ma mère, dans son dos. Je suis ébloui par sa faculté à entrer dans l'intimité d'une personne d'une manière si naturelle. Si Lila était présente, elle me dirait que moi aussi, j'en suis capable, et peut-être que je la croirais. Elle me manque, j'ai l'impression que la longère ne se contentera pas de nous trois durant ce confinement.

Je suis amoureux, je peux le dire, maintenant que le poids s'envole, je peux le dire, je suis amoureux. Ma gosse est amoureuse aussi.

La longère est grande. J'attrape mon portable, je laisse un message à Lila, qui doit se concentrer sur ses dernières consultations en présentiel, les suivantes devront se faire en visio. Quelle étrange conjoncture, comment

être au plus près de l’humain par écrans interposés ? Malgré l’étrangeté de ce monde et mon incompréhension totale à son égard, je vais tâcher d’être heureux.

Cette pensée ne me quitte pas tout au long de la traversée du jardin avec mon plateau en équilibre. Elles m’observent toutes les deux, coup de pression. Je fais semblant d’être sûr de ma stabilité et dépose les trois verres, les serviettes et la carafe de citronnade sur la table basse, sans rien renverser. Elles admirent l’exploit, je savoure leur regard bienveillant, je me sens fier, je suis solide, je suis ancré.

*

Mon père arrive avec le plateau.

Mon père est un génie, c’est exactement ce qu’il nous faut, une citronnade.

Je caresse la grosse branche basse du magnolia, celle de l’adolescence de ma grand-mère et de mon père.

Je m’y hisse, les deux autres me regardent, chacun à ses souvenirs.

Je gigote un peu, mon legging en coton laisse passer la rugosité de l’écorce, les reliefs pénètrent la peau de l’arrière de mes cuisses, je laisse faire. C’est ma façon d’appartenir à la nature. Cet arbre m’impressionne et je me sens protégée dans ses branches, et pourtant, je ne sais pas encore tout à fait comment accueillir le confinement et cette pandémie.

Ma mère aurait su trouver les mots, elle aurait su nous rassurer. Mais aujourd’hui, mon père est là, et Adrien me rejoindra dans quelques jours. Malgré l’interdiction de voyager, pas moyen de rester deux mois seul dans un studio parisien. Je n’en ai pas encore parlé, mais je sais que ce n’est qu’une formalité.

J’ai rencontré Lila quelques fois. J’aime sa lumière. Cette femme apportera tout ce dont mon père a manqué pendant des années. Amour et

complicité. J'en suis sûre ! Je l'ai observée les trois fois où on s'est rencontrées. Un premier dîner mémorable, où mon père s'est démené avec un plat thaïlandais, une heure entre l'entrée et le plat principal, ça nous a laissé le temps de converser et d'échanger les premiers éclats de rire. Peut-être que tout va dans le bon sens désormais.

Aujourd'hui, 17 mars 2020, tous les trois à proximité du magnolia, il sert de la citronnade fraîche. Il tend le premier verre à sa mère après avoir disposé délicatement un coussin derrière son dos, sur la chaise de camping. Ça m'inquiète un peu, elle est vachement basse cette chaise de camping, je ne vois pas comment ma grand-mère pourra se relever.

Mais on est là pour l'aider.

Mon père s'approche, son visage est détendu, je sens son souffle de vie, l'excitation d'une renaissance, un virage déterminant.

Nos yeux s'embuent. On fait en sorte que ce soit discret.

J'ai tellement hâte d'entendre le récit de ma famille paternelle, j'ai hâte de comprendre, même si ça a l'air primaire et tragique. Finalement elles se ressemblent, les histoires de famille, toutes primaires et tragiques, dès qu'on a le courage de se confronter à la vérité.

Je pense encore à ma mère. Là, assise sur la grosse branche du magnolia, je la remercie pour la transparence.

Je me sens forte, prête à vivre sans limites, sans mensonges. Prête à me battre. Je me sens ancrée dans l'existence.

On reste un instant tous les trois silencieux, connectés à cet espace, connectés à cet arbre, connectés entre nous pour la première fois depuis toujours.

Un moucheron se noie dans mon verre, opération sauvetage, je le dépose sur le dos de ma main, qu'il reprenne ses esprits, quelques gouttes tombent sur mon poignet. Je lèche, cocktail de citronnade et d'huile d'argan.

J'apprécie, avant d'être traversée par une ombre, l'amertume des vies gâchées, des vérités tues, des soumissions.

Ce moment, prêts à écouter ma grand-mère, je l'ai désiré, je l'ai provoqué, je l'attendais, mais au fond de moi, je le sais, ce vide, cette colère m'animeront toujours. Tant que le Minotaure balayera les familles.

Je me fais la promesse de ne jamais le laisser rentrer dans ma vie. Il est pas si fort, je peux le défoncer, et ensemble, encore plus.

Je suis en pleine possession de mon potentiel et rien ne me freinera plus désormais.

Assise sur la branche du magnolia, je visualise mon avenir comme une aventure magnifique, ma vie sera riche, et mon présent m'enchante.

J'attrape mon portable pour rédiger un post sur Instagram.

Ma grand-mère me regarde avec attention, elle connaît mal ces outils. Je lui apprendrai.

J'observe mon père, qui observe sa mère, qui m'observe moi.

Je savoure le cycle autour de l'arbre, l'énergie qui s'en dégage.

Je leur demande si je peux les prendre en photo et diffuser leur image, ma grand-mère rit, parce qu'elle ne sait pas vraiment de quoi je parle. Elle balaye la question d'un geste de la main en me disant de faire ce que je veux.

Je tourne le téléphone, et le positionne pour un selfie.

Les deux sont hilares. Je m'incruste dans le coin de l'image en haut à gauche et appuie.

Première photo tous les trois.

Tout ce courage avait un sens, faire en sorte que la vérité anéantisse la douleur. Confronter les secrets, pour être enfin libres, et savourer la plénitude du magnolia.

Post Instagram du 17 mars 2020 :

« Tu es posée dans le jardin avec ton père, vous allez écouter Louisette, ta grand-mère, raconter l'histoire de ta famille. Une famille détruite par la violence. Tu es déterminée à ce que ça change. »

Je casse le fil.

REMERCIEMENTS

Une simple histoire de famille se révèle à moi quand j'apprends que mon arrière-grand-mère a tué son mari à la suite de violences conjugales. Le reste n'est que fiction, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a des énergies liées, des traces de nos aïeux dans nos vies. Merci à cette femme de m'avoir insufflé cette inspiration et peut-être même, inconsciemment, de m'avoir poussée à militer contre les violences. Celles-ci se transmettent de génération en génération jusqu'à ce qu'on les affronte.

Merci à celles et ceux qui m'ont accompagnée durant cette immersion dans l'existence de Louisette, Lio et Hervé, qui ont pris le temps de lire les premières ébauches. Un merci tout particulier à Damien Gajda et Éric Métayer, avec qui j'ai partagé tant de doutes durant ces deux années d'écriture.

Merci à mes enfants, Juno et Anton, d'avoir souligné les dates sur la grande frise qui est restée longtemps accrochée sur le mur, pour que je ne m'égare pas dans le dédale temporel du récit.

Merci à mon éditrice, Caroline Marson, qui est venue me voir un jour au théâtre pour me dire qu'il fallait que j'écrive un roman. Merci d'avoir cru en moi et d'avoir persévéré quand je ne me sentais pas encore prête.